

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

UN
COSMOPOLITE ITALIEN
DU XVIII^e SIÈCLE
FRANCESCO ALGAROTTI

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

IDA FRANCES TREAT



TRÉVOUX
IMPRIMERIE JULES JEANNIN

—
1913

UN COSMOPOLITE ITALIEN DU XVIII^e SIÈCLE

FRANCESCO ALGAROTTI

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

UN
COSMOPOLITE ITALIEN
DU XVIII^e SIÈCLE
FRANCESCO ALGAROTTI

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

IDA FRANCES TREAT



TRÉVOUX
IMPRIMERIE JULES JEANNIN

—
1913

TO MY AUNT LAURA



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551423_0050

AVANT-PROPOS

Objet de cette Etude.

Au cours de nombreuses études en plusieurs langues, notre attention a été attirée assez souvent vers la glorieuse fin du XVIII^e siècle, cette époque de réaction et de révolution où maints esprits inquiets franchirent leurs frontières et s'en allèrent chercher à l'étranger des diversions et des inspirations.

La première moitié de ce siècle étonnant n'a pas encore été mise en lumière autant que la seconde par la critique historique et littéraire ; nous savons cependant que cette période de transition présentait une opposition des plus piquantes. Les restes de classicisme et de traditionalisme de l'âge précédent s'y heurtaient aux germes déjà nombreux des temps nouveaux. Un tel mélange des caractéristiques de deux époques si opposées produisit dans les milieux

les plus affinés, partant les plus compliqués, des esprits brillants et complexes, dont le génie porta l'empreinte d'influences étrangères aussi nettement que le génie des gens de la fin du siècle.

Tel fut l'italien Francesco Algarotti, né au commencement du XVIII^e siècle et mort une cinquantaine d'années plus tard. Voyageur, courtisan, savant et littérateur, il appartenait en vérité à deux siècles par son goût et par sa mentalité ; il passa une grande partie de sa vie à l'étranger et s'y trouva toujours à l'aise de toutes les manières. Il n'intéresse pas seulement comme type représentatif d'une époque, mais aussi par l'originalité de sa personnalité et par l'éclat de sa vie. Il parcourut, dans sa jeunesse, les principaux pays de l'Europe et s'y créa des liens de sympathie qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours. Il y a peu d'hommes de valeur, dans le monde des sciences, des lettres ou de la politique, qui n'aient eu, en France, en Angleterre, en Russie et en Allemagne, quelque rapport avec Algarotti. Et, grâce à l'amitié qui l'attacha à deux des hommes les plus illustres de son temps, son nom ne sera point oublié tant que les hommes se souviendront de Frédéric le Grand et de Voltaire. Cela suffirait déjà à motiver des recherches sur sa vie, si mouvementée, ou sur ses œuvres si vastes et si variées qui l'ont fait regarder, jadis, comme un des premiers écrivains de son époque.

Convaincue de l'importance des recherches biographiques et littéraires à l'égard de Francesco Algarotti, il n'entre point dans mon intention de donner

une trop grande place, en l'étude présente, à la critique littéraire. On a reproché à un récent travail consacré aux poésies d'Algarotti (1) de ne nous apprendre rien de nouveau sur ses divers écrits et de ne jeter aucune lumière nouvelle sur sa vie (2) ; de ces deux reproches, le premier serait le plus difficile à éviter. Depuis longtemps déjà, on ne parle plus beaucoup de l'œuvre d'Algarotti, quoiqu'elle soit considérable par l'étendue, — l'édition de Venise (3) ne compte pas moins de 17 volumes ; — toutefois, on ne saurait dire que cette œuvre ait été laissée dans l'ombre jusqu'à nos jours. De loin en loin, elle avait attiré l'attention dans son pays, avant que les critiques modernes s'en occupassent. On a discuté le génie de l'auteur et analysé ses textes, on a constaté maintes influences étrangères, tant sur les matières qu'il a traitées que sur son style ; et les nombreuses critiques ont donné lieu à de multiples conclusions, dont les plus récentes vont de la censure d'un Tommaseo aux louanges d'un Beneducci.

Quant à la vie d'Algarotti, elle est toujours restée enveloppée d'une certaine obscurité. On a tiré quelques détails des biographies de Dalle Laste, de Giovio, d'Alberti ; mais, ni dans ces écrits, ni dans le travail de Michelessi, pourtant plus copieux que les autres, on ne rencontre de renseignements lumineux

(1) Cirillo Berardi, *Dell' opera poetica di Francesco Algarotti*, Bozzolo, 1903.

(2) *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, 1904, t. XLIII, p. 157.

(3) *Opere*, Venise, Palese, 1794.

sur la personnalité ou le caractère intime de notre curieux écrivain ; à peine présentent-ils en ordre les principaux incidents de sa vie.

Quelques mois de recherches dans les Bibliothèques de Paris et de Londres m'ont prouvé surabondamment qu'il y manque des documents accessibles à son sujet. Aussi l'étude présente a-t-elle été entreprise, avant tout, dans le but de créer un fonds d'informations biographiques en donnant certains documents, la plupart inédits.

Ceux qui en constituent les sources essentielles proviennent de la Bibliothèque du *British Museum* de Londres, de la Bibliothèque royale de Turin et du Musée Communal de Trévise. Les documents conservés dans ce dernier lieu sont d'une très haute importance ; et le plus remarquable d'entre eux est le recueil des lettres adressées par notre auteur à son frère Bonomo, plusieurs centaines d'épîtres écrites pendant une période de trente-six ans. Leur valeur pour des biographes est vraiment inestimable ; simples, sincères et sans la moindre affectation, elles nous livrent la vie d'Algarotti depuis sa première jeunesse jusqu'à ses derniers moments. On y suit les différentes phases de son développement. Il y apparaît, tour à tour, jeune étudiant plein d'ardeur, courtisan ambitieux, philosophe résigné. La même bibliothèque possède aussi d'autres documents importants : *la note des dépenses faites pour S. M. le roi de Pologne*, avec la *Relazione storica dei Quadri acquistati dal conte Francesco Algarotti per Sua maestà il Re di Pollonia*, des lettres émanant de

plusieurs de ses correspondants d'Italie, de France, d'Allemagne, et dont une grande partie n'a jamais été publiée, pas même dans sa patrie (1), des manuscrits de ses écrits qui montrent les multiples revisions des dernières éditions, des notes relatives à sa *Vita di Cesare* et un amas de renseignements variés.

A Turin, il y a d'autres lettres à son frère, des notes et des documents qui se rapportent à la guerre de Sept Ans. Le *British Museum* possède, entre autres pièces, le journal tenu par Algarotti pendant son voyage en Russie, en 1739, et la correspondance qu'il échangea avec William Taylor How et par laquelle nous sommes initiés à ses relations avec William Pitt, Thomas Gray et David Garrick.

Des informations additionnelles ont été tirées des lettres, des mémoires et des biographies de l'époque (manuscrits et imprimés). C'est surtout sur deux incidents de la vie d'Algarotti qu'il existe des travaux sérieusement préparés ; ceux d'Achille Néri : l'un sur la mission diplomatique à Turin (2), l'autre traitant l'affaire des *Versi sciolti di tre eccellenti autori* (3). A ces deux excellents articles, je n'ai presque rien eu à ajouter. Je me suis bornée à signaler, au sujet de la mission de 1741, quelques lettres adressées alors par Algarotti à son frère ; et,

(1) Ces lettres sont d'un très réel intérêt et sans doute les publierons-nous quelque jour.

(2) *Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana*, Pise, 1898, p. 293.

(3) *Archivio Storico Italiano*, Florence, 1886, 4^e série, t. XVIII, p. 231.

dans les *Versi sciòlti*, j'ai cité la lettre qu'on pourra voir au chapitre XII, lettre que Luigi Ferrari avait voulu donner dans sa critique sur le *Voltaire et l'Italie*, d'Eugène Bouvy (1), mais dont il n'avait découvert qu'un fragment.

Bref, cette étude est en somme un essai plutôt biographique sur ce cosmopolite italien du XVIII^e siècle, et elle s'arrêtera de préférence sur les faits qui se rapportent à ses relations avec l'étranger.

(1) *R. B. d. L. I.*, 1901, p. 68.

Je dois un tribut spécial de reconnaissance au Professeur Luigi Bailo, bibliothécaire et conservateur du Musée communal de Trévise, dont l'extrême amabilité et la bienveillance m'ont permis de consulter avec la plus grande facilité les manuscrits qui ont fourni les matériaux principaux de cet ouvrage. Je remercie bien vivement aussi les bibliothécaires de France, d'Angleterre et d'Italie, qui se sont montrés à mon égard d'une exquise courtoisie, et M. White, le secrétaire de la Royal Society de Londres, qui m'a beaucoup aidé personnellement dans mes recherches. Enfin, je tiens à manifester ma plus sincère gratitude à M. Baldensperger, professeur de littérature comparée à l'Université de Paris, dont les excellents conseils et la judicieuse critique m'ont été de la plus grande utilité. Et je suis bien reconnaissante à M. Hauvette, professeur-adjoint à l'Université de Paris, de toutes les bontés qu'il a bien voulu me témoigner.

INTRODUCTION

Le Cosmopolitisme, au XVIII^e siècle, en Italie.

A l'aurore du xviii^e siècle, l'Italie vit commencer la guerre de la succession d'Espagne. En 1700, les armées de l'Empire, appuyées par celles de la Hollande et de l'Angleterre, entrèrent en campagne pour s'opposer aux prétentions de Philippe de Bourbon, duc d'Anjou, qui revendiquait le trône d'Espagne et les possessions espagnoles d'Italie. Quatorze années d'hostilités ne suffirent pas pour apaiser les rivalités et les jalousies réciproques des puissances intéressées ; les paix d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714) n'eurent que des résultats temporaires, de sorte que, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1748, la péninsule transalpine souffrit d'invasions répétées et éprouva, sur tout son territoire, les horreurs de la guerre. Cette lutte si longue lui fut fatale

de toutes les manières. En effet, pendant la première moitié du siècle, dans les états indépendants comme dans ceux dont le sort était en jeu, régnaient une lassitude et une inertie générales ; partout l'activité sociale et intellectuelle fut suspendue et des signes funestes parurent, bientôt accompagnés d'autres symptômes de dégénérescence.

Entre les différents états de l'Italie, il n'y avait aucune unité ; rien n'y développait ce qu'on pourrait appeler l'esprit ethnique, rien n'y exaltait l'âme nationale. Comment un tel pays n'aurait-il pas été ouvert aux influences étrangères, alors que tant d'armées venues du dehors s'y succédaient, alors qu'il n'avait presque plus conscience de lui même ?

Déjà, au ^{xvii}^e siècle, la France avait exercé une action sur les mœurs et les manières italiennes, — la France splendide et attirante de Louis-le-Soleil, dont l'éclat rayonnait alors dans toute l'Europe. Au début du siècle suivant, la belle Italie, morcelée, affaiblie, divisée, dépouillée, se trouvait prête plus que jamais à accepter et à s'assimiler les nouvelles influences d'au-delà les Alpes. Les goûts, les arts, les pensées et même les vices de sa puissante voisine devinrent bien vite les siens ; elle entra profondément, intimément en contact avec cette société raffinée, stylisée si l'on peut dire, d'où se dégageait tant de séduction.

Le grand monde cultiva le ton, la politesse, les manières qui masquaient la légèreté et la corruption des mœurs. Le haut clergé lui-même paya tribut à l'épidémie régnante ; Lambertini et ses cardinaux ne

demeurèrent pas insensibles aux agréments de la vie mondaine. Dans les milieux artistiques, on imita, en général, par les mauvais côtés, les œuvres d'outre-mont, notamment en architecture, où l'on prit au style Louis XV ce qu'il avait de condamnable : l'abus du luxe et l'extravagance de certaines ornementations. Quant au peuple, entraîné comme toujours aux turpitudes, il s'empressa de prendre pour modèles les laideurs de l'armée française.

Le Français devint partout la langue des cours et des salons, on le parla aux réunions des Académies scientifiques et dans tous les groupes d'érudits. Des livres français de tout genre et de toute forme, textes originaux et traductions, circulaient jusque dans les moindres cités. On lisait des romans, des drames, des traités de science et de philosophie. Corneille, Racine, Boileau, Fénelon, Montesquieu et Fontenelle furent bientôt aussi connus que l'avaient été auparavant les classiques grecs et latins ou Dante et les maîtres du *Cinquecento* (1). Bref, l'engouement pour le genre français finit par pénétrer dans tous les milieux et par avoir une répercussion étonnante sur la plupart des actes de la vie.

« Les cuisinières, déclare un Italien moderne (2), de même que les tailleurs, les pâtissiers, les coiffeurs, les femmes de chambre, les maîtres de danse et les danseurs devaient être Français s'ils voulaient être bien considérés ».

(1) Ces derniers, les « francisants » affectaient de les mépriser.

(2) Arturo Graf, *L'Anglomania e l'influsso Inglese in Italia nel Secolo XVIII*, Turin, 1914, p. 49.

Sous ce flux d'exotisme, le véritable esprit italien s'anémia et se figea en quelque sorte dans les sciences et les arts. Rien ne put le ranimer, pas même l'action des sociétés savantes et littéraires, et jamais elles n'avaient été plus nombreuses qu'alors. Celles qui gardaient encore un caractère de race et dont la plupart des membres étaient des pédants et des ecclésiastiques, s'opposèrent par principe à l'influence étrangère, mais elles n'offrirent rien à la place. Les académiciens de la « Crusca », par exemple, tout en s'élevant contre les gallicismes introduits dans la belle langue du Dante et des *cinquecentisti*, s'en tenaient toujours au passé et ne voyaient rien de bon dans la littérature en dehors de ces maîtres et de leurs pasticheurs. Les bons bergers d'Arcadie ne firent guère plus pour le progrès littéraire de leur pays ; ils prêchèrent aussi un évangile de l'imitation, seulement ils allèrent encore plus loin en arrière que leurs confrères de la « Crusca », ils reculèrent jusqu'à l'antiquité et prirent pour modèles des auteurs de chansons et de sonnets.

En somme, tout ce qui semblait nouveau dans le domaine intellectuel portait le cachet de l'étranger, de sorte que beaucoup de jeunes esprits, fatigués de l'étroitesse et du pédantisme de leurs savants, qu'ils considéraient comme le tombeau de leur ancienne gloire, songèrent à utiliser leurs talents ailleurs qu'en leur patrie. Et Paris, par son esprit large, ses idées libres, en attira un grand nombre. Ceux qui habitaient les grandes villes, Turin, Venise ou Rome, où les influences étrangères s'infiltraient aisément,

avaient pris de bonne heure le goût de la capitale française ; et ceux qui n'en connaissaient l'attrait que par les livres ne désiraient pas moins ardemment échapper à la monotonie et à l'ennui de la vie des petites cités.

Aussi, dès le commencement du siècle, nombre de jeunes Italiens se répandirent-ils en Europe. Ce furent d'abord des gens de théâtre, auteurs, acteurs, chanteurs, ballerines ; et tous remportèrent des succès. Madrid accueillit avec enthousiasme les trilles d'un Farinello, Paris s'extasia devant les comédies d'un Goldoni, Berlin et Londres firent fête à l'opéra bouffe et applaudirent les pas d'une Barbarina. Le rire et les chansons de l'Italie retentirent un peu dans toutes les directions au-delà des Alpes et devinrent très vite à la mode. Puis ce fut au tour des savants, des beaux esprits et des gens de lettres, poètes, romanciers, journalistes : Goldoni, Baretti, Metastasio, Maffei. Presque toutes les personnalités du monde littéraire voulurent séjourner quelque temps à l'étranger ; plusieurs écrivains s'éprirent du goût de la capitale où ils s'étaient installés et, de retour chez eux, greffèrent des bourgeons exotiques sur le tronc ancestral de leur littérature.

D'autre part, l'Italie, en dépit de ses malheurs et de son épuisement, n'avait pas perdu son attrait pour les étrangers. Le beau soleil, la riante nature, les vestiges d'un passé glorieux, tout contribuait, comme jadis, à attirer régulièrement des flots de voyageurs : curieux, savants, esprits romanesques, malades ; les uns venant y passer leurs vacances, d'autres plusieurs années ou le reste de leurs jours.

Les Anglais, et des plus distingués, y affluaient en grand nombre : la liste en est très longue et comprend une foule de noms fameux dans l'histoire de leur pays. Addison, Middleton, Sterne, Hervey, Gray et Horace Walpole accomplirent leur tour d'Italie, et plusieurs d'entre eux nous ont laissé des mémoires de leur voyage. Riches et presque tous très instruits, ils parcouraient la péninsule en tout sens et, de Venise jusqu'à Naples, s'intéressaient à tout ; ils achetaient des antiquités, donnaient généreusement de l'or pour la restauration des monuments et, parfois, se faisaient les Mécènes d'un artiste inconnu. Souvent enfin leurs femmes les accompagnaient ; et les lettres italiennes de cette époque nous apprennent, en maint endroit, que de charmantes Anglaises ravissaient la haute société des principales villes.

Aussi, dans le second quart du siècle, l'influence britannique commença-t-elle de se répandre en Italie ; introduite par les Italiens qui revenaient de Londres, elle fut peu à peu développée par les voyageurs et les livres anglais, puis par les écrits de Voltaire et de Montesquieu. Les Italiens qui avaient connu Locke et Newton rentrèrent dans leur pays pleins des idées de l'un et des découvertes de l'autre ; les savants et les philosophes d'outre-Manche provoquèrent alors un enthousiasme dont bénéficièrent la langue et la littérature anglaises. On finit par les enseigner dans plusieurs universités. Les étudiants se familiarisèrent non seulement avec Shakespeare, Milton, Dryden, mais encore avec Addison, Pope, Swift, et ces modernes exercèrent une influence très sensible, sur-

tout au point de vue de la forme, sur la littérature italienne. Témoin les *Saggi*, si populaires, et les journaux de Gozzi, de Verri et de Baretti, auxquels le *Spectator* avait servi de modèle.

Plus tard, et surtout après la paix de 1748, l'Italie, délivrée enfin du fléau de la guerre, mais affaiblie, désunie, divisée et bien déchue au point de vue politique et économique, s'ouvrit plus largement encore aux influences britanniques. La prospérité du peuple anglais avait beaucoup frappé les Italiens et ils l'attribuaient en grande partie à la forme du gouvernement et aux institutions de ce peuple. Tous admiraient la constitution politique, les lois et le respect que leur témoignaient monarque et peuple, le système d'éducation, l'esprit de tolérance, la liberté de pensée et de parole, qui faisaient du royaume uni une sorte de terre privilégiée. Et presque tous se lamentaient de n'avoir pas de telles institutions, si propres à donner du bonheur.

Aussi, pendant le xviii^e siècle, deux influences étrangères se croisent-elles, non sans se mêler parfois, au delà des Alpes ; l'une, qui porte directement sur la vie et les pensées de la nation, renverse d'abord les idées de foi et de morale, puis entraîne aux extravagances et aux conceptions révolutionnaires (1) ; l'autre, moins répandue mais bien moins contrariée, agit surtout sur les intellectuels, les incite à chercher, en politique comme en littérature, un idéal sensé et

(1) Cette influence prédominera vers la fin du siècle, au moment de la Révolution française, dont elle charriera les idées.

sain et les détermine souvent à refréner les exagérations des « françaisants ».

Ainsi l'Italie, dès le début des années 1700, avait ses cosmopolites, des esprits vifs et inquiets, qui, ne trouvant dans leur pays ni inspiration ni appui pour leurs talents, sentirent l'attrait de l'étranger, et tout en restant chez eux parurent presque des déracinés. Ceux-ci manifestaient, soit par leur vie, soit par leurs travaux littéraires, l'une ou l'autre, et parfois l'une et l'autre des deux influences précitées.

Francesco Algarotti, que nous avons choisi comme sujet de cette étude, présente un type très représentatif et très brillant de ces cosmopolites de la première heure. Riche d'argent et de dons, lettré et instruit, il visita maints pays, observa de très divers peuples et entretint des relations un peu partout avec d'illustres personnages. De plus, il a laissé de multiples ouvrages littéraires qui sont un monument curieux de sa culture et de son intelligence encyclopédiques.

Sa vie et sa pensée permettent d'indiquer, au moins les premières phases de ce cosmopolitisme social autant que littéraire qui caractérise si bien le XVIII^e siècle en Italie.

CHAPITRE PREMIER

Premières années. Enfance. -- Jours d'Université.

Le 11 décembre 1712, au soir, Maria Meratti, femme de Rocco Algarotti, marchand de Venise, enrichissait son mari d'un second fils ; et si les chroniqueurs auxquels nous devons de connaître cet événement se sont montrés avarés de détails, au moins nous apprennent-ils que Francesco, — c'était le nom du nouveau-né, — reçut dans sa famille un excellent accueil.

Les Algarotti venaient de s'établir sur les *Fondamenta Nuove*, dans un palais tout neuf, splendide comme leur opulence. Rocco, en bon père, avait, par de constants efforts, assuré la prospérité des siens. Grâce à sa perspicacité et à son intégrité dans les affaires, — qualités qui devaient plus tard revivre en l'aîné de ses fils, — il avait donné assez vite

des fondements solides à sa fortune ; puis il l'avait augmentée à tel point qu'au commencement du siècle il se trouvait déjà à la tête d'un commerce de sucre et de drogues, un des plus vastes et des plus florissants de Venise.

Il est cependant fort probable que la postérité aurait ignoré cette famille Algarotti, de même que ses humbles aïeux de Padoue, si un second fils ne lui était arrivé. Jusque-là, en effet, le nom des Algarotti était demeuré inconnu hors de la Vénétie ; dans la suite, au contraire, il allait devenir presque célèbre pour un temps et rayonner dans les nations les plus cultivées de l'Europe.

Les premières années de Francesco sont à peu près les seules qu'il ait vécues à Venise. L'entourage qu'il eut pendant sa jeunesse contribua certainement pour une large part à la formation de ses goûts, cela paraît indéniable ; toutefois il semble bien qu'il n'ait jamais beaucoup aimé sa ville natale, quoiqu'il en admirât les beautés naturelles ainsi que les trésors d'art. En tout cas, il y séjourna peu de temps. Sa famille, sauf son frère, ne lui inspirait, d'ailleurs, qu'une médiocre sympathie ; car il manifesta toujours une certaine froideur dans ses rapports avec elle, fait d'autant plus symptomatique que ses jeunes années ne s'écoulèrent nullement dans la tristesse. Il aurait pu garder d'aimables souvenirs des jours passés avec son frère et ses sœurs, en hiver, dans la luxueuse maison paternelle, en été, dans la délicieuse villa de Carpenedo. Or il ne nous en dit pas un mot.

C'est seulement par de rares mentions dans ses lettres à son frère ou par des messages, presque tous cérémonieux et froids, à ses divers parents, que nous connaissons l'existence de ses sœurs et l'assez longue vieillesse de sa mère. Il n'eut jamais pour celle-ci des sentiments très filiaux, son esprit égoïste et versatile s'ouvrant mal à l'amour d'une nature simple et dévouée. Entre les deux frères pourtant, s'établit de bonne heure un lien que rien ne devait rompre. Il provenait, chez l'aîné, Bonomo, d'une affection sincère pour son cadet et d'une croyance absolue en son génie, et, chez Francesco, d'un immense respect pour le goût et le bon sens de son frère autant que de sa reconnaissance pour les innombrables bienfaits qu'il lui devait.

Bien avant l'âge, Francesco montra du goût pour l'étude ; aussi, dès qu'il entra dans sa douzième année, résolut-on de l'envoyer à Rome, au collège de Nazareth. Mais, soit que sa santé, toujours un peu délicate, souffrît de l'internat, soit qu'il ne réalisât pas les progrès qu'on attendait de lui, on l'y laissa à peine un an. Il poursuivit donc ses études sous les yeux de ses parents.

Bientôt il travailla les classiques avec tant d'intelligence que son maître, un jésuite du nom de Lodoli, en fut tout à fait enchanté ; et il entrevoyait déjà pour un élève si bien doué une brillante destinée dans l'état ecclésiastique, lorsqu'un événement inattendu mit fin brusquement à ces paisibles études. En 1726, le bon Rocco mourut, victime du surmenage occasionné par ses affaires.

Francesco avait alors quatorze ans et il était très sensible. Cette mort brutale l'affecta fortement ; il devint si triste, si taciturne, que l'on craignit pour sa santé et que l'on dut l'éloigner de la maison. Le P. Lodoli aurait bien voulu qu'on le renvoyât à Rome ; mais, la veuve de Rocco tenant à ce que son enfant ne s'éloignât pas trop de son foyer, il conseilla de le confier à l'Université de Bologne, où des maîtres plus habiles que lui développeraient les dons du jeune élève et lui prépareraient un avenir sérieux.

Quelques mois plus tard, Francesco partait pour Bologne, sous la conduite de son aîné, le brave Bonomo, qui, dès lors, n'allait pas oublier un seul instant qu'on lui avait confié le soin de veiller sur son jeune frère. A cause de sa jeunesse, on recommanda notre étudiant à l'un des professeurs, Eustachio Manfredi, qui enseignait l'astronomie et l'hydraulique ; il accepta volontiers cette charge et s'attacha tellement à Francesco pendant les six années suivantes qu'il disait plus tard n'aimer mieux aucune autre personne au monde (1).

C'était un beau garçon, ce fils cadet des Algarotti ; gracile et d'une taille moyenne, il séduisait surtout par son visage où s'annonçait déjà le caractère androgyne du portrait de Berlin (2). D'une intelligence précoce et toujours diligent au travail, il fit de rapides progrès ; Manfredi remarqua très vite en lui

(1) Lettre d'E. Manfredi, 3 novembre 1733. Algarotti, *Opere*, t. XI, p. 98 ; Venise, 1794.

(2) Portrait peint par Liotard en 1741.

« un talent extraordinaire joint à une naturelle élégance de goût en toute espèce de bonne étude (1) ». De la chambre où il habitait, — une petite chambre sans feu, au palais du « Re Erode », dans l'ancienne Salga di Stra Mazar, — il allait fréquemment visiter ses professeurs ; et, grâce à ses manières engageantes, ainsi qu'à la vivacité de sa conversation, il se faisait toujours bienvenir.

Il se trouvait là au milieu d'un cénacle de doctes personnages et de beaux esprits, où prédominait Manfredi, que l'universalité de ses connaissances et de ses dons, — il était à la fois savant, écrivain et poète, — rendait célèbre même en dehors de son pays. A ses côtés, on remarquait Francesco Zanotti, qui professait, à l'Université, ce qu'au ^{xviii}^e siècle on appelait la philosophie et qui ne s'intéressait pas moins aux belles-lettres qu'à l'étude de sa propre langue. Et il y avait encore deux beaux esprits dignes d'être cités : Alessandro Fabri, jeune jésuite plein de talent, et le secrétaire de l'Académie de Bologne, Giampietro Zanotti, frère de Francesco le philosophe, dessinateur qui se plaisait à tourner des sonnets. Tout le monde alors cultivait peu ou prou la poésie, sauf peut-être celle qui justement recevait, en sa villa Russo, les membres du cénacle précité : la marquise Ratta. Elle avait un charme extrême, cette femme-savante ; et, de plus, était l'amie et la protectrice de Laura Bassi. Entre tous les philosophes de l'Université bolonaise, elle avait

(1) Lettre d'E. Manfredi, 3 novembre 1733, Algarotti, *Opere*, XI, p. 98.

élu Francesco Zanotti pour lui confier l'éducation de ses enfants ; et, tout de suite, elle fit le meilleur accueil à l'élève préféré de son ami, le gentil Francesco Algarotti.

Telle était la société dans laquelle notre vénitien venait d'être introduit ; il allait y vivre intimement dans le commerce de ces esprits distingués en compagnie de son condisciple, le jeune Eustachio Zanotti, fils de Giampietro, pendant toutes les années qu'il passa à Bologne. Il étudia d'abord la géométrie et la philosophie ; et, la première de ces sciences l'ayant déterminé à s'initier à l'astronomie, l'observatoire de Manfredi devint bientôt un de ses lieux favoris. Là, sous la direction de son maître, il apprit à manier habilement les lentilles et à prendre des observations astronomiques. Les heures pendant lesquelles il ne s'inquiétait pas des étoiles, il les passait avec Francesco Zanotti ; et, quand ils quittaient le laboratoire de physique expérimentale, c'était pour lire ensemble Virgile, Horace, Lucrèce ou Catulle, ou souvent même de modernes écrivains de l'Italie. Et toujours, quand ils étaient comme saturés de lecture, ils se mettaient à faire des vers.

Plus tard, le jeune Algarotti étudia deux langues étrangères : le Français et l'Anglais. Et cette dernière langue le passionna, tant il était enthousiaste de la philosophie du grand Newton, que lui avait révélée Manfredi et Francesco Zanotti. En 1732, afin de l'encourager à l'étude de l'anglais (1), Manfredi

(1) Lettre d'E. Manfredi, 17 août 1732, *Opere*, XI, 78.

lui écrivit à Padoue, où il passait quelques mois pour se perfectionner dans le grec, sous le fameux Lazzarini ; et, plus tard, il se réjouit de le savoir occupé à traduire « La réponse de Desagliers à Rizzetti » et le choisit dès lors comme son traducteur de tous les autres livres anglais, notamment des travaux de la Société royale de Londres.

Il reste, dans les Mémoires de l'Académie de Bologne, quelques souvenirs des travaux accomplis par Francesco à l'observatoire astronomique et au laboratoire de physique. Un de ces Mémoires rapporte une série d'expériences qu'il entreprit dans le but de vérifier les découvertes de Newton sur la nature de la lumière. Ces expériences avaient été occasionnées par le *De Luminis Affectionibus*, de Giovanni Rizzetti, ouvrage rempli d'attaques contre l'*Optique* de Newton, que F. Zanotti avait expliqué dans sa *Fisica*. Désireux de mettre en relief et de ruiner l'erreur de Rizzetti, Francesco fit établir une chambre obscure à l'Université et il invita à assister à ses démonstrations de l'optique, tous ceux des savants et des littérateurs de Bologne que divisait en deux camps le livre de Rizzetti. Il semble bien qu'il ait obtenu des résultats très favorables aux théories du philosophe anglais. Ainsi suivait-il ses amis sur le chemin de la science, mais cela ne l'empêchait nullement de faire de loin en loin sa cour aux Muses. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de Trévise, il y a quelques lettres ou plutôt quelques brouillons de lettres, moitié vers, moitié prose, les unes écrites en français, les autres en italien, soit en 1729, soit

en 1730 ; et toutes sont délibérément érotiques. Celle à qui elles s'adressent est appelée tantôt Madame la Marquise, tantôt simplement Madame. Dans la plupart, le poète se contente de chanter, — en fort mauvais vers, on doit le reconnaître, — les charmes de sa Dame ; mais, dans quelques autres, il adopte un style moins objectif.

On ne sait à quelle personne il offrait ces premières fleurs de poésie. Certes, il est permis de penser à son excellente amie, la marquise de Ratta ; toutefois, par le fait même qu'elle était deux fois plus âgée que lui, on ne peut supposer entre eux la moindre ébauche de roman. Et, comme nous ne possédons aucun indice propre à nous mettre sur une voie quelconque, notre curiosité risque fort de rester insatisfaite.

De tels vers, quoiqu'ils aient été conservés soigneusement, n'ont jamais été destinés à être divulgués, c'est de toute évidence. Quant aux vers qui foisonnent dans sa correspondance de Padoue avec Francesco Zanotti, vers publiés plus tard dans l'édition des *Rime*, on ne peut leur décerner de grandes louanges, quoique le jeune poète y montre quelques progrès dans la rime (1). En effet, les travaux littéraires de la période de sa vie universitaire ont assez peu de valeur ; on y observe pourtant quelques-uns des traits qui le caractériseront à sa maturité.

Son esprit alerte et impressionnable s'intéressait alors un peu à tout. A Bologne, il se sentait égale-

(1) On les examine plus loin, dans le chapitre sur Florence.

ment attiré vers les sciences et vers les belles-lettres ; plus tard, il allait subir tour à tour l'attrait de divers genres de vie ; et, après s'être laissé entraîner dans de multiples voies par ses ambitions mondaines, il dissipa les dons de son esprit dans des travaux littéraires de sujets si variés qu'on lui infligea l'épithète d'amateur et de superficiel.

Vers la fin du printemps, tandis que Francesco continuait ses études à Bologne, un événement survint dans sa famille qui influa directement sur sa carrière. Avant cette époque, on l'avait toujours considéré comme destiné à l'Eglise. Tout en tenant compte de ses talents, ses parents et ses professeurs l'encourageaient à suivre l'exemple de son oncle, alors « padre maestro » du Saint Palais. Ils espéraient qu'en persévérant dans cette voie, il finirait par s'établir à Rome. Là, grâce à l'influence de son oncle, et son savoir-faire aidant, un champ très vaste s'ouvrirait devant lui. Mais, en mai 1732, il perdit un petit frère ; alors il parut peu prudent aux siens, à ses amis, au « zio prete » lui-même, de laisser l'avenir de la famille aux soins des héritiers du fils aîné. Et quoique ces héritiers fussent problématiques, Bonomo n'étant encore que fiancé, on résolut de choisir, pour Francesco, une carrière laïque et, en attendant, de le marier dès que ce serait possible.

Mais Francesco n'entendait pas se marier et il s'opposa vivement aux désirs de sa famille. En principe, il n'avait aucune prévention contre le mariage et il ne lui en coûtait nullement de renoncer au

sacerdoce ; mais il avait déjà, semble-t-il, une notion assez précise de son génie, et s'établir à vingt ans lui paraissait devoir entraver sa future carrière.

« Dans l'état où je me trouve à présent, écrivait-il à son frère, je regarde le mariage comme une mort ». Et il ajoutait plus loin : « Je sais bien que les hommes, même les plus résolus et les plus constants, ne conservent pas toujours la même opinion ; mais je crois que, quant à cette opinion-là, je serai très constant et très résolu (1). »

On finit par céder à Francesco, comme on ne le faisait que trop souvent, et l'on pensa qu'il devait désormais goûter un peu aux plaisirs de la société, jouir de quelques distractions. Depuis longtemps, il songeait à un voyage à l'étranger ; car, à Bologne, il avait souvent vu des savants venus d'au-delà les Monts pour visiter ses amis de l'Université ou se retremper sous un beau ciel, et leur passage avait éveillé en lui des désirs de déplacement. Au commencement de l'année, il avait même voulu se rendre à Paris ; mais alors on n'avait pu lui trouver le compagnon indispensable en un si long voyage. Après la mort de son petit frère, on décida de le satisfaire au moins en partie en lui permettant, pour débiter, quelques modestes excursions : l'une à Vérone, l'autre à Vicence, afin qu'il pût admirer les monuments de son « divin » Palladio. Puis, vers la fin de 1733, il eut l'autorisation d'aller jusqu'à Florence. Il dit adieu à sa vie d'Université avec peut-

(1) Lettre de F. Algarotti, Venise, 14 mars 1733, Ms. Trévise.

être moins de regrets qu'il n'en aurait ressentis sans l'espoir d'un voyage à Rome et surtout du voyage qu'il comptait faire, au-delà des Alpes, pour arriver au but de ses ambitions.

CHAPITRE II

Premiers voyages. Florence et Rome.

En 1733, au début de novembre, Francesco Algarotti et Eustachio Zanotti, choisi par lui comme compagnon de route, quittèrent Bologne pour se rendre à Florence. L'automne avait encore de beaux jours, le chemin à travers les Apennins présentait moins de difficultés que d'ordinaire ; tout leur souriait et ils arrivèrent dans la fameuse ville du Val d'Arno disposés à tout admirer.

« Eustachio et moi, nous sommes arrivés sans encombre en cette ville, écrivait Francesco le lendemain de leur entrée dans Florence, ville si charmante, si agréable et qui absorbe tellement l'esprit de ceux qui la voient qu'elle ne me fait pas éprouver comme cela aurait dû être le déplaisir d'avoir quitté Bologne (1) ».

(1) Lettre à F. M. Zanotti, Florence, 7 novembre 1733, Algarotti, *Opere* VII, p. 96.

Ses premières impressions à Florence lui firent croire qu'il se trouvait dans une ville enchantée, tant il en savourait les trésors d'art. Il y passa des heures exquises à étudier l'architecture des divers édifices et à examiner les peintures des multiples galeries. Il s'extasia devant les Titien et les Raphaël, il s'engoua des œuvres d'Andrea del Sarto et de Fra Bartholomeo. « Dans quel autre lieu peut-on voir une telle quantité de statues, de tableaux, de choses rares et précieuses de toute espèce ! » (1), s'écrie-t-il avec enthousiasme, dans une lettre à son ami de Bologne.

Nos jeunes gens avaient été munis de lettres qui les recommandaient à divers savants et littérateurs florentins. Le soir même de leur arrivée, ils faisaient la connaissance de Pietro Micheli, botaniste renommé, dont l'aspect, plus que modeste, frappa beaucoup Francesco. « A le voir, dit-il, on n'aurait pas donné un liard de toute sa science ». Il ressentit une plus vive admiration pour l'ami de ce botaniste, le fameux docteur Cocchi, qui faisait alors des cours d'anatomie et de physique. Soit par goût, soit par vénération pour un homme qui avait été très lié avec Newton, Francesco assista souvent aux conférences de l'éminent docteur, dont l'esprit et le caractère lui offraient des aspects tout autres que ceux des Bolognais de son entourage. « Votre livre de l'Académie, annonça-t-il à Giampietro Zanotti, a eu l'honneur de

(1) Lettre de F. Algarotti ; Florence, 21 novembre 1733, *Opere* XII, p. 106.

tirer du signor Cocchi cette mémorable parole qu'il est écrit assez poliment ; ce qui équiyaut à un panegyrique d'une longueur de trois séances comme Manfredi aurait pu faire (1) ».

Tout en suivant le cours du docteur Cocchi, Francesco continuait ses études de grec sous la direction d'Antonio Ricci, et il assistait parfois aux réunions des Académies littéraires. Mais son engouement pour Florence ne dura guère. Quand l'hiver fut venu, avec ses frimas, ses pluies incessantes et ses brumes épaisses, sa nature si impressionnable, si sensible à tout changement, en fut vivement affectée. Il tomba dans une de ces mélancolies dont il devait souffrir plus d'une fois dans la suite. Du moment où la ville enchantée fut envahie et voilée par les brouillards de l'Arno, elle perdit tout son charme à ses yeux ; ses beautés disparurent, ses plus jolies maisons lui parurent habitées par des gens ennuyeux et antipathiques. « La vie des Florentins, écrivait-il vers la fin de décembre, est comme leur littérature ; cette dernière est maintenant si misérable et si vide qu'elle fait peine à voir. Et ils se figurent que le reste de l'Italie les regarde comme l'ornement et le soutien du nom italien ! Je disais, l'autre soir, à certains savants qui exaltaient leur ville, que les Florentins doivent se contenter du passé et qu'à présent le meilleur pour leur tranquillité, c'est de n'y pas penser » (2).

(1) Lettre de F. Algarotti ; Florence, 21 novembre 1733, *Opere* XII, p. 97.

(2) Lettre de F. Algarotti à F.-M. Zanotti, Florence, 29 décembre, 1733, Ms. Trévise.

Les Florentins ne lui plaisaient guère, mais, par bonheur, il trouva, dans Florence, d'autres personnes qui lui furent sympathiques. « Si ce n'était pour quelques étrangers qui vivent ici, déclare-t-il dans la même lettre, je ne pourrais y rester. » Ces étrangers étaient les « certi cavalieri Inglesi molto eruditi », dont il parle souvent dans ses lettres à son frère. Ceux-ci ne lui refusèrent point le doux hommage qu'il était habitué à recevoir de ses amis ; du moins, tout permet de le croire. L'un d'eux fit chanter, « avec tout l'appareil d'instruments qu'elle exigeait », une cantate que Francesco avait composée à Bologne ; et, un beau jour, il trouva un autre de ces hommes aimables qui l'étudiait, « son dictionnaire en main, comme s'il se fut agi d'Homère ou de Théocrite » (1).

Il ne nous apprend pas ce qu'on lisait de lui, mais il est assez probable qu'il s'agissait d'une des satires qu'il s'amusait à faire alors. Inspiré par « la noire humeur satirique » et prenant Horace pour maître, il s'y moquait des Florentins et se plaignait des « ennuis infinis » qu'ils lui causaient. Ses amis de Bologne, auxquels il envoya ces satires, les déclarèrent charmantes. A Manfredi, elles parurent « pleines de la gracieuse et piquante amertume d'Horace » (2), et elles satisfirent autant Francesco Zanotti. Enfin Fabri y remarqua « un certain je ne sais quoi de

(1) Lettre de F.-R. à Bonomo Algarotti ; Florence, 18 janvier 1734, Ms. Trévise.

(2) Lettre de F. Zanotti : Bologne, 1^{er} janvier 1734. Algarotti, *Opere*, t. XII, p. 119.

français qui est répandu dans toutes » (1). Malgré l'admiration qu'elles suscitèrent chez ses bienveillants critiques de Bologne, ces satires ne furent jamais imprimées, et il n'en subsiste que des fragments parmi les papiers d'Algarotti. Elles présentent ceci de curieux que l'on a pu reprocher à leur auteur des gallicismes à une époque où il n'avait pas encore franchi les frontières de l'Italie.

Tout en se moquant des péripéties de son existence en Toscane, pour amuser ses amis, Francesco s'appliquait à un travail sérieux : l'édition des poésies latines et vulgaires de Francesco Zanotti qu'il avait entreprise à Padoue. Les bonnes gens de Bologne furent touchées, semble-t-il, par la générosité de leur jeune Mécène. Peu après son départ pour Florence, où il était allé dans le but de procurer à l'œuvre de son ami la plus belle édition possible, on décida, à Bologne, de lui exprimer des remerciements à ce sujet. Et ce fut peut-être bien Francesco Zanotti, dont la critique s'était exercée naguère sur de multiples vers de son ancien élève, qui leur suggéra l'idée de les publier pendant l'absence de l'auteur. Quant aux fonds nécessaires, on les recueillit aisément ; car la marquise de Ratta, autant parce qu'elle affectionnait les Zanotti que parce qu'elle s'intéressait au jeune vénitien, offrit de se charger de la dépense à condition que le poète n'en sût rien. Il ne restait plus qu'à choisir l'éditeur, chose assez délicate. En effet, était-il bienséant que Francesco

(1) Lettre de F. Zanotti, Algarotti, *Opere*, t. XII, p. 119.

Zanotti le fût au moment même où Francesco Algarotti lui rendait un service analogue ? D'autre part, comme Eustachio Manfredi souffrait énormément de ses maux chroniques, il ne restait que Giam Pietro. Heureusement, il avait, lui aussi, des obligations à Algarotti, à cause de son fils, et il accepta la charge de bonne grâce.

En réalité, ce fut Zanotti qui s'occupa le plus de l'édition après s'être concerté avec son élève au sujet de ce qu'elle contiendrait. On en termina l'impression avant que celui-ci eût quitté la Toscane, et l'édition des *Rime* parut presque en même temps que les *Poésies vulgaires et latines* de Francesco Zanotti.

Cette édition des vers d'Algarotti contient ceux qu'il avait faits à Bologne et à Padoue ; et presque tous sont des sonnets adressés aux membres de son petit cercle d'amis. Manfredi y figure :

*A la leggiadra et dotta schiera
Delle dee caro che parnaso adorna ;*

et Giam Pietro

*In mezzo a l'onorato coro
Delle vergine dotte alto sedete (1).*

Plusieurs sont dédiés à Francesco Zanotti :

*Colei de la treccia bionda
Gentil Zanotti mio, per cui la vita fummi
Un tempo sì dolce.*

La plupart ne sont qu'une fade imitation de Pétrarque et du « divin » Bembo, dont Algarotti avait

(1) C'est une allusion à son amitié pour la célèbre Laura Bassi, à laquelle Algarotti adressa un sonnet et une chanson dans cette même édition.

longtemps admiré le style. Les autres poèmes sont des sonnets érotiques et des pièces dédiées aux personnes qui n'étaient pas de son cénacle. Il ne semble pas que les Rime aient eu une fortune brillante et qu'elles aient ajouté matériellement à la gloire de leur auteur. Il est évident que Francesco lui-même les regarda toujours comme un péché de jeunesse (1) ; elles n'eurent pas grand succès en Italie et le peu de bruit qu'elles purent faire ne dépassa point les Alpes.

Au commencement de février, le jeune Vénitien se sépare d'Eustachio Zanotti, quitte Florence et prend le chemin de Rome. A peine arrivé dans cette ville, qui lui semble magnifique et somptueuse comme un « palais d'Armide » (2), il la parcourt en tout sens pour visiter les monuments. « Je vais avec mon livre en main, écrit-il à son fidèle Zanotti, recherchant les vestiges de la ville éternelle..... Je suis en train d'étudier un peu d'histoire romaine afin de voir avec plus de plaisir les précieux et superbes restes de l'antiquité, lesquels, bien qu'endommagés et brisés, excitent une telle idée de grandeur et de magnificence que tous ces édifices modernes vantés et célébrés, si vastes, si immenses qu'ils soient, me paraissent des bouffonneries ». (3)

(1) Cf. Lettre à Eustachio Zanotti, 7 juillet 1743. *Opere*, t. IX, p. 44. « Vi so ben dire, che pur poche de que miei sonetti che vanno attorno rivedrebbon la luce, se io dovesse ristampare i mili versi ».

(2) Lettre à F.-M. Zanotti, 10 février 1734, *Opere*, t. XII, p. 152.

(3) Lettre à F.-M. Zanotti ; 22 février 1734, *Opere* XII, p. 155.

Partant de ce point de vue, il ne se sent que du dédain pour les œuvres de Bernini et de Borromei ; et la basilique de St-Pierre lui semble perdre énormément à se dresser dans la même ville que le Panthéon.

D'autre part, en très peu de temps, il est délivré de sa mélancolie, de ses humeurs noires apportées de Toscane ; en effet, le beau printemps arrivait et ses sourires n'enlevaient rien au charme de l'ancienne ville des Romains. « Plus je vois Rome, plus elle me paraît belle ! » (1), proclame notre sensitif au commencement d'avril, dans une lettre à son frère.

Il fréquenta beaucoup le monde ecclésiastique, où il avait des parents. Le plus illustre, son oncle, Monsignor Giovanelli, *padro-maestro* du Saint-Palais, le reçut avec beaucoup de bonté et lui obtint des audiences de Clément XII. En outre, grâce à une lettre de Manfredi, il fit la connaissance d'Antonio Leprotti, homme de science et médecin du Souverain Pontife, qui, bien que très occupé à cause de ses malades, trouva cependant l'occasion de l'inviter à déjeuner en compagnie de quelques-uns de ses amis. A ces repas, dont il parle avec enthousiasme dans ses lettres à Bologne, assistaient des savants et des écrivains du haut clergé. Il y rencontrait notamment le cardinal Querini, alors conservateur de la Bibliothèque du Vatican, et Giovanni Gaëtano Bottari, archéologue et aumônier du pape. Le premier lui sembla obligeant et loin des contraintes du cérémo-

(1) Lettre à B. Algarotti ; Rome, 3 avril 1734. Ms. Trévise.

nial romain ; et sans doute le fréquenta-t-il souvent pendant son séjour à Rome. Le second, malgré son air modeste, lui parut un très glorieux littérateur et il le trouva « très grand dans les choses minimes » (1).

Dans l'observatoire qu'on venait d'établir au Saint-Palais, eurent lieu des réunions plus scientifiques que celles qui se tenaient chez Leprotti ; et si, à Florence, Francesco s'était surtout consacré à l'étude des belles-lettres, à Rome il se redonna de tout cœur à la science. Parmi les habitués de ces réunions, se trouvait un Anglais qui s'intéressa fortement au jeune Vénitien. C'était Martin Folkes, savant et antiquaire, qui avait été vice-président de la *Royal Society* de Londres pendant la présidence de Newton. Il ne vit pas sans étonnement les talents de ce jeune homme, qui discutait avec tant de passion les théories de l'optique et se livrait à des observations astronomiques ainsi qu'à des expériences de physique avec l'aisance et l'habileté d'un savant de trente ans.

Algarotti lui confia le plan de son *Neutonianismo* et, en parlant avec ce compatriote et ami de Newton, il se sentit bientôt brûler du désir d'entreprendre un voyage en Angleterre. Il prit la résolution de quitter Rome aussitôt après la Semaine sainte et de gagner Paris directement, sans se détourner pour aller à Venise ou à Bologne.

Ce qui l'encouragea encore dans ce projet, c'est

(1) Lettre à Zanotti, Rome, 6 mars 1734. *Opere* XII, p. 167.

qu'un astronome suédois, André Celsius, qui venait de passer l'hiver à Rome, voulait rentrer aussi à Paris et se montrait charmé d'avoir pour compagnon de route l'aimable Francesco, dont il avait fait la connaissance à Bologne, lorsqu'il y était allé visiter l'observatoire de Manfredi. Et Francesco disait de son côté : « Je dois à ma bonne fortune d'avoir trouvé un compagnon tel que certainement je n'en pourrais trouver de meilleur » (1).

En 1734, dès le mois d'avril, il prenait ses dispositions pour obtenir l'argent qu'exigeait ce voyage. « Je vois qu'il sera nécessaire que nous prenions ensemble d'autres mesures pour ces deux ou trois années que j'ai résolu de passer dans quelques voyages », écrit-il, le 17, à son frère (2). L'argent qu'il avait reçu pour ses frais de dépense à Rome ne lui avait même pas suffi pour payer « le carrosse qui est absolument nécessaire dans une ville comme celle-ci ». Aussi demande-t-il qu'on ne le limite pas à une pension de 2.000 ducats pour son voyage. Car, « vous savez quelles choses peuvent arriver en voyage » ; et il rappelle à son frère ces « vicissitudes pour lesquelles de telles limites deviendraient pernicieuses. »

On ne sait si le bon frère accéda avec complaisance à toutes les demandes de son cadet, mais assurément il y montra fort peu d'opposition ; et, au

(1) Lettre à Bonomo Algarotti, Florence, 17 juillet 1734, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo Algarotti, Rome, 17 avril 1734, Ms. Trévise.

début de juillet, Francesco s'engageait, avec Celsius et Angelo, son serviteur bolonais, dans un chemin qui devait l'amener non seulement à Paris, mais bien plus loin encore.

CHAPITRE III

De Paris au château de Cirey.

Il n'est pas difficile de deviner les sensations d'un étranger de 22 ans qui voit Paris pour la première fois, et surtout le Paris de la fin de la Régence, ce Paris ne craignant ni Dieu ni roi et toujours jeune d'aspect, malgré la décadence de ses institutions et de ses mœurs. Il n'est pas étonnant que Francesco se soit épris de la sémillante cité et qu'il se soit laissé aveugler par l'éclat de sa beauté séduisante, dont l'artifice lui échappait.

Il se contenta tout d'abord de courir les spectacles et de faire des promenades (1), mais bientôt il en eut assez et il chercha des divertissements plus relevés. Désireux d'aller dans le monde, il s'empressa de se débarrasser de son costume d'abbé

(1) Il habitait alors à l'hôtel de Hambourg, rue du Four.

qu'il avait conservé jusqu'alors. « Vous savez que j'ai quitté le collet, annonce-t-il à son frère, peu après son arrivée à Paris, afin de mieux jouir de cette belle ville, où le collet vous donne un certain air de gravité et un dehors trop ecclésiastique » (1). Pendant les mois qui suivirent, il ne manqua pas de se divertir de la façon que l'on jugeait alors convenable pour un jeune mondain de sa condition. Il était avide de briller et brûlait de connaître toutes les jouissances. Il se lança donc dans le monde à cœur perdu et, grâce à l'aménité de son esprit, grâce aussi aux légendes qui couraient sur ses richesses, il en reçut le meilleur accueil. Jamais la société n'avait paru plus brillante, jamais elle n'avait offert plus d'attraits. On n'y voyait plus l'hypocrisie du règne de Louis XIV, ni le dévergondage qui avait caractérisé la Régence.

Un sensualisme élégant, raffiné, et les recherches d'une volupté subtile remplaçaient les débauches et les grossièretés de l'époque précédente. Le peuple souffrait, mais les salons s'amusaient follement.

Partout, dans la classe privilégiée, le plaisir était regardé comme le but unique. On fréquentait les théâtres, où se succédaient des comédies de Destouches, de Marivaux et de Gresset ; on allait au café, plaisir nouveau ; on courait les bals masqués, toujours à la mode ; on gaspillait de grosses sommes

(1) Lettre à B. Algarotti, Paris, 19 septembre 1734. Ms. français, Trévise.

en divertissements extravagants, et l'on jouait un jeu d'enfer où se perdaient des fortunes.

Présenté par Zeno, l'ambassadeur de Venise, Algarotti pénétra sans difficulté dans les salons les plus fameux du temps, ceux où chaque entretien étincelait d'esprit et où le persiflage devenait presque un art ; il fut même admis à Versailles, où les désordres royaux donnaient à la noblesse l'exemple de la pire corruption. Partout il rencontra des gens de lettres et de beaux esprits qui, très recherchés et frayant à la cour, menaient une vie aussi relâchée que celle des grands seigneurs. Reçu en tout lieu comme l'un d'eux, il trouva que leur façon de vivre lui convenait pleinement et il s'empressa de l'imiter ; mais il n'avait pas réfléchi à la question des frais et bientôt il dut en rabattre. Les deux habits, « un noir et un de couleur » (1), qui avaient remplacé son « collet » ne lui suffisaient plus dans son nouveau milieu, et ses dépenses dépassèrent de beaucoup les 700 francs qu'il recevait tous les mois de Venise.

Son frère se vit contraint de l'accabler de remontrances, puis de le menacer d'une division de biens. Du coup, le jeune prodigue se repentit ; dans une longue lettre, douce et affectueuse, il promit de mettre un terme à ses folies et manifesta l'intention de se retirer sagement à la campagne afin de mieux réaliser des économies (2). Et il le fit. C'est le mo-

(1) Lettre à B. Algarotti, Paris, 19 septembre 1734, Ms. Trévise.

(2) Lettre à B. Algarotti, Paris, 19 septembre 1735, Ms. Trévise.

ment de sa vie que ses biographes ont loué hautement. Las des vains amusements et de l'existence frivole, il quitta la ville ensorceleuse et s'en fut, sur le mont Valérien, dans une solitude — il y en avait encore — pour se plonger dans l'étude.

André Maupertuis, avec lequel ses amis de Bologne l'avaient mis en relations dès son arrivée à Paris, lui donna l'hospitalité. A ce moment, Maupertuis projetait son voyage en Laponie pour y déterminer le degré d'aplatissement de la terre ; et, malgré son antagonisme aux principes cartésiens, on le regardait déjà, en France, comme l'un des premiers savants.

Sa retraite rustique était le rendez-vous des quelques hommes voués à la science. Entre autres personnalités, on y voyait Clairaut, géomètre renommé et académicien à 22 ans, le spirituel abbé Franchini, ministre de la Cour de Toscane, et le suédois Celsius qui s'était arrêté à Paris avant de passer en Angleterre. Dans son laboratoire, on multipliait les expériences de physique, on parlait des derniers événements scientifiques, on discutait les théories et les doctrines de Newton, encore peu connues et peu appréciées en France. Parfois, à ces réunions intimes, assistait un hôte infiniment plus illustre, Voltaire lui-même, dont les *Lettres philosophiques* avaient révélé Newton aux Français et qui voulait en approfondir davantage les découvertes, ce en quoi Maupertuis l'aida. Enfin, à certains jours, la belle Emilie de Breteuil accompagnait son ami pour étudier la géométrie sous la direction de Clairaut.

Reçu comme un confrère dans ce cénacle, Algarotti sentit vite renaître en lui son enthousiasme d'antan pour la science. Il se remit à son *Neutonianismo* et ne tarda pas à annoncer son intention d'accompagner Clairaut et Maupertuis dans leur voyage aux régions septentrionales (1). Cependant, au milieu des travaux scientifiques, il n'oubliait pas entièrement la vie qu'il venait de quitter. Paris avait mis sur lui une empreinte dont il devait toujours lui rester quelque chose. Son séjour dans la capitale, quoique bref, ne l'avait pas seulement « laïcisé », si l'on peut dire ; il lui avait communiqué un langage, des goûts et des manières qui le transformaient presque. On en trouve plus d'une trace dans ce *Neutonianismo per le Dame*, grâce auquel il espérait devenir le prophète de Newton en Italie. Paris, enfin, on peut le croire, fit naître en lui une ambition égoïste qui l'empêcha souvent de discerner ses propres intérêts et qui, développée à l'excès, le poursuivit sans trêve pendant la seconde période de sa vie.

Comme il était en plein travail, Algarotti reçut, d'Emilie du Châtelet, un billet auquel, sans doute, son amour-propre fut très sensible. « Il est bien juste, Monsieur, lui mandait-elle, en octobre 1735, qu'étant allé vous chercher à Paris, vous veniez me rendre la pareille..... Venez-y donc..... passer votre hiver tranquillement à philosopher avec nous (2). »

(1) Voir à ce sujet l'épître de Voltaire (1735). *Œuvres*, t. X, p. 296, et cf. Mme du Châtelet, *Lettres*, p. 104.

(2) Madame du Châtelet, *Lettres*, p. 72.

Le château de Cirey n'était pas encore achevé et la belle Emilie avait encore fort à faire avec les menuisiers et les tapissiers, ce qui ne l'empêchait pas de se donner avec ardeur à l'italien qu'elle voulait apprendre avant la venue de Francesco. Néanmoins, elle le pressa d'arriver avec une insistance qu'encourageait son ami. « Voltaire, affirmait-elle, vous désire avec l'empressement que votre amitié lui inspire. »

Ainsi pressé, Algarotti ne tarda guère à accepter une si courtoise invitation et, au début de novembre, Voltaire pouvait écrire à M. Thiériot : « Nous avons ici le marquis d'Algarotti, jeune homme qui sait les langues et les mœurs de tous les pays, qui fait des vers comme l'Arioste, et qui sait son Locke et son Newton. » Plus loin, dans la même lettre, il parle de leur façon de passer les jours à Cirey. « Il nous lit des dialogues qu'il a faits sur des parties intéressantes de la philosophie de Newton... Nous lisons quelques chants de *Jeanne la Pucelle* ou une tragédie de ma façon ou un chapitre du *Siècle de Louis XIV*. De là, nous revenons à Newton et à Locke, non sans vin de Champagne et sans excellente chère, car nous sommes des philosophes très voluptueux (1). »

Ces quelques lignes nous apprennent que Francesco comptait déjà parmi ces privilégiés à qui Voltaire lisait ses pièces avant de les soumettre au public (2).

(1) Voltaire, *Œuvres*, t. XXXIII, p. 546.

(2) Algarotti dit lui-même, dans une lettre à Mme du Bocage

Une preuve que l'illustre écrivain tenait en haute estime le goût de ce critique de 23 ans, c'est qu'il fit mettre la *Lettre à l'abbé Franchini* en tête de sa *Mort de César*, sur l'édition de 1736 (1). Cette épître, Algarotti l'avait composée pendant son séjour à Cirey. Il y témoigne autant d'intérêt au théâtre anglais que d'amitié à Voltaire et de sympathie pour ses tentatives de réforme du drame contemporain. Il ne ménage pas ses louanges, puisqu'il exalte la pièce de Voltaire comme un chef-d'œuvre aussi remarquable en son genre que ceux de Corneille et de Racine. Enfin il y déclare heureuses toutes les innovations de l'auteur : emprunt de l'intrigue au théâtre anglais, action sans amour, cadre de la pièce réduit à trois actes seulement. Voltaire goûta beaucoup cette épître, semble-t-il (2) ; mais la traduction française de Lamare manquait de fidélité, aussi ne fut-elle pas reproduite postérieurement à la seconde édition (3).

C'est à Cirey qu'Algarotti acheva son *Neutoniaismo per le dame* ou *Dialoghi sopra l'ottica de Newton*, auquel il venait de travailler dans la retraite de Maupertuis. Quoique établi d'après un plan français

(Bologna, 23 octobre 1759) : « Voltaire molto tempo innanzi che uscisse nel pubblico la *Pulzella* me ne diede un canto con patto che non sarebbe uscito di mia mano ; ed io fui religioso osservatore della mia parola ».

(1) *La Mort de César* avait été représentée en août, au collège d'Harcourt. Trois mois plus tard, Algarotti se trouvait à Cirey.

(2) Lettre de Madame du Châtelet à Algarotti, Cf. *Opere*, t. XVI, p. 8.

(3) Cette seconde édition est la première qui ait été faite par Voltaire lui-même ; il n'était pour rien dans la première édition publiée en 1735.

et écrit d'une manière francisée, cet ouvrage avait été conçu avant que son auteur arrivât à Paris. Très tôt, Francesco s'était montré admirateur intense des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. « Je suis en train de lire le divin Fontenelle, dont le style est tellement gracieux, tellement charmant et agréable », écrivait-il en 1728 (1). Il trouvait alors que Fontenelle ne pouvait choisir un système plus beau, plus capable d'attirer l'esprit d'une dame que le cartésianisme (2) ; devenu ardent disciple du philosophe anglais, il espérait réussir avec l'*Optique* de Newton aussi bien que Fontenelle avec les *Tourbillons* de Descartes.

Avant de quitter Bologne, et au moment où il avait « l'esprit plein des doctrines de Newton et du style de Fontenelle », il avait demandé à ses amis si l'on ne pourrait pas présenter les théories de l'*Optique* sous une forme semblable à celle des *Mondes*. Ce genre lui paraissait agréable, instructif, et, chose plus importante, neuf et original dans sa langue (3).

Ses amis l'avaient encouragé médiocrement. Francesco Zanotti, qui possédait aussi bien le cartésianisme que les doctrines de Newton, déclara qu'il serait difficile d'expliquer les expériences sur lesquelles reposent les doctrines newtoniennes sans l'aide de figures, et que celles-ci demeureraient incompréhensibles pour ceux qui ne connaissent pas

(1) Lettre à F. Zanotti, 7 juillet 1728. Brouillon, Ms. Trévise.

(2) Lettre à F. Zanotti, 7 juillet 1728. Brouillon, Ms. Trévise.

(3) Lettre à Malaspina, 4 février 1764, Pisa, *Opere*, t. X, p. 193.

la géométrie. Réduit au silence par des objections de ce genre, Algarotti ne renonça pourtant pas à son projet de dialogues. Pendant le printemps qu'il passa à Rome, il trouva aisément l'occasion d'en parler dans l'entourage de Leprotti. Certains, frappés sans doute par son lyrisme, l'avaient exhorté à mettre son idée à exécution et l'on pense s'il s'empressa de les écouter. Avant de quitter Leprotti et son cercle, il avait ébauché son *Neutonianismo* et en avait commencé le premier dialogue.

Il avait négligé quelque peu cet opuscule, « au milieu du bruit et de l'éclat de Paris » (1) ; mais il se rattrapa dans sa retraite, au mont Valérien, et put l'achever à Cirey. Il y nota maintes conversations entre Voltaire et son amie et tâcha de les reproduire dans son travail, comme celles qu'il tenait lui-même avec une marquise imaginaire. Puis, quand il lut l'ensemble à ses hôtes (2), il recourut souvent, selon Voltaire, à la critique de M^{me} du Châtelet, qu'il jugeait « assez savante dans sa langue pour lui donner de très bons avis » (3).

La belle Emilie s'intéressait énormément au jeune Vénitien, peut-être autant à lui-même qu'à son travail ; et, non contente de se faire la conseillère de l'auteur, elle voulut encore qu'on pût la prendre comme l'original de la Marquise des *Dialogues*.

(1) Cf. Lettre à Malaspina, 4 février 1764.

(2) Le sonnet de Voltaire sur le *Neutonianismo* (*Œuvres*, t. X, p. 513) fut écrit en 1736, bientôt après le départ d'Algarotti pour l'Angleterre et ainsi avant la publication du livre.

(3) Voltaire, *Œuvres*, I, 8.

Quand Francesco quitta Cirey, après un séjour de six semaines, elle lui offrit son portrait pour qu'il le reproduisit en tête de son ouvrage. Elle espérait certainement que l'auteur ferait beaucoup plus pour elle, car elle écrivit dans la suite : « Je devrais me contenter d'être dans l'estampe, je voudrais à présent être dans l'ouvrage et qu'il me fût adressé » (1). Mais Algarotti ne voulut pas aller jusque-là ; il pensait depuis quelque temps à dédier ses *Dialogues* à l'écrivain des *Mondes*, dont son livre était un franc pastiche, et il ne l'avait, d'ailleurs, pas caché à Madame du Châtelet. Toutefois, celle-ci se flattait de modifier sa première intention en lui donnant son portrait ; aussi fut-elle terriblement froissée quand parurent les *Dialogues*, avec leur dédicace au fameux cartésien. Elle n'eut plus, dès lors, que d'acerbés critiques à l'égard de celui auquel elle décernait si volontiers naguère l'épithète de génie (2).

« Son livre est frivole, écrit-elle à Maupertuis. C'est un singe de Fontenelle qui a des grâces. Le sixième dialogue est assez bien fait, le reste est diffus et assez vide de choses. Il pourra réussir aux toilettes et n'être que méprisé des gens qui s'y connaissent (3). » Jamais elle ne lui pardonna la dédicace. « Le *Neutonianismo per le Dame* dédié à M. de Fontenelle m'a paru fort singulier, écrit-elle au duc de Richelieu, car ce n'est ni comme femme ni

(1) Mme du Châtelet, *Lettres*, p. 90, lettre du 20 mai 1736.

(2) Mme du Châtelet, *Lettres*, p. 76.

(3) Lettre de Mme du Châtelet, Paris, 1^{er} septembre 1738, *Lettres*, p. 229.

comme newtonien qu'il a eu cet hommage. Il faut que ce soit comme mauvais plaisant » (1). A Maupertuis, elle avait dit, d'autre part, avec une méchanceté bien féminine : « Je crois qu'il voulait être de l'Académie » (2).

Voltaire, lui aussi, paraît avoir été blessé par ce qu'il regardait comme un manque d'égard envers son étonnante amie. « Elle est la véritable marquise, affirme-t-il, il n'y a en point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle » (3). Quant au livre, « c'est presque en italien ce que les *Mondes* sont en français, déclare-t-il. L'air de copie domine trop ; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile ». Selon lui, un tel travail ne peut être pris au sérieux comme traité de physique ; car « l'esprit et les agréments sont bons pour les vérités qu'on effleure..... mais si M. Algarotti est entré dans un plus grand examen des principes de Newton, son titre *per le dame* ne convient point du tout et la marquise imaginaire devient assez déplacée (4). » Il dédaignait un tel style pour ses propres *Eléments de Newton*, qui ne traitaient « ni d'une marquise ni d'une philosophie imaginaires » (5) et dont la dédicace aurait dû réconcilier sa belle Emilie avec celle des *Dialogues* du jeune Vénitien.

(1) Lettre de Mme du Châtelet, 16 février 1739. *Lettres*, p. 329.

(2) Lettre de Mme du Châtelet, Cirey, 9 mai 1738. *Lettres*, p. 200.

(3) Lettre à M. Thiériot, Cirey, juin 1738. *Œuvres* de Voltaire, t. XXXIV, p. 489.

(4) Lettre de Voltaire à M. Berger, *Œuvres*, t. XXXIV, p. 425.

(5) Epître dédicatoire à l'édition de 1738.

On ne sait quel était au juste le rapport entre les deux livres. En tout cas, Madame du Châtelet maintient que les *Dialogues* d'Algarotti déterminèrent son ami à écrire sur la philosophie de Newton. « Ce sont eux, déclare-t-elle, qui ont été l'occasion du livre de M. de Voltaire »(1). Les deux auteurs avaient eu évidemment la même idée ; ils avaient voulu faire, pour les lecteurs peu initiés aux sciences mathématiques, un exposé élémentaire des découvertes de Newton sur la lumière et de son système du Monde. Cependant, comme pour corroborer le propos d'Emilie, le *Neutoniano* fut exécuté le premier et Algarotti, par conséquent, ne put subir, en aucune façon, l'influence de son fameux confrère.

Voltaire, bien entendu, ne reconnaît de mérites qu'à son propre travail. « Je crois, dit-il à M. Thiériot, qu'il y a plus de vérité dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre, et voilà peut-être ce qui me coulera à fond et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui et m'a laissé les épines » (2).

La première édition du *Neutoniano per le Dame* parut à la fin de décembre 1737 ; elle porte le nom de Naples comme lieu de publication, mais, en réalité, elle fut achevée à Milan, sous la direction de l'auteur lui-même. Il avait d'abord pensé à se faire imprimer à Venise, où il était retourné vers la fin de 1736. Par malheur, dès le début de l'année suivante, le bruit commençait à courir que son livre contenait

(1) Lettre au duc de Richelieu, 16 février 1739. *Lettres*, p. 329.

(2) Lettre de Voltaire, Cirey, juin 1738. *Œuvres*, XXXIV, p. 187.

des doctrines opposées à la religion et aux mœurs et que, partant, il ne conviendrait point aux censeurs de la sainte Congrégation. De Venise, ce bruit se répandit si bien qu'il arriva jusqu'à Rome et à Bologne, où les amis de Francesco manifestèrent des inquiétudes. Dans la crainte que l'ouvrage fût condamné, Manfredi fit aussitôt appel aux bons sentiments d'Algarotti et à son amitié pour ses anciens maîtres de Bologne. Il l'engagea à reviser son texte, il le pria d'en examiner soigneusement les pages et d'enlever la moindre chose qui, dans n'importe quelle phrase, voire dans un badinage, risquerait d'être mal interprétée. « Laissez seulement, concluait-il, ce qui peut contribuer à la certitude de vos démonstrations sans nuire à l'élégance du style » (1).

On ne sait s'il y avait un fond de vérité dans ce bruit ou s'il résultait seulement de la médisance de quelques jaloux. On ne sait pas davantage si l'auteur modifia ou non ses *Dialogues* avant de les publier. En tout cas, sa famille, contrariée sans doute de tant de bavardages, jugea bon que celui qui les suscitait s'éloignât pour un temps des siens. Vers la fin de l'année, Algarotti se trouvait à Milan, s'exagérant l'importance de son livre et maugréant contre ses compatriotes. « Sois sûr que d'être sorti de ce monde de bavardages, écrivait-il à son frère, cela m'a élargi les poumons. Je vis et je respire

(1) Lettre de Manfredi, Bologna, 19 février 1737, Algarotti, *Opere* XI, p. 117.

encore, sans être sans cesse haï et piétiné par l'infamie de ces bouches malignes ; infamie pour laquelle la bassesse et la misère se donnent la main dans les cafés oisifs » (1).

Il s'occupa aussitôt de l'impression du *Neutonismo* et il en attendit l'apparition avec la plus grande impatience. « Mon livre s'imprime, annonce-t-il au commencement de décembre, et moi, au cours de l'année prochaine, je serai jugé, lu ou oublié » (2).

Mais il n'espérait pas le moindre succès à Venise ; il lui semblait « impossible qu'une telle œuvre, même bien faite, put plaire dans un pays si étranger à des études de cette sorte et si éloigné de toute politesse » (3).

L'impression des *Dialogues* fut terminée au début de janvier ; et si son livre fut diversement accueilli, il fut beaucoup demandé. « Le succès de mon livre passe mon espérance », s'écria Francesco, fier d'apprendre qu'à Venise plus de deux cents personnes voulaient des exemplaires (4). Mais bientôt paraissaient des critiques, et les premières furent loin de plaire à notre auteur.

A Rome, les *Dialogues* furent examinés sans délai et inscrits sur la liste des œuvres interdites par le secrétaire de la sainte Congrégation. A Venise, on montra que l'on désapprouvait l'ou-

(1) Lettre à Bonomo, Milan, 20 novembre 1737, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo, Milan, 4 décembre 1737. Ms. Trévise.

(3) Lettre à Bonomo, Milan, 22 janvier 1738, Ms. Trévise.

(4) Lettre à Bonomo, Milan, 12 février 1738, Ms. Trévise.

vrage en manifestant de l'animosité contre l'auteur. A Bologne, son sort ne fut pas plus heureux. « Je ne me souviens pas, lui écrivit Manfredi, d'avoir jamais tant entendu parler d'aucun livre ni ici ni hors d'ici » (1).

En général, ceux qui ne connaissaient pas Fontenelle ne comprenaient pas le *Neutonianismo per le Dame*. Ils le trouvaient trop frivole pour un traité de physique ; quelques-uns soupçonnaient l'auteur d'avoir voulu tourner en ridicule Dieu et le système du monde ; d'autres, en assez grand nombre, n'ayant aucune connaissance de l'*Optique*, prenaient l'ouvrage pour une satire contre la philosophie même de Newton !

Quant à ce qu'on avait dit au sujet de la morale et de la religion avant la publication de l'ouvrage, il fallut en rabattre. Manfredi lui-même dut reconnaître que ses inquiétudes avaient été prématurées, puisque le livre ne contenait rien de dangereux. Néanmoins, il trouva que l'auteur se permettait parfois une certaine liberté d'expression, plus effrontée peut-être que celle des écrivains français dont il s'inspirait ; et c'est bien, en effet, quelques passages un peu hardis de la première édition qui offusquèrent le secrétaire de la sainte Congrégation.

Mais ce que l'on reprocha plus particulièrement à Francesco, ce fut d'avoir trop emprunté à l'étranger, d'avoir répandu dans son œuvre une certaine *fores-*

(1) Lettre de Manfredi, Bologne, 11 août 1738, Algarotti, *Opere*, t. XI, p. 138.

teria ; on lui objecta ses gallicismes, des mots tels que *cochetteria*, *toiletta*, etc. Quoiqu'en plusieurs endroits, le livre ait « une bonne saveur de la langue italienne, dit Manfredi ; dans quelques autres pour-tant il est rempli de phrases entièrement françaises » ; et, en général, on y retrouve « le génie de cette langue dans la manière de lier et d'attacher les choses ensemble, et de leur donner ce que les Français appellent *le tour* » (1). Eustachio Zanotti, au contraire, se plaignit des critiques relatives au style des *Dialogues*. « Votre livre, écrivit-il à Francesco, a été beaucoup critiqué et principalement par ceux qui ne connaissent que Boccace ; et votre style ne plaisant pas à ces derniers, il ne reste plus rien qui puisse plaire » (2).

Cependant, l'orage passé, on paraît avoir mieux apprécié le *Neutonianismo* en Italie. A Rome, bien qu'il eût été mis sur la liste des livres interdits, le décret du secrétaire Ridolfi ne fut jamais contresigné ; et, dans l'Index de 1739, on condamna seulement la première édition *donec corrigatur*. D'ailleurs, si beaucoup de personnes continuaient à éplucher le style du *Neutonianismo*, beaucoup d'autres n'hésitaient pas à le louer. Manfredi pensa que la publication des *Eléments* de Voltaire augmenterait la popularité de l'ouvrage d'Algarotti qui gagnait, pensait-il, à la comparaison. Eustachio Zanotti ne voyait

(1) Lettre de Manfredi. Bologna, 8 janvier 1738, *Opere*, t. XI, p. 132.

(2) Lettre d'E. Zanotti. Bologna, 15 août 1758. *Opere* XII, p. 323.

rien, lui non plus, à louer dans le livre français. « Je l'ai lu, déclare-t-il à Francesco, et je n'y trouve pas l'esprit de Voltaire ; d'un certain côté, on y trouverait plutôt le vôtre puisqu'il vous a volé beaucoup de choses. Ce n'est un livre ni de galanterie ni de philosophie » (1).

En France, le livre d'Algarotti n'eut pas un sort merveilleux. On le traduisit et Diderot rapporte qu'il eut une vogue passagère à Paris. Voltaire avait déjà prophétisé que ce livre réussirait mieux en italien qu'en français. M^{me} de Graffigny raconte que les hôtes de Cirey plaisantèrent beaucoup au sujet de la traduction de Pierron de Castera, si mauvaise, du reste, que Francesco avait voulu en empêcher la vente. Et il s'en plaignit même tant que le traducteur, à la fin, faillit se battre avec lui.

En général, on regarda le *Neutonianismo* comme inférieur aux *Mondes* de Fontenelle. « Dieu, quelle différence ! s'exclame d'Argens (2). Celui de M. Algarotti est guindé, rempli de concetti ; celui de M. de Fontenelle n'offre rien que de naturel ; l'auteur français ne doit qu'à lui-même ce qu'il dit d'ingénieux, l'Italien va chercher de quoi briller chez tous les poètes de sa nation ». Mme de Graffigny partage cette opinion. « Les *Dialogues* de M. Algarotti, dit-elle, ne peuvent être comparés aux *Mondes* que comme une lampe au soleil » (3).

(1) Lettre d'E. Zanotti, Bologne, 22 février 1739, Algarotti, *Opere* XII, p. 334.

(2) D'Argens, « Histoire de l'esprit humain », t. XI, 334.

(3) M^{me} de Graffigny, *Vie privée de Voltaire*, et M^{me} du Châtelet, p. 409.

En Angleterre, où le *Neutonianismo* eut également le malheur d'être mal traduit, et, cette fois, par une jeune femme (1), il ne paraît pas avoir bénéficié d'une renommée plus grande qu'en France. Horace Walpole l'exécuta d'un mot : « Algarotti détournerait n'importe qui de se mêler, une seconde fois, du système de l'univers dans un dialogue élégant » (2).

(1) Cette traduction est de Miss Carter et il n'est pas sans intérêt de savoir que les épreuves en furent corrigées par Samuel Johnson, alors employé chez l'imprimeur Cave.

Le *Gentleman Magazine* (t. IX, p. 322), contient une traduction des vers qu'Algarotti adressa à la jeune Anglaise.

(2) Horace Walpole, *Letters*, t. XII, p. 173.

CHAPITRE IV

A Londres.

Vers la fin de mars 1738, environ trois mois après la publication de son *Neutonianismo*, Algarotti décida de retraverser les Alpes ; et, cette fois, il obéissait à d'autres motifs qu'à la curiosité.

Diverses raisons le poussaient à quitter son pays, notamment l'état des affaires de sa famille qui, depuis quelque temps, laissait à désirer. A la mort de son père, Bonomo n'avait pas encore assez de prudence et de jugement pour diriger comme il l'aurait fallu le commerce du défunt marchand ; partant, la fortune de la famille en souffrit quelque peu. Il dut avouer à Francesco, tandis que celui-ci se trouvait à Milan, que leurs rentes avaient diminué et rendaient impossible les dispendieux voyages ; il lui conseilla donc de rentrer à Venise, après la publication de son

ouvrage, et d'y rester jusqu'à ce que leur patrimoine se fût amélioré.

Mais Francesco n'avait aucune velléité de revenir dans une ville où les critiques sévères ne lui avaient pas été ménagées ; un tel traitement lui paraissait dur et insupportable, quand il pensait aux agréments de son séjour à l'étranger. Il crut bientôt avoir trouvé un prétexte pour s'éloigner de nouveau, et cela sans s'attirer les remontrances de son frère.

« Il m'est passé par la tête une chose que je vous confie, lui écrivait-il en janvier 1738, et qui sera certainement nouvelle pour vous » (1) ; et il lui demandait en somme de lui obtenir du gouvernement vénitien, quelque mission secrète pour l'Angleterre.

« M. Businiello est passé par ici (2), ajoutait-il ; les affaires, paraît-il, sont loin de s'arranger. Vous savez les amitiés que j'ai dans ce pays ; malgré la peine (3) que je ressens encore, je pourrais là-bas peut-être plus qu'aucun autre. »

La République de Venise ne pouvait trouver mauvais que le fils d'un de ses patriciens voulut lui rendre des services, pensait Francesco ; et Bonomo, de son côté, devait approuver de tout point, semble-t-il, un tel projet. Bonomo, en effet, promit de mettre

(1) Lettre à Bonomo Algarotti, Milan, 22 janvier 1738. Ms. Trévisé.

(2) C'était l'ambassadeur vénitien à la cour de St-James. On l'avait chargé, à Londres, de faire savoir à la République de Gênes que l'Angleterre désapprouvait la démonstration que cette République avait faite au sujet de Charles Stuart, le jeune prétendant.

(3) Peine causée par la mort de la reine Caroline d'Angleterre.

tout en œuvre pour satisfaire son cadet, car il désirait fort qu'il se relevât aux yeux de leurs compatriotes. Mais, en dépit de son influence, il ne parvint pas à neutraliser la mauvaise impression que Francesco avait causée à son retour de Paris. On rendit hommage au caractère de l'ainé, on n'osa pas confier des affaires d'Etat à un jeune élégant, réputé léger de mœurs et d'esprit et soupçonné déjà d'affectionner l'étranger plus que son propre pays.

Après quelques semaines d'inutiles efforts, Bonomo dut avouer à son frère qu'il avait échoué. Il l'engagea encore à réintégrer Venise, à s'y établir et à recommencer sa vie, qu'il était temps de rendre régulière et plus utile aux siens. Mais, quoique déappointé par la ruine de son projet, Francesco ne voulut rien entendre et, furieux contre ses compatriotes à cause de leurs préventions, il demanda plus que jamais à se rendre en Angleterre.

« Qui sait, dit-il, si là-bas ne s'ouvrira pas pour moi une nouvelle scène qui ne se serait jamais ouverte ici » (1).

Bonomo hésita tout d'abord ; il ne savait comment concilier son affection pour son frère et ses devoirs envers les autres membres de sa famille, son cas était très délicat. Francesco, au contraire, n'écoutant que sa volonté propre, continuait de multiplier les combinaisons pour quitter son pays.

« N'ayant pas de bonne raison, écrit-il, de traverser la mer, puisque le moyen que vous connais-

(1) Lettre à Bonomo, Milan, 12 mars 1738. Ms. Trévise.

sez m'est désormais refusé, il me reste deux issues pour entreprendre quelque chose. Il est évident qu'un des moyens les plus utiles pour arriver à la fortune, c'est d'être en relation avec des personnes riches et occupant des charges élevées. Heureusement pour moi, ma situation en Angleterre serait bien telle ; et j'espère que vous approuverez mon idée d'aller là-bas pour voir quel avantage on pourrait retirer d'une situation pareille.

Pour cela, il n'est certes point nécessaire de beaucoup de temps ; deux ou trois mois doivent suffire pour entrevoir quelle tournure prennent les choses et discerner si, oui ou non, ce séjour pourra m'être utile.

En lisant les journaux, une autre idée m'est venue. M. d'Argental, mon grand ami, vient d'être élevé à la charge d'intendant dans l'île de Saint-Domingue, fonction très haute, estimable et lucrative. Voilà peut-être pour moi un horizon ouvert de telle sorte que je pourrais quitter l'Europe avec un but élevé (1). »

Bien qu'il ne crût guère à la possibilité de rétablir la fortune des Algarotti par l'intermédiaire de Francesco, Bonomo finit par céder. Libre enfin de partir, l'impatient imaginaire fit aussitôt ses préparatifs de départ ; et il promit à son frère de revenir à Venise et de s'accommoder aux circonstances si, d'ici le mois de juillet, il ne réussissait pas à trouver le chemin de la fortune.

(1) Lettre à Bonomo, Milan, 15 mars 1738. Ms. Trévise.

Toutefois, au 1^{er} juillet, il n'était pas encore très loin de l'Italie. Il avait quitté Milan en compagnie d'un certain Firmaçon, dont la société l'avait charmé pendant son séjour en cette ville ; et, les Alpes franchies, l'un et l'autre avaient décidé de faire un petit tour en Provence. Car Francesco ne paraissait pas pressé d'arriver à Paris et de tenir sa promesse. A la fin de juillet, nos voyageurs n'étaient encore qu'à Carcassonne ; de là, ils obliquèrent sur Toulouse et c'est seulement alors qu'ils s'engagèrent sur la route de la capitale.

Sur ces entrefaites, Francesco avait exposé à son frère un beau projet conçu par Firmaçon, auquel il avait confié le triste état de ses finances : il s'agissait d'expédier un vaisseau au Mexique, avec le consentement de l'Espagne, afin d'y trafiquer avec les indigènes. Ainsi contribuerait-il à relever la fortune de sa famille ; et rien, à ce moment-là, ne lui semblait plus efficace.

Un tel projet n'eut d'autre effet, sans doute, que de convaincre Bonomo de la bonne volonté de son cadet ; et, comme leurs affaires s'étaient déjà améliorées, il s'abstint de lui rappeler sa solennelle promesse.

Bonomo ne lui parlant pas de revenir à Venise, Francesco s'arrêta quelques mois à Paris avant de gagner l'Angleterre. Il y renoua connaissance avec Maupertuis, récemment revenu de Laponie, et, malgré son renom, très critiqué alors tant par l'Académie que par les Cartésiens. En voyant quelle opposition était faite aux théories de Newton, le jeune Vénitien cessa d'ambitionner un siège à l'Aca-

démie des sciences ; d'autant plus que son *Newtonianismo* lui eût certainement attiré l'animosité de Fontenelle, qui en avait surveillé la traduction par de Castera (1). Alors, sans hésiter, il se remit à défendre l'*Optique* de Newton et il rédigea, en français, deux Mémoires sur les couleurs primaires, qui parurent, dans le *Pour et Contre*, avec les réponses de Dufay (2).

Du voyage à St-Domingue, il n'était plus du tout question, et nous n'en entendrons plus jamais parler ; quelque chose l'en avait-il détourné ou l'avait-il simplement oublié ? On ne sait. En tous cas, il y renonçait par cela même qu'il traverserait le détroit. Ce n'était pas la première fois que Francesco visitait Londres ; il y avait passé quelques mois avant son retour en Italie, en 1736, et il n'en avait gardé que de bons souvenirs. Martin Folkes, un de ses amis de Rome, avait été des premiers à lui souhaiter la bienvenue et avait usé immédiatement de son influence pour le faire élire membre de la *Royal Society* et de la *Société des Antiquaires*. Reçu comme membre honoraire (3) dans chacune de ces sociétés sa-

(1) L'ouvrage était rempli de notes dirigées contre l'auteur.

(2) *Mémoire sur la recherche entreprise par M. Dufay, s'il n'y a effectivement dans la lumière que trois couleurs primitives.*

Mémoire II sur les sept couleurs primitives pour servir de réponse à ce que M. Dufay a dit à ce sujet dans la feuille 233 du Pour et Contre. Edition de 1794, t. II, p. 389 et suivantes.

(3) Algarotti fut élu membre de la Société des Antiquaires, 27 mai 1736 (Voir le procès verbal de la Société au *British Museum*). Le document suivant se trouve aux archives de la *Royal Society*, Londres. « Signor Francesco Algarotti, of Venise, a gentleman of great knowledge in all parte of Philosophical and

vantes, Algarotti avait eu l'occasion de rencontrer à leurs séances de *Crane Court* et de *Kings Bench Walk*, non seulement de vrais savants, mais aussi de grands personnages dévoués à la science. Parmi ceux-ci, on remarquait Philip, comte de Stanhope et cousin de Lord Chesterfield, et ce Lord Baltimore avec lequel il devait faire un voyage en Russie. De plus, il s'était lié intimement avec John Lord Hervey, dont il devait probablement la connaissance à son hôte de Cirey.

Lord Hervey, fils du premier comte de Bristol, chambellan du roi et plus tard garde des sceaux, avait rencontré Voltaire à la cour de la reine Caroline, lorsque celle-ci, alors princesse de Galles, le reçut à *Leicester House*, en 1726. Il fit bon accueil à notre Vénitien parce qu'il était ami de Voltaire et, dans la suite, il s'attacha fortement à lui parce qu'il en affectionnait et l'esprit et les goûts. Son séjour au-delà des Alpes, en 1728-1729, avait marqué Hervey d'une telle empreinte que ses amis l'appelaient souvent « Italie ». C'était l'une des figures de la cour de George II, l'une des plus intéressantes, sinon éminentes. Lady Sundon l'a peint d'un mot : « Il possé-

mathematical learning being desirous to become a fellow of this honorable society, is recommended by us as exceedingly well qualified and likely to be a useful member.

April 8, 1736.

Stanhope.

M. Folkes.

Andrew Celsius.

Andrew Mitchell.

Elected, July 8, 1736.

dait tous les charmes et montrait tous les défauts d'un courtisan accompli » (1). Il avait été beau, mais de fréquentes attaques d'épilepsie avaient altéré ses traits et le condamnaient à la diète sévère que Pope a ridiculisée (2).

Cependant, grâce à son esprit et à ses manières aimables, il restait en bonne posture auprès des dames ; si bien que la duchesse de Malborough l'a représenté, en 1737, comme « l'homme le plus terriblement débauché qui fut jamais, et le plus ridicule, avec (3) une figure peinte et plus une dent dans la bouche. » Hervey avait épousé la plus belle personne de la cour (4), il était recherché par une reine, chéri par une princesse, et il osait partager avec le prince de Galles les faveurs de la maîtresse de celui-ci.

L'amitié que lui témoigna la spirituelle Lady Mary Wortley Montagu lui avait fait perdre celle du poète Pope ; ce dernier, après sa querelle avec la « Sapho Anglaise », tourna toute la malignité de sa plume contre son ex-ami. Cette aimable Lady traita avec beaucoup de bonté le jeune Vénitien quand Hervey le lui eut présenté. Tous deux écoutèrent obligeamment la lecture du *Neutonianismo*, en louèrent vivement l'auteur et l'aidèrent dans ses études d'Anglais.

(1) Letters of lady Sundon, t. II. p. 223.

(2) Cf. Pope, *Epistle to Dr Arbuthnot*, Hervey y est raillé sous le nom de *Sporus*.

(3) *The opinions of Sarah, Dowager Duchess of Marlborough*, Edimbourg, 1788, t. II, p. 187.

(4) Marie Lepell, qu'il épousa en 1720. — Dame d'honneur de la princesse de Galles, jeune femme la plus estimée de toutes les femmes de la cour pour sa beauté, son bon sens et son intelligence. Pope, Gay, Churchill et Voltaire en ont chanté les charmes.

Hervey était alors en grande faveur à la cour et, comme il comptait parmi les meilleurs partisans du ministère, Sir Robert Walpole l'avait utilisé pour influencer la reine et, par elle, imprimer une direction à la politique du roi. Il feignit d'éprouver une grande affection pour la souveraine et pour ses filles et passa auprès d'elles, à Hampton Court, une importante partie de ses journées. Grâce à lui, Francesco fut gracieusement reçu, semble-t-il, par la reine Caroline ; elle l'admit aux promenades qu'elle faisait parfois, pendant les riantes matinées de printemps, avec les princesses et Hervey, entre les roses trémières de ses jardins. Elle se plaisait à entendre des histoires d'Italie et entretenait volontiers le jeune vénitien de Leibnitz et de Newton ; elle avait vu ce dernier, autrefois à Leicester House, à l'époque où, vieillard impotent, il était porté dans une chaise. Quant à Francesco, il fut très fortement impressionné, maintes choses l'indiquent, par cette souveraine à la voix douce et aux belles mains, à l'esprit pénétrant et affiné, qui se délectait à étudier la métaphysique, la philosophie et la théologie, et qui gouvernait son mari par la force de son caractère autant que par la supériorité de son intelligence.

Entre Versailles et Saint-James, il y avait de notables différences qui, certainement, n'échappèrent pas à Algarotti. Pendant son premier séjour en Angleterre, il ne dut pas voir souvent le roi qui multipliait alors ses visites à Hanovre et à son affriolante M^{me} Walmoden. D'ailleurs, le roi ne l'aurait probablement pas très bien accueilli, car il avait,

pour les beaux esprits et les gens de lettres, une aversion confinant au mépris. Il n'y a pas à s'illusionner au sujet de Georges II ; on connaît sa grossièreté, son avarice, son manque de dignité et d'instruction ; on sait de quels vices il s'était rendu l'esclave et l'on n'ignore ni ses querelles avec son fils ni ses brutalités envers sa femme. Il n'avait peut-être qu'une qualité de souverain : le courage. En tout cas, une telle figure ne pouvait exciter l'admiration d'un étranger qui avait vu de près la radieuse personnalité de Louis le Bien-aimé. Les goûts du roi rendaient assez triste la vie de la cour, soit à Hampton Court, soit à Saint-James. Hervey lui-même en trace un tableau peu folâtre dans une lettre à Lady Sundon (1).

« Je ne vous ennuierais pas en vous racontant ce que nous faisons à Hampton-Court. Jamais cheval de manège ne suivit trace plus uniforme ni cercle plus constant, si bien qu'à l'aide d'un almanach pour le jour de la semaine et d'une montre pour l'heure, vous pouvez vous renseigner, sans aucune autre faculté que votre mémoire, sur les affaires intérieures de la cour. Promenades à pied ou en voiture, levers et audiences occupent la matinée ; pendant la soirée, le roi joue au « Commerce » ou au « backgammon », et la reine à « Quadril »..... Le duc de Grafton prend son narcotique de *Lottery* nuitamment et dort, comme d'habitude, entre les princesses Amélie et Caroline. Lord Grantham va d'une pièce à l'autre (sembla-

(1) British Museum, Ms. 20104.

ble, comme le dit Dryden, à un spectre mécontent qui apparaît souvent et n'a pas le droit de parler); et il s'agite comme on attise un feu, non pas avec raison mais avec l'espoir de le faire brûler plus vivement, tandis que notre homme le fait sans en venir à bout, mais cependant persévère toujours comme s'il y avait déjà réussi. Invariablement, le roi se lève, le *Pool* se termine et chacun prend congé; les souverains se retirent; quelques-uns vont souper, d'autres se rendent au lit, et voilà comment la soirée et la matinée composent la journée, pour employer le style de l'Évangile. »

Heureusement pour Algarotti, les premières personnes avec lesquelles il s'était lié, en Angleterre, étaient plus représentatives du génie britannique que leur monarque, lequel était allemand par sa naissance et plus encore peut-être par ses prédilections. Sans quoi les impressions du jeune Vénitien sur la Grande-Bretagne eussent été singulières. Evidemment, il regardait le premier ministre avec les idées de son ami, Lord Hervey, très partisan de l'administration et dont les écrits politiques dans le *Craftsman* passaient pour les meilleurs de son temps. Aussi dut-il admirer les qualités de Robert Walpole, le plus habile peut-être des ministres d'Outre-Manche, dont les vices autant que les vertus étaient caractéristiques de sa race et de son époque. Dans ses rapports avec cet homme d'état, il fut certainement amené à voir en lui un représentant type de toute la nation. Car celle-ci se faisait, en effet, la servante dévouée et fidèle d'un roi qui lui était tout à fait

étranger, d'un roi qui n'avait, pour lui plaire, ni grâces ni vertus; d'un roi qui, plein de soupçons au sujet de la constitution anglaise, avouait tout haut ses préférences pour son natif électorat de Hanovre.

Algarotti aurait pu, d'autre part, examiner comment Walpole, à la tête d'un parti puissant, combinait toutes ses forces pour consolider cette dynastie hanovrienne dont l'avenir apparaissait menaçant. Il aurait pu remarquer qu'il partageait, avec ses compatriotes, les vices nationaux d'âpreté et de vénalité; mais il ne l'a jamais vu, durant son long temps de service, trahir son roi ou sa patrie.

Quoique jeune encore, Algarotti avait déjà pu observer la décomposition d'un système républicain et la décadence d'un système monarchique absolutiste; en Angleterre, il eut l'occasion de contempler l'épanouissement d'un régime qu'un historien d'aujourd'hui considère comme le principe moderne de fidélité à un souverain (1). C'est-à-dire, explique-t-il, « qu'après avoir décidé en faveur d'un gouvernement monarchique héréditaire, on maintient cette décision; la nation doit respecter la personne du monarque choisi et lui rendre hommage. »

Quand Algarotti eut retraversé la Manche, en 1738, il alla habiter d'abord chez son ami Andrew Mitchell, à Church Yard Court, dans le Middle Temple. Mais il ne resta pas longtemps dans la compagnie de ce jeune avocat, car l'ambition le tourmentait toujours. Au printemps de 1739, nous le trou-

(1) Justin Mc Carthy, *A history of the Four Georges*, t. I, p. 80.

vons installé aux *lodgings* de Lord Hervey, dans le palais de Saint-James. Il se retrouva donc au milieu de la cour anglaise, mais, cette fois, il n'y avait plus de reine pour le recevoir dans l'intimité d'un petit cercle et pour causer avec lui de l'Italie ou de Newton. Caroline était morte en 1737 et avec elle avaient disparu toutes les chances qu'il pouvait avoir d'obtenir un bénéfice royal.

En effet, bientôt après son arrivée, Francesco s'aperçut qu'il n'avait rien à attendre ni du roi, toujours hostile aux gens de lettres, ni de Walpole, plus méfiant que jamais à l'égard des étrangers et très porté à le regarder de travers depuis l'ovation faite au jeune prétendant. D'autre part, il ne pouvait compter sur l'influence de Lord Hervey, car ce dernier n'eût pas osé importuner le roi ou son ministre au moment où ses propres affaires se trouvaient dans un état plutôt précaire. Il est peu probable, d'ailleurs, qu'il eût tenté pour notre Vénitien ce qu'il n'avait pas entrepris pour son ami le Dr Conyers Middleton dont il était en train de corriger une *Vie de Cicéron*.

Ces corrections et sa correspondance avec le Dr Middleton ont beaucoup contribué à établir sa réputation de savoir ; toutefois, avant la publication de ses *Mémoires* (1), on le connaissait déjà par ses vers et ses écrits politiques. De septembre 1738 jusqu'à l'apparition du livre de Middleton, en 1740, il y eut un échange constant de lettres et de manuscrits entre les deux amis. Il se pourrait donc bien qu'Al-

(1) *Memoirs of the reign of George II* ; Londres, 1884.

garotti ait vu au moins une partie de cette correspondance et même qu'il ait collaboré aux critiques de la *Vie de Cicéron*.

Est-ce le livre du Dr Middleton qui lui suggéra l'idée d'une étude biographique sur un autre Romain illustre ? En tout cas, il se mit à une *Vie de César* qui, bien que reprise souvent, ne fut jamais terminée. Après sa mort, on publia seulement quelques fragments sous ce titre : *Le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César*.

Algarotti se rendit compte très vite qu'il n'y avait pas le moindre bénéfice à espérer par le crédit de Lord Hervey. Aussi le voyons-nous bientôt s'attacher à un autre Lord de la Cour qui, plus riche, et moins ambitieux, se contentait de jouer au protecteur des lettres et des arts. C'était Richard Boyle, troisième comte de Burlington et quatrième de Cork, célèbre par son amour de l'architecture et par ses amitiés dans le monde des artistes et des gens de lettres (1). Il avait, pendant sa jeunesse, passé quelques années en Italie, et s'était pris d'une grande admiration pour Palladio. Il fit reconstruire Burlington House d'après le plan du palais du comte Chiericati, à Vicence, en y ajoutant, aux deux côtés, une colonnade qui parut ridicule à Londres, mais néanmoins y excita l'envie. Il fit ensuite publier une édition des *Fabbriche Antiche* de l'architecte italien ; et, juste au moment où Alga-

(1) « Never was protection and great wealth more generously and more judiciously diffused than by this great person, who had every quality of a genius and artist except envy » Horace Walpole, *Anecdotes of Painting*.

rotti débarquait sur la rive anglaise, il achevait la fameuse maison de Chiswick, élevée dans le style de la villa de Palladio. Horace Walpole la loua beaucoup, toutefois il y découvrit quelques fautes occasionnées par une obéissance trop scrupuleuse aux règles de la symétrie.

Dans les jardins italiens de Chiswick, Boyle se plaisait à réunir les artistes et les écrivains qui lui étaient chers. Il avait été l'ami et le protecteur de John Gay, qui parle de Chiswick dans le *Voyage à Exeter*. Il recevait fréquemment Pope et c'est ainsi qu'Algarotti se rencontra avec le brillant petit poète (1), dont la plume rancunière avait causé tant de mal à plus d'un de ses amis.

Les gens de lettres n'étaient pas seuls à bénéficier du patronage du comte. Lord Burlington hébergea longtemps l'architecte Kent, qui, toujours occupé à travailler pour son protecteur, prit peu à peu, auprès de lui, un rôle analogue à celui que Mauro Tesi, le peintre, allait prendre plus tard auprès d'Algarotti. De plus, le fastueux Lord, en sa qualité de directeur de l'Académie Royale de Musique, figura parmi les patrons et les partisans de Hændel, qu'il entretenait souvent chez lui. Et il ne s'intéressait pas seulement

(1) « Più volte ho pranzato con lui in casa di mylord Burlington ; più volte sono stato a vederlo nella amena sua villetta di Twickenam posta sul Tamigi. Quivi si stava egli cagionevole, contraffatto della persona, facendo versi, visitato da più gran signori.

In capo alla sua libreria aveva il busto di Omero, il quale morto di fame esso faceva viver Pope il traduttor suo assai grassamente ».

Algarotti. *Opere* t. X, p. 13.

à ses compatriotes, il avait eu aussi des bontés pour différents Italiens ; c'est lui qui amena Paolo Rolli en Angleterre, c'est lui qui patronna le sculpteur Guelfi.

Algarotti pensa sans doute que l'amitié d'un tel Mécène lui vaudrait de rares faveurs ; mais, en réalité, il n'y avait aucun titre. A peine pouvait-il prétendre à la qualité d'homme de lettres puisque son *Neutonianismo* était considéré, à Londres, plutôt comme un ouvrage d'ordre scientifique. En attendant que la fortune voulut bien lui sourire, il trouvait beaucoup d'agrément dans la société choisie de Burlington House et il y recevait mille marques de bienveillance du comte et de l'intelligente comtesse. Néanmoins, soit que, trop pressé de retirer des avantages matériels de sa situation, il ait perdu patience, soit que, pour une autre raison, il ait désespéré de son étoile, toujours est-il qu'il s'empressa de quitter l'aimable comte à la première occasion qui se présenta.

Elle lui vint de Lord Baltimore, le jour où celui-ci l'invita gentiment à l'accompagner en Russie sur son yacht l'*Augusta*.

Charles Calvert, sixième Lord Baltimore, avait été pendant longtemps l'ami et le confident de Frédéric Lewis, prince de Galles, et cela suffisait pour que sa réputation en souffrit à la cour de Georges II (1). Il

(1) Mylord Baltimore... thinks he understands every thing and understands nothing, wants to be well at both courts and is well at neither... and *entre nous* is a little mad». Hervey, *Memoirs*, t. III, 239.

n'est pas douteux, en effet, qu'il ait été vivement calomnié à cause de cette amitié pour un prince qui ne fut remarquable que par ses vices. En réalité, Lord Baltimore paraît avoir été plus marin que courtisan ; c'était un homme probe, mais rude, et d'un bon sens qui lui valut le respect du prince. Walpole dit qu'il avait un caractère faible, mais il admet pourtant qu'il fut « une très bonne nature d'honnête homme possédant beaucoup de connaissances, mais sans aucun rapport entre elles » (1).

Probablement dut-il à cette dernière qualité d'entrer à la *Royal Society*, où il fit la connaissance d'Algarotti.

Ce dernier se félicita vivement de se rendre en Russie, et parce qu'il allait satisfaire son désir de courir le monde, et parce que ce déplacement avait une cause à demi-diplomatique. En effet, nos voyageurs devaient arriver à St-Petersbourg au moment du mariage de la princesse héritière. Peut-être enfin espérait-il trouver, grâce à Lord Baltimore, un protecteur en la personne du prince de Galles ; car celui-ci ne partageait nullement l'aversion de son père à l'égard des beaux esprits et des hommes de lettres.

(1) Horace Walpole, *Letters*, Lettre à G. Montagu, 1745.

CHAPITRE V

En Russie.

En 1739, il y avait quatorze ans que Pierre-le-Grand n'était plus. Cet intervalle avait été rempli par les règnes courts et banals de sa veuve, Catherine 1^{ère}, et de son petit-fils Pierre II. En 1730, le Haut Conseil secret avait placé sur le trône la duchesse de Courlande, Anna Ivanovna, fille d'Ivan, le frère aîné de l'incomparable Pierre. Ainsi l'on ne tenait pas compte des prétentions au trône des deux filles de Pierre I^{er} : Anna, duchesse d'Holstein, et Elisabeth, alors âgée de 18 ans.

En écartant du trône la dynastie de Pierre, le Haut Conseil secret espérait inaugurer un gouvernement moins absolu au moyen d'une constitution qui, limitant le pouvoir de l'impératrice, assurerait en somme la puissance à l'aristocratie. Mais ce projet échoua misérablement. Après avoir signé un docu-

ment qui restreignait son autorité, Anna Ivanovna le déchira parce qu'un tel régime, pensait-elle, ne correspondait pas à la volonté du peuple. Puis, après s'être débarrassée des membres du Conseil par la prison, l'exil et la mort, elle monta sur le trône impérial, en pleine possession d'un pouvoir aussi absolu que celui d'Ivan-le-Terrible ou de Pierre lui-même.

Tous ceux qui ont approché cette tzarine au cours de son règne paraissent avoir été frappés de sa majesté. Mrs Rondeau, femme du résident anglais, la dépeint comme « une très forte personne, bien proportionnée pour sa taille, pleine d'aisance et gracieuse, mais inspirant à première vue une certaine terreur » (1).

John Cook, médecin anglais, qui visita St-Petersbourg vers la fin des années 1730, éprouva la même impression que Mrs Rondeau. « L'impératrice, nous confie-t-il, n'était pas une beauté, mais elle avait quelque chose de gracieux et de majestueux à la fois qui me causait un singulier effet. Elle m'inspira de la crainte et de la révérence » (2).

Anna Ivanovna se méfiait des Russes, parce qu'elle avait été longtemps éloignée d'eux en tant que duchesse de Courlande. De plus, sa première rencontre avec le Haut conseil secret n'était pas pour lui donner une grande confiance ; aussi s'entoura-t-elle d'Allemands par goût autant que par précaution. Du premier d'entre eux, Biron, ou Biren, Cour-

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 71.

(2) John Cook, *Travels in Russia*.

landais de basse origine, elle fit un duc de Courlande et un prince du Saint-Empire. C'était un homme sans naissance et sans éducation, mais entièrement dévoué à sa souveraine. « Sa fidélité à l'impératrice est inébranlable et le bien de la nation lui tient à cœur », dit Mrs Rondeau, qui lui prête une nature sincère, orgueilleuse, passionnée et dominée souvent par ses préjugés. « Il dédaigne fortement les Russes et manifeste si ouvertement son dédain que je crains pour sa ruine » (1).

A côté de lui, des étrangers reçurent les plus hautes dignités de l'Etat. Lœwendall dirigea la cour, Ostermann les Affaires Etrangères, Lacy, Munich, Bismarck et Biron commandèrent les armées, où, selon Algarotti, il y avait plus de 5000 officiers allemands, sans compter un grand nombre d'autres d'origine étrangère. « Les Allemands sont les beaux esprits, dit encore le Vénitien, non sans mépris, et les précieux de la cour » (2).

Algarotti entra dans St-Petersbourg le 21 juin 1739. Il s'était embarqué à Gravesend, sur l'*Augusta*, un mois auparavant, avec Lord Baltimore et un savant nommé King, qui se rendait en Russie dans l'espoir de faire à l'impératrice un cours de physique expérimentale. A Cronstadt, où ils arrivèrent avec du retard, à cause du mauvais temps, ils furent reçus par l'amiral Thomas Gordon, vieux Jacobite écossais qui avait quitté la marine de la Grande-Bretagne

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 151.

(2) Algarotti, *Journal. British Museum*.

pour entrer dans celle de Russie, à la mort de la reine Anne, et qui était un marin très affable. Après être restés deux jours dans le grand palais de briques de l'amiral, sur le quai, en face du port, nos voyageurs prirent place sur une des barques de l'Amirauté et descendirent la Néva jusqu'à Saint-Petersbourg.

On y faisait alors de grands préparatifs à cause du mariage d'Anne, princesse de Mecklembourg, fille de Catherine Ivanovna, et choisie par la tzarine pour lui succéder sur le trône. Mrs Rondeau ne nous a pas laissé un attrayant portrait de cette princesse héritière. « Elle n'est ni belle, ni distinguée, et son esprit n'a encore manifesté aucune qualité brillante. Elle est très grave, parle rarement et ne rit jamais ; ce qui ne me semble pas naturel chez une jeune personne. Je crois que sa gravité provient beaucoup plus de sa bêtise que de son jugement » (1).

Plus favorable est l'impression d'Algarotti. « La princesse Anne est belle, note-t-il, et elle a un je ne sais quoi de piquant dans sa physionomie qui charme et attire plus que la beauté » (2). Il ajoute qu'on la disait très instruite et animée de nobles idées ; et il lui prophétise un règne splendide dans le goût de celui d'Elisabeth d'Angleterre.

Le mari que l'impératrice avait choisi pour sa nièce, Antoine Ulrich, prince de Brunswick et de Wolfenbittel, avait vécu six ans à la cour de Russie, dans

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 107.

(2) *Journal*.

l'entourage de la princesse. Anna Ivanovna pensait qu'à cause de cela il inspirerait quelque affection à sa fiancée ; mais, selon Mrs Rondeau, ce fut l'effet contraire qui se produisit. « Elle lui témoigna plus que de la haine, du dédain » (1). La princesse pouvait porter son choix sur le prince de Brunswick ou sur le fils de Biron, duc de Courlande. Or, elle n'aimait ni l'un ni l'autre, mais, forcée de prendre une décision, elle consentit à épouser le premier. Alors l'impératrice fixa au 1^{er} juillet 1739 la célébration du mariage.

Lord Baltimore et Algarotti furent reçus sur le quai de Saint-Pétersbourg par un négociant anglais nommé Crammer, qui devait les héberger pendant leur séjour là-bas. Immédiatement après leur arrivée, ils allèrent présenter leurs respects au duc de Courlande, qui les introduisit à la Cour. « M. le duc nous présenta à l'impératrice et nous lui baisâmes la main », rapporte Algarotti, d'ailleurs vivement frappé par l'histoire romanesque de ce favori de la tzarine. Il lui sembla fort singulier que « celui qu'on refusait d'admettre parmi les nobles de Courlande fût devenu leur suzerain et seigneur » (2).

Anna Ivanovna fit un excellent accueil à Baltimore et à son compagnon. « On vante à l'unanimité son charme et sa générosité », écrit celui-ci. Et il la déclare humaine, pieuse, énergique, comme elle l'avait prouvé à son avènement au trône. Elle est

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 187.

(2) *Journal*.

extrêmement dévote, amie du luxe, de la toilette et de la gloire, mais ennemie, je crois, des affaires qu'elle confie aux soins du duc » (1).

La cour de la nièce du Grand Pierre ne pouvait avoir grand attrait pour un jeune élégant qui connaissait les plus belles Cours d'Europe. Le mélange de barbarie orientale et de mauvais goût germanique qui caractérisait celle de Russie produisit sur le Vénitien la même impression que sur maints autres voyageurs.

L'impératrice avait eu le désir de faire de sa Cour la plus brillante de l'Europe, nous dit Mannstein, et tous ceux qui ont eu l'honneur d'y servir se sont ruinés pour y tenir leur rang, sans réussir à exhiber d'irréprochables toilettes.

« L'habit le plus riche était souvent accompagné de la perruque la plus mal peignée, ou bien une très belle pièce d'étoffe se trouvait abimée par un tailleur maladroit, ou, si tout réussissait dans l'habillement, on péchait par les équipages ». Il raconte encore que « le même goût régnait dans l'ameublement et dans la tenue des maisons ; d'un côté, on voyait l'or et l'argent entassés, de l'autre, la plus grande malpropreté, et cette défectuosité était à peu près générale » (2).

La cour se réunissait les vendredis et les dimanches, et ces réunions étaient « comme des assemblées,

(1) *Journal*.

(2) De Mannstein, « *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie* », Lyon, 1772, t. II, p. 65.

nous apprend Mrs Rondeau. On y forme un cercle pendant une demi-heure, puis la tzarine et les princesses se mettent à jouer aux cartes et tous ceux qui le veulent les imitent » (1).

Le cercle de sa majesté n'était pas des plus vastes. Il se composait des deux princesses, Anna et Elisabeth, du fiancé de la première, du duc et de la duchesse de Courlande et de leurs deux fils, du grand maréchal, du grand chambellan, du maître des cérémonies, des amiraux, des généraux et de quelques dames d'honneur.

« La cour, avec ses mornes personnages et les ministres étrangers, note Algarotti, est toujours la même, triste et mesquine, pleine de baisemains, d'humiliations, de raideur et d'ennuis, et couverte de falbalas d'or et d'argent » (2).

Parmi les dames du palais, il trouve les Russes en général belles et « beaucoup plus piquantes que les autres beautés du nord; mais la contrainte de la cour, l'esclavage auxquelles elles sont assujetties dans ce pays et la pauvre éducation qu'elles reçoivent ne leur permettent pas d'être aussi agréables qu'elles pourraient l'être » (2). Quelques Polonaises étaient plus avenantes : la femme de l'ambassadeur et deux autres mondaines, dont Mrs Rondeau parle aussi. « Elles aiment la danse, le chant et toutes sortes de divertissements. On dirait que leur corps et leur esprit ne se lassent jamais. Elles ont un train de maison et des habits somptueux. »

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 75.

(2) *Journal*, Ms. *British Museum*.

La demande formelle de la main de la princesse héritière fut la première des cérémonies occasionnées par son mariage ; elle eut lieu, le 2 juillet, dans la grande salle du palais d'hiver, longue de 180 pieds, toute dorée et ornée de peintures et de colonnes corinthiennes (1).

C'est là que l'impératrice donna audience au marquis Botta, ministre de l'empereur, qui, pour la circonstance, avait pris le titre d'ambassadeur, afin de pouvoir demander la main de la nièce de la souveraine, au nom du prince de Brunswick. Mrs Rondeau en trace un tableau intéressant.

« Sa majesté, entourée des lords et des gens de sa maison, siégeait sur un trône élevé au-dessus de douze marches, sous un dais. Les nobles et les ministres étrangers à sa gauche, et les dames du palais à sa droite, formaient trois rangées tout le long de la salle. Après des discours échangés de part et d'autre, sa majesté pénétra dans une grande galerie » (2).

« C'est, dit Algarotti, une belle salle décorée dans le goût français et italien, toute dorée, ornée de lustres et parquetée à la française » (3).

La tzarine y reçut le prince de Brunswick « vêtu de satin blanc avec des broderies d'or, ses longs cheveux blonds bouclés et épars sur les épaules. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait l'air d'une

(1) « C'est la chose la plus remarquable du palais », déclare Algarotti. *Journal*.

(2) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 188.

(3) *Journal*.

victime », nous confie Mrs Rondeau. Puis la princesse fut introduite, et l'impératrice lui ayant dit qu'elle avait donné son consentement au prince, qu'elle allait devenir sa femme, elle fondit en larmes. Sa majesté resta impassible pendant quelques instants, mais, à la fin, elle aussi se laissa aller à pleurer. La princesse Elisabeth fit de même tout en félicitant la fiancée que « le prince soutenait dans ses bras, assez embarrassé devant ce déluge de larmes » (1).

Le lendemain, dans la matinée, le mariage fut célébré, et Algarotti y assista avec Lord Baltimore. Comme le jour précédent, ils avaient pris place parmi les ministres étrangers, qui eurent, d'après Mrs Rondeau, « une salle réservée afin de voir le cortège, ainsi qu'une autre dans l'église, car l'étiquette n'avait pu leur assigner aucune place dans ce cortège, nul d'entre eux ne consentant à occuper le dernier rang » (2).

La mariée était vêtue, tout à fait selon l'esthétique de la cour, « d'une robe tissée d'argent, au corsage durement baleiné, dont le devant était couvert de diamants ; ses cheveux étaient ondulés et parsemés de brillants » (3).

Une grande réception au palais d'hiver suivit la cérémonie religieuse, à laquelle assistèrent tous les personnages de la cour recouverts de tissus d'or ou d'argent et parés, comme des châsses, de bijoux res-

(1) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 188.

(2) Op. cit., p. 194.

(3) Op. cit., p. 197.

plendissants. Le lendemain, tous furent conviés, dans la grande salle palatine, à un festin « accompagné d'un concert vocal et instrumental » (1). Le jeune couple y parut sous des costumes encore plus éblouissants que ceux de la veille. « La robe de la mariée était tissée d'or et relevée de fleurs d'or, et le mari avait un habit de la même étoffe » (2). L'impératrice, qui ne mangeait jamais le soir, se promena parmi les convives causant avec chacun d'eux. Des jets d'eau, installés au milieu de la salle, réjouissaient la vue. Partout s'étalait un luxe inouï et les invités, rivalisant de faste en leurs atours, formaient des groupes superbes. Bref, « ce banquet présenta un des plus magnifiques spectacles que l'œil humain puisse voir » (3).

Le jour suivant, Algarotti comptait parmi les quarante-huit privilégiés désignés pour danser, en dominos, les quadrilles du bal masqué qui se donnait au palais. Et il prenait place ensuite au repas très curieux servi dans la longue galerie. Tables et bancs étaient garnis de mousse et de fleurettes disposées de manière à figurer des talus de gazon ; cela donnait l'illusion d'une fête champêtre et cette mise en scène parut au Vénitien « d'un arrangement et d'un goût tels qu'on ne pouvait en imaginer de meilleurs » (4).

Le samedi, on dîna chez les nouveaux époux dans

(1) Algarotti, *Journal*.

(2) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 199.

(3) Algarotti, *Journal*.

(4) *Journal*.

leur appartement du palais. Après le repas qui, selon l'usage du pays, fut servi par le jeune couple, « nous nous rendîmes, raconte Algarotti, dans la chambre de la mariée, où l'impératrice versait du champagne à ceux qui entraient, et ainsi j'eus l'honneur de boire du vin versé par cette auguste main qui tient un sceptre si puissant » (1). Le même jour, au théâtre du Palais d'Hiver, on représenta un opéra du maître de chapelle de l'impératrice, *Diane et Endymion* ; naturellement Francesco y assista et il trouva la salle « belle et deux fois plus spacieuse que celles de Paris » (2).

Le lendemain, les fêtes nuptiales se terminèrent par un second bal masqué, aux jardins du Palais d'Été, qui, pour la circonstance, avaient été illuminés et dans lesquels on tira un très joli feu d'artifice. « Toutes ces fêtes, assure Mrs Rondeau, ont été données pour unir deux personnes qui, je le crois sincèrement, se détestent ; du moins, c'est le sentiment de la princesse. Elle l'a montré ouvertement pendant les réjouissances de cette semaine et elle continue à traiter le prince avec le plus grand dédain, lorsqu'elle n'est pas sous les yeux de l'impératrice » (3).

Algarotti, lui aussi, garda une impression profonde de cette cour étrange. « Les fêtes du mariage ont été vraiment superbes. Jamais on ne vit si grande

(1) *Journal*.

(2) *Journal*.

(3) Mrs Rondeau, *Letters*, p. 206.

profusion d'or et d'argent..... et, pendant ces journées, l'ivresse ne fut pas moindre que la joie et la somptuosité qu'elles occasionnèrent » (1).

Ces fêtes terminées, nos voyageurs ne prolongèrent pas leur séjour dans la capitale des tzars. Le 14 juillet, la cour quitta St-Petersbourg pour passer le reste de l'été à Péterhoff ; et, peu après, le résident anglais rédigeait les lignes suivantes :

« Lord Baltimore partit d'ici, le 16 courant, pour se rendre à Dantzig, parfaitement satisfait de l'amitié que lui ont témoignée la tzarine et toute la cour, qui, on doit le reconnaître, pour être juste, lui rendirent son séjour ici très agréable » (2).

De son voyage en Russie, Algarotti nous a laissé deux documents : Le *Journal* (3) et les *Lettres à M^{lord} Hervey* (4). Le premier, encore inédit, est simplement ce qu'indique son nom ; il a été rédigé, presque au jour le jour, depuis l'embarquement sur l'*Augusta* jusqu'au départ pour Berlin. On y trouve donc, fidèlement noté, tout ce que l'auteur a vu de curieux et d'intéressant. D'abord il ajoute quelques détails au récit des *Lettres* du voyage sur la Baltique. Il nous montre Francesco, lors de sa première matinée en pleine mer, debout sur le pont, son Virgile à la main, éprouvant « le plaisir pour ainsi dire négatif de ne voir rien d'autre *nisi pontus et aer* ».

(1) Algarotti, *Journal*.

(2) *Dispatches from Russia*, t. I, p. 516.

(3) *Journal of a voyage in a yacht from London to St-Petersburg*. Ms. British Museum.

(4) *Opere*, d'Algarotti, t. VI.

Pendant les jours de tempête qui suivirent, le *Journal* perd de son intérêt, l'auteur pensant que « le meilleur parti, en cette situation pénible, est de rester au lit et de recommander le navire aux marins ainsi qu'à la providence. »

« Rien de plus horrible, en effet, qu'un tel spectacle, confesse-t-il ensuite. Je me levais de temps en temps pour regarder et le vers

Ponto nox incubet astra præreptuo atque mano

me revenait à l'esprit au milieu de cette horreur. Les vagues étaient des montagnes et se jouaient de notre vaisseau qu'elles projetaient à leur sommet ou qu'elles plongeaient dans leur abîme..... Une traversée comme la nôtre aurait fait bonne figure dans l'*Enéide* ».

Le court séjour à Revel permit à l'auteur du *Journal* de recueillir quelques observations sur la politique et les ressources du pays, sur l'architecture de la ville et les mœurs de ses habitants ; observations presque identiques à celles des *Lettres*. En outre, il nous apprend qu'il y avait plus de barons en ce lieu que de comtes à Vicence, que les paysannes étaient terriblement laides et que M. le gouverneur général avait une charmante femme qui régalaient ses invités d'un thé venu de Chine par voie de terre. Enfin, quand il s'éloigne de Revel, tandis que le yacht se balance sur des ondes dix fois plus grandes que lui, il ne manque pas de se souvenir de César qui « traversa l'Adriatique, poursuivant son destin, dans une embarcation aussi fragile que la nôtre, sur une mer

aussi mauvaise ». Il n'éprouva donc aucun regret lorsque prit fin cette traversée de près d'un mois.

« J'ai lu, ce matin, dans le III^e chant de l'*Enéide*, avec quel plaisir les Troyens découvrirent la côte italienne après leurs courses errantes, plaisir égal à celui que nous éprouvons à présent ».

Ensuite le *Journal* nous livre les impressions de l'auteur quant au pays et les détails de son séjour à la cour.

« La position de St-Pétersbourg est l'une des plus délicieuses que l'on puisse imaginer, c'est celle d'une ville construite au bord d'un fleuve entouré de forêts et parsemé de plusieurs îles qui en varient infiniment l'aspect.

« Si le sol était élevé et moins marécageux, si le plan n'avait pas tant changé à cause de ces deux défauts, si un Palladio en avait été l'architecte, si les matériaux employés avaient été résistants, si les constructions étaient solides, et plus encore si cette ville était habitée par des personnes soucieuses de s'y établir confortablement et agréablement, elle serait une des plus belles du monde ».

L'auteur parle ensuite des deux palais royaux et il offre de temps en temps quelques dessins, soit d'un portail, soit d'une fontaine, ou le plan d'une salle. Il raconte aussi sa visite à l'Académie, « où se trouve réuni tout ce qui appartient aux sciences et aux arts ». A l'Académie, se rattachait une Université dont presque tous les professeurs étaient allemands ; il y fut l'hôte de Joseph-Nicolas Delisle, dont les collections de sciences naturelles l'intéressèrent énormément.

ment, mais dont la salle de physique expérimentale lui parut « pauvre et misérable à faire rire quiconque viendrait d'Italie ou de France, sans parler de la Hollande et de l'Angleterre ». L'Académie de peinture ne lui fit pas meilleur effet et il pensa, d'ailleurs, que les Sociétés savantes avaient peu d'avenir dans un pays aussi militarisé, où, à son vif regret, tout jeune homme d'une intelligence supérieure était forcé d'entrer dans la carrière des armes.

Bien qu'il admire la magnificence de la cour, l'auteur du *Journal* ressent un certain dégoût quand il en considère la barbarie et la grossièreté ; il ne voit pas non plus sans écœurement l'esclavage qui assujettit la noblesse à la souveraine ni celui qui soumet les paysans aux nobles. Il plaint particulièrement ces derniers, car beaucoup d'entre eux ont été exilés ou emprisonnés à cause de leur attachement à Pierre le Grand, et ceux qui ont échappé à ce triste sort ont été ruinés par l'obligation de vivre à la cour où tout entraîne à des dépenses extravagantes (1). Le gouvernement, en somme, Algarotti le regarde comme « le plus arbitraire et le plus épouvantable qui soit au monde » ; aussi, à peine est-il sorti du pays des tzars qu'il se sent comme « un oiseau qui, après avoir séjourné quelques instants dans une machine où l'on a fait le vide, commence à sentir l'air qu'on y introduit graduellement ». C'est pourquoi encore il trouvera que la ville de Dantzig « respire un air d'a-

(1) Algarotti dit encore que les nobles s'en plaignent amèrement, « surtout quand ils ont bu ».

bondance, de confort, de liberté, de richesse et de propreté qui démontre d'une manière satisfaisante la différence qu'il y a entre la liberté de la Pologne et l'esclavage de la Russie ».

Quand on confronte les deux textes, on ne peut douter que les *Lettres* aient été tirées du *Journal*. Notons toutefois que leur matière ne consiste pas dans les notes, dans les pensées, dans les réflexions recueillies quotidiennement par notre voyageur, mais bien plutôt en documents annotés avec soin sous les rubriques « commerce », « armée », « marine », etc. Dans ses *Lettres*, Algarotti a supprimé la plupart des incidents de son voyage et tout ce qui a trait à la politique intérieure de la Russie ; on n'y trouve, par conséquent, que les choses relatives à la politique extérieure. L'auteur parle de l'histoire et de la valeur de la marine, de l'armée, du commerce, il examine les liens politiques qui existent entre l'empire et les pays voisins, il donne un récit très détaillé de la guerre russo-turque entreprise en 1733.

La plupart de ses observations ne lui sont pas personnelles ; il avoue sans détour que l'amiral Gordon l'a renseigné sur la marine et son hôte de St-Petersbourg sur le commerce. En outre, son contact avec les officiers et les gens de la cour lui avait valu maints documents sur les affaires politiques et militaires.

Un tel ouvrage devait trop peu au génie de son auteur pour ajouter à sa réputation littéraire. D'après ce qu'on sait d'Algarotti à cette époque, on dirait qu'il eut l'intention de s'assurer ainsi une renommée

comme homme politique. En ce cas, son ambition eut un nouvel échec. Les *Lettres sur les Voyages de Russie* ne le servirent pas plus que ne l'avait fait son *Neutonianismo* ; on ne l'avait pas agréé comme savant, on ne le classa point parmi les « politiques ». Au reste, la valeur documentaire de son ouvrage ne pouvait être que relative ; son séjour en Russie avait été trop court pour lui permettre d'approfondir un si vaste sujet. Il se peut que son travail contienne beaucoup de faits ignorés à l'époque de sa publication, mais il n'y a que très peu de relation entre eux et leur importance semble n'exister qu'en eux-mêmes. Considérées dans leur ensemble, les *Lettres* donnent bien quelques faits historiques et quelques traits caractéristiques du peuple russe, ils sont malheureusement présentés d'une manière très superficielle et sans aucune cohérence avec l'histoire intime de la nation.

Il est regrettable qu'Algarotti n'ait jamais publié le *Journal* et qu'il se soit occupé uniquement de corriger et d'enrichir la matière des *Lettres* (1). Souhaitons que le premier de ces documents ne reste pas toujours aussi caché parmi les manuscrits d'une bibliothèque ; car tout concis et décousu qu'il soit, il nous offre un aperçu curieux d'une cour et d'un pays dont on ne connaît pas très bien l'état intime dans la première moitié du xviii^e siècle.

(1) *Lettres à Scipio Maffri*, Berlin, 1750. *Opere*, t. VI, p. 180-217.

CHAPITRE VI

En Prusse.

En quittant la Russie, Algarotti s'engagea sur le territoire allemand, et ce fut la partie la plus importante de son voyage au point de vue de son avenir.

Après avoir ordonné à *l'Augusta* de les attendre à Hambourg, Lord Baltimore s'éloigna de Danzig avec son compagnon. Sept jours plus tard, ils arrivaient à Dresde, où le roi leur fit un chaleureux accueil, que ne devait pas oublier le jeune Vénitien, agréablement surpris par la politesse et la magnificence de la cour (1).

De Dresde, ils passèrent à Leipsick, où se préparait la foire annuelle. Là, ils rencontrèrent, chez leur hôte, l'érudit D^r Masow, auquel Algarotti

(1) Sur l'accueil du roi, Cf. Lettre de lord Baltimore à William Titley, Berlin, 19 newstyle 1739. Ms. British Museum.

trouva « plus d'esprit et d'imagination qu'on est en droit d'en attendre chez un Allemand. » Mais il explique ce phénomène par ce fait que le docteur avait pris en France « un peu la façon de penser des Français, façon contagieuse, qu'on le veuille ou non » (1).

Au sortir de Leipsick, il eut presque la sensation de traverser un empire romain en raccourci, tant les colonnes de soldats abondaient sur les routes. Ils entrèrent bientôt à Potsdam, « cloître militaire du roi de Prusse (2) » ; et là, ils furent admis à l'audience du roi-sergent qui, selon notre narrateur, avait pris l'habitude de recevoir les étrangers en plein air, monté sur son cheval, devant son régiment de géants. Algarotti admira beaucoup l'aspect de ce régiment ainsi que ses manœuvres, non sans remarquer toutefois un souci par trop minutieux dans le maniement des armes, « ce qui est bon en temps de revue, mais inutile dans la mêlée » (3).

Frédéric-Guillaume témoigna beaucoup de bonté aux deux voyageurs et il les invita plusieurs fois aux réunions de la « tabagie », qui parurent au Vénitien moins celles d'un roi que d'un simple colonel. Quant à Lord Baltimore, il fut frappé avant tout par l'irréprochable organisation militaire des Prussiens. « Ils sont, dit-il, entre tous les pays du nord, les mieux pourvus pour la guerre (4). »

(1) Algarotti, *Journal*.

(2) Algarotti, *Opere*, t. VI, p. 171.

(3) *Id.*

(4) Lettre à M. Titley, Berlin, 19 newstile, 1739. Ms. *British Museum*.

Algarotti, cependant, tout en fixant son attention sur l'armée et le budget de la guerre, n'eut garde de se désintéresser des conditions économiques du pays. « Sous le règne de son père Frédéric, écrit-il, le pays s'était abandonné aux magnificences et aux fêtes de gala ; mais il veut, lui, qu'il soit réglé selon la méthode spartiate, car il pense que le luxe nuit à un pays pauvre et dépourvu d'industrie (1). » Puis, remarquant l'essor donné à l'agriculture et les encouragements prodigués aux arts introduits par les protestants français, il loue le prince comme réformateur social autant que militaire.

Les deux voyageurs ne s'attardèrent ni à Berlin ni à Potsdam ; ils prirent bientôt la route de Remusbourg ; car Algarotti ne voulait pas quitter le pays sans avoir vu le prince royal de Prusse, dont il avait entendu parler chez Voltaire et à la Cour de Russie. Le futur roi de Prusse était alors à Rheinsberg ou Remusbourg (2), petite ville fort riante, quoique située au milieu de sables arides sur la frontière du Mecklembourg.

Le château royal n'était pas entièrement restauré quand Lord Baltimore et Algarotti s'y présentèrent. Les jardins étaient à peine plantés et, à l'intérieur, le peintre Pesne continuait de travailler à son « Lever de soleil », au plafond de la grande salle. Comme le régiment du prince royal tenait garnison à Neu Ruppín, c'est-à-dire à quelques kilo-

(1) Algarotti, *Opere*, t. VI, p. 174.

(2) Ce château était flanqué de deux tours dont le lac baignait les bases et il avait pour devise : « Frederico tranquillitatem colenti ». Des forêts de chênes et de hêtres l'entouraient.

mètres de Rheinsberg, Frédéric passait au château une grande partie de ses journées, entouré d'un cercle d'intimes qui lui composaient une Cour. Il consacrait maintes heures à la musique, jouant de la flûte avec son vieux maître Quanz, et à l'étude, dans la bibliothèque de la tour où se voyait le portrait de Voltaire. Son entourage menait une vie également simple et agréable. Pendant le jour, nous apprend Bielfeld, « chacun pense, lit, peint, dessine, joue de quelque instrument, écrit, s'amuse ou s'occupe dans son appartement ». A l'heure du dîner, on s'habille « proprement, mais sans faste » (1), et, pendant la soirée, le prince jouit de la société de son honnête Knobelsdorf, de Keyserlinck le vivace, du doux et spirituel Jordan ou du jeune et aimable chevalier de Chasot.

Lord Baltimore et Algarotti demeurèrent une huitaine de jours à Rheinsberg, où les avaient devancés une recommandation du roi (2) que, d'ailleurs, rendait presque inutile leur propre aménité.

« Nous avons ici Mylord Baltimore et le jeune Algarotti, deux hommes qui, par leur savoir, se concilient l'estime et la considération de tous ceux qui les voient, mande Frédéric à son ami Suhm. Nous avons beaucoup parlé de philosophie, de sciences, d'art, enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens » (3).

(1) Bielfeld, *Lettres familières*, p. 77.

(2) Cf. Lettre de Frédéric à son père, 25 septembre 1739. Frédéric, *Œuvres*.

(3) Lettre de Frédéric à Suhm, Remusbourg, 26 septembre 1739. Algarotti avait fait la connaissance de Suhm à St-Pétersbourg.

A Voltaire, le prince exprima plus longuement sa satisfaction de s'être rencontré avec le Vénitien.

« Le jeune Algarotti, que vous connaissez, m'a plu on ne peut mieux. Il m'a promis de revenir ici aussitôt que ce serait possible..... Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur, ce qui m'accommode à souhait..... Nous nous sommes séparés avec regret et je crains fort de ne revoir longtemps dans ces contrées d'aussi aimables personnes » (1).

De son côté, Algarotti se montra plein d'enthousiasme à l'égard du jeune Frédéric.

« J'ai été dans le troisième ciel, écrit-il à Voltaire, j'ai vu, *oh, me beato*, ce prince adorable, disciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle. Mon Dieu! quel prince est-ce là? Je me demande si la pâte dont il est composé est bien la même que celle des autres princes; en tout cas, il y a là-dedans une âme bien supérieure » (2).

Et, tout de suite, notre imaginaire avait cru découvrir une nouvelle voie pour arriver à la fortune; nous en voyons un indice dans les *Viaggi*.

« Quand il montera sur le trône, on a quelque raison de croire qu'il choisira de grands hommes avec le même empressement que son père apporta à rechercher des hommes de haute stature » (3).

Rentré à Londres et mêlé de nouveau à la société de son ami Hervey, ainsi qu'à la cour britannique,

(1) Lettre de Frédéric à Voltaire, Remusbourg, 10 octobre 1739. *Briefwechsel*, t. I, p. 303.

(2) Algarotti, *Opere*, t. XVI, p. 73.

(3) Algarotti, *Opere*, t. VI, page 177.

Algarotti eut de temps en temps la preuve qu'il n'était pas oublié à Rheinsberg. L'aimable Keyserlinck lui envoya des épîtres (1) tout émaillées de vers et de citations classiques, et le prince lui-même en fit autant.

« Je n'oublierai jamais les huit jours que vous avez passés chez moi, écrivit-il au Vénitien, quelques jours après son départ. Beaucoup d'étrangers vous ont succédé, mais aucun d'eux ne vous a valu et l'on n'en verra pas de sitôt un qui vous vaille » (2).

La correspondance qui suivit n'est qu'un échange de poésies et de compliments dans le goût affecté de l'époque. Algarotti combla l'altesse de vers, de chansons, de sermons, voire de semences pour son jardin ; Frédéric répondit à son « cygne de Padoue » par des missives en vers, et il le pria de s'occuper à Londres de l'impression de son *Anti-Machiavel* et de la *Henriade*.

La moitié d'une année s'écoula de la sorte. En 1740, au commencement de juin, mourut le roi de Prusse, et Frédéric, qui désirait toujours vivement revoir son Vénitien, lui envoya une invitation pressante.

« Mon cher Algarotti, lui manda-t-il de Charlottenbourg, mon sort a changé. Je vous attends avec impatience. Ne me faites point languir » (3).

(1) Cf. Lettre de Keyserlinck, Rheinsberg, 17 Oct. 1739. Ms. Trévise.

(2) Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 7.

(3) Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 25.

Le destinataire, on le devine, ne fut pas difficile à convaincre. Sa situation, en Angleterre, quoique très sortable, était loin de répondre à ses désirs ; sans doute pensa-t-il qu'il aurait infiniment plus de chances de les satisfaire à la cour du monarque qui avait déjà témoigné tant de lyriques sympathies aux gens de lettres et que Keyserlinck représentait comme « prêt à donner à pleines mains » (1). En tout cas, quels qu'aient été les motifs qui poussèrent Algarotti à abandonner Londres, il ne se fit pas attendre longtemps à Rheinsberg, voilà ce qui est certain.

« J'ai fait l'acquisition . . . d'Algarotti », annonce le nouveau roi à Voltaire vers la fin du mois de juin (2).

Il fut ravi de retrouver le jeune aventurier, qu'il honora tout aussitôt de son amitié intime. Pendant les fêtes du couronnement, il le garda sans cesse à ses côtés. « Nous discutons philosophie en chemin, Algarotti et moi, et nous badinons avec Keyserlinck », raconte Frédéric à sa sœur (3). Et, à Königsbourg, le Vénitien fut de ceux qui lancèrent du balcon royal des milliers de médailles frappées à l'effigie de Frédéric.

On peut croire qu'il espérait autrè chose. Très probablement comptait-il obtenir, grâce au roi, quelque place importante dans la diplomatie, car il

(1) Lettre du 2 juin 1740, Charlottenbourg. Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 25.

(2) Lettre de Frédéric, 27 juin 1740. *Briefwechsel*, t. II, p. 9.

(3) Lettre de Frédéric, 14 juillet 1740. Frédéric, *Œuvres*.

avait tout d'abord prié son frère de ne divulguer son séjour à la cour de Prusse que lorsqu'il serait parvenu au but de ses désirs. Mais, peu après son arrivée, voici ce qu'il lui écrivit :

« Il m'est impossible de dissimuler plus longtemps ma présence en ce lieu. Quelques journaux en ont parlé déjà ; mais, ce qui est pire, les choses se sont passées d'une façon bien différente de ce que j'avais pensé. Ce que vous pouvez dire, c'est que le roi, ayant manifesté le désir de me voir, je suis venu à Berlin et il m'a témoigné beaucoup d'affabilité et d'égards. J'ai eu l'honneur de me trouver dans son carrosse pendant tout le voyage en Prusse. Ce sera la « dorure de ma vie » (1).

Il concluait en annonçant le prochain départ de Frédéric pour Wesel et la frontière de Hollande, où il aurait probablement « l'honneur de l'accompagner ». Au sujet de ce voyage, disons tout de suite que le roi n'avait pas du tout l'intention de s'arrêter à la frontière batave ; au début de juillet, il annonçait à sa sœur Wilhelmine qu'il irait « peut-être plus loin » (2), et, dans la suite, Francesco, dans ses lettres à son frère, se servit de mots moins voilés.

« Aujourd'hui, écrivait-il le 6 août, je vais rejoindre le roi à Neu-Ruppin. Nous partirons pour Wesel, puis pour Paris. Le séjour dans cette grande ville ne sera que d'une quinzaine de jours » (3). Déjà, il commençait à douter de la réalisation de ses projets am-

(1) Lettre à Bonomo, Berlin, 29 juillet 1740. Ms. Trévise.

(2) Lettre à la Margrave de Bareith, Charlottenbourg, 5 juillet.

(3) Lettre à Bonomo, 6 août 1740, Berlin. Ms. Trévise.

bitieux. « Je crains fort de ne pouvoir retourner à Berlin. Je suis las désormais de construire sur des bases peu solides et de me fatiguer l'esprit pour parvenir à un bonheur qu'on ne rencontre jamais dans la suite des rois. Je me trouve dans une situation qui ne saurait se prolonger quand même j'en aurais le désir » (1).

Mais son excellent frère s'efforça de ranimer son courage ; il était convaincu, affirmait-il, que Francesco trouverait, grâce à son talent et avec un peu de patience, « le moyen de faire changer la fortune ». Et il ajoutait, avec le bon sens pratique du marchand : « La gratitude du plus adorable dessouverains actuels, lequel vous témoigne sa sympathie par des bontés, des honneurs, et des caresses, ne laissera pas la caisse vide » (2).

Le roi et Algarotti commencèrent leur voyage en traversant les territoires du Margrave de Bareith ; et ils s'arrêtèrent trois jours à l'ermitage de la sœur (3) de Frédéric. Pendant cette excursion, seul, le Vénitien conserva sa véritable identité. Le roi, désirant voyager incognito, avait pris le nom de Comte de Four, gentilhomme de Bohême ; son frère, le prince Guillaume, celui de comte de Shaffgotch. D'après le récit que Frédéric fit plus tard à Voltaire, ce voyage ne fut pas des plus réjouissants. Les chemins étaient

(1) Let. cit. Ms. Trévise.

(2) Lettre de Bonomo, Venise, 17 août 1740. Ms. Trévise.

(3) « Mr. Algarotti, Italien de nation, et un des plus beaux esprits de ce siècle, était de sa suite et fournissait matière à la conversation. » *Mémoires de la Margrave de Bareith*, p. 291.

impossibles, les auberges pires encore ; à Kehl, une question de passeports souleva des difficultés ; à Strasbourg, son incognito fut dévoilé par quelques soldats de la garnison. En revanche, dans cette même ville, il arriva à nos voyageurs un incident assez plaisant ; Henri de Catt le conte dans ses *Mémoires*.

« Le premier jour de mon arrivée, fait-il dire à Frédéric, étant à table d'hôte, un officier qui était à côté de moi, me demanda, en parlant d'Algarotti, quel était ce monsieur là. — Ce monsieur là, fis-je, est un italien d'Italie. L'officier se fâche. — Vous vous moquez de moi, dit-il, quelle réponse me faites-vous là ? Alors Algarotti, s'apercevant que la chose pouvait devenir sérieuse, parla à l'officier avec tant de politesse qu'il l'adoucit, l'égaya, et l'on termina le dîner en décoiffant maintes bouteilles de Champagne » (1).

Parce qu'il avait été reconnu à Strasbourg, le roi abandonna son projet de se rendre à Paris ; il se dirigea vers ses états de la Basse-Allemagne et promit à Voltaire d'aller jusqu'à Bruxelles pour le voir. Mais à Wesel, le roi eut un accès de fièvre (2) et ce fut au château de Meuse, près de Clèves, que le monarque et l'écrivain se rencontrèrent pour la pre-

(1) Henri de Catt, *Unterhaltungen*, p. 13, 14.

(2) Cf. *Épître à Jordan*, Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XVII. p. 69, Wesel, 7 sept. 1740.

La fièvre me persécute
M'arrête ici cruellement.
.....
Algarotti, dieu de génie
Et de la bonne compagnie,
Dissipe mes désagréments.

mière fois. Voltaire, dans les fameux *Mémoires* (1), a relaté cette entrevue dans un tableau très vivant, mais peut-être peu véridique. Il nous a dit, avec sa verve ordinaire, le roi couché sur un misérable grabat et grelottant de fièvre, entouré d'Algarotti, de Keyserlinck et de Maupertuis (2) ; et le souper qui suivit où « l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon ».

Après avoir visité les provinces méridionales, Frédéric se retira à Rheinsberg pour se reposer des fatigues qu'il avait éprouvées depuis son avènement au trône. Algarotti, au contraire, demeura à Berlin sous le prétexte de se faire soigner ; il espérait évidemment obtenir beaucoup plus en disparaissant de la cour qu'en y restant, car il ne parle nullement de sa santé dans les lettres qu'il adressait alors à son frère.

« Ici, à Berlin, je passe mes journées dans la compagnie du marquis de Beauveau. La ville n'est pas très amusante, mais la politique, les réflexions et l'étude me rendent le séjour assez agréable (3). »

A Rheinsberg, on commença bientôt à s'inquiéter de son absence prolongée. Les lettres de Maupertuis sont pleines de reproches affectueux. Néanmoins, le roi se prit à soupçonner le vrai motif de ce retard.

(1) Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire. Voltaire, *Œuvres*, t. I.

(2) Ce dernier était venu rejoindre le roi à Wesel. « Maupertuis est arrivé, écrit Frédéric à Jordan, le 2 septembre 1740 ; joli garçon, aimable en compagnie. Cependant de cent piques inférieur à Algarotti ». Frédéric, *Briefe*, p. 83.

(3) Lettre à Bonomo, Berlin, 5 nov. 1740. Ms. Trévise.

« J'attends toujours, écrit-il à Algarotti, vers la fin d'octobre, que vous vouliez vous déclarer sur votre sort. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il vous faut et ce que vous voulez pour que composition se fasse et que je puisse voir clair à votre établissement. J'attends tout avec impatience » (1).

C'était justement ce que désirait le Vénitien ; et il répondit, semble-t-il, aux avances du roi en faisant de discrètes allusions à quelque poste diplomatique en Angleterre.

« Je vous avoue, répondit Frédéric, que je connais peu ou, pour mieux dire, que je ne connais personne qui ait autant que vous des talents pour toutes les choses en général. Je suis sûr que vous êtes capable, plus que qui que ce soit, d'être employé dans des affaires solides ; mais, pour cela même, mon cher Algarotti, souvenez-vous du *caccia riserbata*. Il faut vous réserver pour de bonnes occasions. Ma négociation avec l'Angleterre se terminera au moment du retour du *Captain* en ce pays, et vraisemblablement tout alors devra être fini et réglé. Mais on pourrait trouver des endroits où vous seriez infiniment plus nécessaire et où il s'agirait de reconnaître en premier lieu le terrain. Je vous réserve pour de bonnes occasions. Mais, cependant, si, en attendant, vous avez envie de faire quelque voyage, je m'offre volontiers de vous en fournir les frais d'une façon convenable et de vous donner un titre qui pourra vous acheminer à quelque chose de plus

(1) Lettre de Frédéric, *Opere*, Algarotti, t. XV, p. 38.

haut. Parlez-moi naturellement et soyez persuadé que je me ferai un plaisir de vous obliger et de faire votre fortune. Mais soyez toujours rond et sincère. Parlez-moi sans détours et ne me cachez jamais vos vues et vos idées » (1).

Toutefois, Algarotti désirait quelque chose de plus stable que des promesses. « Quant au titre, confie-t-il à son frère, je crois que la chose est déjà faite, mais je cherche quelque chose de meilleur ». Et, quelques jours plus tard, il ajoute avec une franchise un peu choquante : « Etre dans le même carrosse, dormir sous le même toit, manger à la même table, ce sont des honneurs vains et inutiles quand ils sont seuls. » Selon son expression, c'était « avoir un beau cadre sans tableau » (2).

Pourtant, cette fois au moins, Frédéric n'entendait point s'en tenir à des promesses vides. Déjà, en novembre, il avait mandé à son ambitieux favori : « Quant aux affaires de votre politique particulière, nous en aviserons à Berlin, et je crois que j'aurai sous peu des moyens pour vous rendre satisfait et content » (3).

En effet, la générosité royale ne tarda guère à se manifester ; le 20 décembre 1740, Algarotti recevait le titre de comte pour lui, sa famille et ses héritiers ; et quelques jours après, il s'en allait en Italie, chargé par le roi de Prusse d'une mission politique.

(1) Lettre de Frédéric. Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 54.

(2) Lettre à Bonomo, Berlin, 12 nov. 1740, Ms. Trévise.

(3) Lettre de Frédéric, Remusbourg, 8 nov. 1840. Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 41.

CHAPITRE VII

La Mission à Turin ⁽¹⁾

Il n'est certes pas inutile de noter, en passant, quelle était la situation politique du Duché de Savoie au moment où Algarotti y fut envoyé par le roi Frédéric. Au milieu du tourbillon qui emportait les grandes puissances, ce petit état avait su garder sa neutralité et, à l'heure des conflits, il n'était intervenu en faveur de l'un des belligérants que certain d'en tirer quelque avantage. Mais ce n'est pas à Charles-Emmanuel III, duc de Savoie et roi de Sardaigne, qu'il faut attribuer l'application d'un tel système politique, c'est à son ministre Charles Ferrero, marquis d'Ormea, « le grand Atlas de ce petit ciel », selon le mot d'Algarotti.

(1) Turin, 8 février 1741. *Archives de l'Etat*, Berlin (Traduction du chiffre). A. S. I. Série 4^e, t. XVIII, p. 247.

Le motif pour lequel ce dernier avait été envoyé à Turin était assez précis. Frédéric, qui se proposait alors d'annexer la Silésie, avait eu l'idée d'exciter la Cour de Turin contre les Milanais, ses voisins, et de harceler ainsi l'Autriche partout où ce lui serait possible. Car cet expédient, s'il réussissait, devait lui permettre d'agir au nord sans trop de difficultés.

Les instructions données au nouveau diplomate ne laissaient rien à désirer. On le dépêchait « secrètement et sans caractère officiel », afin qu'il s'instruisit à fond des vues et des intentions du royaume de Savoie dans la crise présente des affaires de l'Europe. Il devait éviter les pays soumis à l'Autriche, prendre la route de Strasbourg, Bâle et Genève, aller en simple voyageur que des affaires particulières attireraient en Italie. Une fois arrivé à Turin, il devait confier sa mission au marquis d'Ormea en le priant de lui garder le secret. S'il était admis à l'audience royale, il se présenterait à Charles-Emmanuel comme envoyé de Berlin pour témoigner la sincérité des sentiments de Frédéric à son égard ; et si le monarque italien jugeait à propos de lui faire des ouvertures au sujet des mesures à prendre dans la crise générale de l'Europe, il lui indiquerait les idées du roi de Prusse sur ce point. Toutefois, si Charles-Emmanuel et son ministre désiraient connaître les intentions de Frédéric avant de s'engager, Algarotti devait alors ne répondre que par des discours vagues, ambigus, ou par des généralités. Il dirait, par exemple, que, si le roi de Sardaigne consentait à parler en toute

confiance, Frédéric lui répondrait d'une manière dont il aurait lieu certainement d'être très satisfait.

Au reste, Algarotti devait se rappeler toujours que sa mission consistait, non pas à faire des propositions mais à en provoquer. Il lui fallait, en somme, pénétrer les intentions de la cour de Turin, sans laisser deviner celles de la cour de Prusse. Enfin si Charles-Emmanuel se montrait prêt « à profiter de l'occasion pour s'emparer du Milanais », il avait ordre de ne rien épargner pour affermir le roi dans cette intention et le déterminer à une levée de boucliers. C'était là le but essentiel à atteindre. Mais, tout en s'ingéniant à remplir sa mission, il ne devait jamais se départir de son incognito. Ses idées, il les émettrait comme celles d'un simple particulier, très au courant de la situation politique ; il ne laisserait voir à personne, pas même aux ministres de Sardaigne, qu'il agissait par ordre de Frédéric. En outre, il devait encore étudier avec soin les intrigues de la cour et prendre une connaissance exacte de l'état des finances, des troupes, ainsi que des rapports de la cour avec les différentes puissances d'Europe.

Or il n'était pas précisément facile de parlementer, de lutter de finesse avec le ministre le plus sagace et le plus astucieux d'alors. Comment pénétrer les intentions de la cour de Turin et l'inciter à prendre parti pour la Prusse contre l'Autriche, sans faire aucune avance de la part de Frédéric et sans jamais se dépouiller de son incognito ? On se demande si vraiment Frédéric tenait beaucoup au succès de cette mission et si, en la confiant à un diplomate encore

inexpérimenté, il n'avait pas agi par simple complaisance.

« Vous allez donc partir et vous négocierez tandis que nous combattons, écrivait-il à Algarotti, l'avant-veille de son départ pour Turin. Adieu, voyagez en paix et négociez avec succès, et soyez aussi heureux que vous êtes aimable. Quelque services que vous me rendiez, ils n'approcheront jamais du plaisir que me cause votre présence » (1).

On prévoit que le roi avait déjà des doutes au sujet de la valeur diplomatique de son émissaire. Ce dernier, cependant, était parti de Berlin plein d'espoir et de confiance. Toutefois, malgré le mystère dont il enveloppait son voyage, on en soupçonna, semble-t-il, le vrai but avant même qu'il eut atteint l'Italie.

« Nous avons eu le plaisir d'avoir M. Algarotti un jour à Berne, écrit Kœnig à Maupertuis ; c'est bien le plus aimable homme du monde..... On l'a trouvé charmant dans notre ville. Si jamais le roi de Prusse avait quelque chose à négocier en Suisse, il obtiendrait tout avec un négociateur comme lui » (2).

En Italie, aussi, on remarqua son arrivée et l'on ne manqua pas d'en tirer des conjectures.

« Ici, lui apprend Bonomo, on continue de vous entourer d'une gloire si universelle et grande que cela fait naître de l'envie chez certains hommes. » Votre présence inattendue à Berne et ensuite votre

(1) Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 49.

(2) Le Sueur, *Lettres de Maupertuis*, p. 117.

marche sur Turin ont fait supposer que vous êtes chargé d'affaires pour le roi ; on va jusqu'à croire que vous avez été envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès des princes de l'Italie et que, prochainement, vous accepterez ce poste auprès de la cour de Savoie. Ces nouvelles me font beaucoup de plaisir. Non que j'y croie, ne les tenant pas de vous-même ; mais parce qu'elles honorent votre *patrie* où je désire que vous soyez estimé plus que dans nul autre pays, pour des raisons connues de vous et de moi.

« Cher frère, ne continuez pas à me tenir dans cette ignorance, parce qu'elle me fait vivre dans une inquiétude pénible et me met dans une posture fâcheuse. Si vous ne voulez pas me renseigner par lettre au sujet de votre aubaine actuelle, au moins, faites en sorte que vous puissiez me la raconter en quelque coin de l'Italie où je vous dérangerai le moins et où je pourrai vous embrasser » (1).

Selon ses instructions, Algarotti avait suivi la voie de Berne, ville qu'il appelle « le Paris de l'Helvétie », et de Genève ; trois semaines environ après son départ de Berlin, il descendait à l'Hôtel Royal à Turin. Une fois installé, il ne tarda guère à présenter ses lettres de créance au marquis d'Ormea et il fut bientôt reçu en audience secrète par Charles-Emmanuel. Cette première entrevue lui enleva beaucoup de sa confiance dans le succès de sa mission, comme on va le voir.

(1) Lettre de Bonomo Algarotti, Venise, 18 janvier 1741, Ms. Trévise.

« Toutes les réponses à mes instances pour l'amener à s'unir à votre majesté, dit sa première dépêche chiffrée à Frédéric, ont été générales et vagues. A moins de quelque ouverture de la part de votre majesté, je crains, sire, que les choses n'en restent aux simples témoignages d'amitié et aux discours indéterminés ».

La politique de la cour, il la trouve aussi difficile à pénétrer que « les mystères de la grande déesse. » « Je tâcherai, sire, d'informer votre majesté de mon mieux touchant le parti que prendra cette cour, mais je ne pourrai guère sortir des conjectures fondées d'ailleurs sur ses véritables intérêts dont elle n'a guère coutume de se départir » (1).

Toutefois il ne désespéra pas complètement et bientôt quitta l'hôtel pour se fixer chez un certain Lotteri, lecteur de chirurgie à l'université et chirurgien-major de la garde du corps. Sans doute se plaisait-il à croire que, grâce à la faveur du roi, il ne resterait pas à Turin ; et il parle assez mystérieusement à son frère de la possibilité de passer à Venise, en lui laissant entendre qu'il ne le ferait point en simple particulier. Mais il dut renoncer bientôt à cet espoir.

« Mon voyage pour en arriver là ne pourra pas se faire tout de suite, écrit-il le 11 février. M. Mas, premier gentilhomme de la chambre, est nommé ambassadeur à Venise » (2).

Il désirait toujours vivement abandonner l'inco-

(1) Turin, 1^{er} février 1741 ; A. S. I. 4^e sér. t. VIII, p. 243.

(2) Ms. Trévise.

gnito auquel le roi l'avait condamné, et il attendait avec une extrême impatience les réponses à ses premières dépêches. Mais Frédéric ne pouvait lui donner satisfaction, car il tenait à ne pas s'engager nettement ; par les lettres que venaient de lui envoyer le roi de Sardaigne et son ministre, il se trouvait déjà au courant de la politique de la cour de Savoie. A la missive qu'il avait fait remettre par le Vénitien à Charles-Emmanuel, le marquis d'Ormea avait répondu en ces termes :

« L'horizon des affaires d'Europe est encore enveloppé de tant de nuages qu'il nous est impossible de formuler un plan assez solide pour être présenté à votre majesté !..... Je puis cependant l'assurer que si elle voulait bien donner une nouvelle marque de sa confiance au roi mon maître en lui communiquant les lumières qu'elle jugera convenables pour l'éclairer, sa majesté les recevra avec satisfaction et reconnaissance » (1).

Mais Frédéric n'avait aucune intention de le faire. Satisfait de constater que Charles-Emmanuel ne voyait rien de particulièrement avantageux à s'allier avec une puissance si éloignée et que, par conséquent, il n'y avait pas à espérer qu'il inquiétât les Milanais, il lui parut inutile de garder plus longtemps un émissaire à la cour de Turin. Il rappela donc Algarotti.

Ce dernier qui, jusqu'à l'arrivée de la réponse royale, s'était bercé de faux espoirs, avait continué

(1) 3 février 1741. A. S. I. 4^e sér. t. XVIII, p. 245.

d'envoyer des dépêches qui confirmaient l'insuccès de ses efforts.

« La politique de cette cour et l'état du pays, écrivait-il le 8 février, tout est ici presque aussi secret qu'en Russie. J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majesté que, sans quelques éclaircissements de sa part, il me paraît impossible qu'on me fasse ici quelque ouverture. Ce sont marchands qui ne veulent rien risquer sur la mer et qui veulent voir d'avance un bien clair de leur argent » (1).

Quelques jours plus tard, il avouait franchement l'inanité de ses efforts :

« Plus je connais ce pays et moins j'espère pouvoir m'attirer des propositions de la part du ministre, d'autant plus que cette cour paraît être fort bien avec celle de Vienne » (2).

Ses lettres à son frère décèlent de plus en plus son découragement. Et, tant à cause des réponses du roi que parce qu'il a conscience d'avoir échoué dans sa mission, il perd l'espoir de devenir célèbre dans la diplomatie. En outre, les 3000 écus que lui avait remis le roi de Prusse ne suffisaient pas à son train de vie à Turin ; car il était si magnifique qu'Eustachio Zanotti en fut tout ébloui lorsqu'il vint passer quelques jours auprès de son ancien ami. Il effleura donc cette question dans une de ses dépêches (3), mais

(1) Turin, 8 février 1741 ; A. S. I. 4^e sér. t. XVIII, p. 248.

(2) » 15 » » » 249.

(3) Turin, 8 février 1741 ; A. S. I. t. XVIII p. 248. « Il faut que les ministres étrangers ici soient des dissipateurs et non pas des avarés. »

sans le moindre résultat, et il dut entamer largement ses propres fonds, alors que ses finances n'étaient guères brillantes. Enfin, chose fâcheuse qui mit le comble à son embarras, il fut requis de verser à la chancellerie de Berlin la somme de 1200 écus en échange de son titre de comte ; or il n'avait pas prévu qu'il aurait à s'acquitter un jour de cette obligation.

« J'ai écrit pour que l'on s'informe exactement si telle est l'intention du roi, confie-t-il à Bonomo. J'aurais pu écrire directement, mais il m'a paru plus convenable de n'en rien faire à cause d'une certaine raison d'orgueil qui m'oblige à me considérer, envers les grands, plus grand encore jusqu'à un certain point » (1).

On lui répondit qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter le paiement des 1200 écus, que les maréchaux eux-mêmes n'en étaient pas exempts. Algarotti ne reçut ses lettres de rappel qu'au commencement d'avril (2). Entre temps, il avait encore envoyé au roi d'inutiles dépêches, et il s'était amusé de son mieux dans la société d'Italiens et d'étrangers que l'on voyait à la cour de Charles-Emmanuel.

« Milady Montaigne se trouve ici depuis quelques semaines ; et sa rencontre n'est pas une des moins curieuses époques de ma vie, du reste assez singulière » (3), note-t-il vers la fin de mars.

(1) Ms. Trévise.

(2) « *Le lettere che aspettava sono finalmente giunte* », Lettre à Bonomo, Turin, 8 avril 1741.

(3) Lettre à Bonomo, Turin, 25 mars 1741. Ms. Trévise.

La charmante Anglaise n'avait donc pas entièrement perdu ses attraits, malgré ce que prétendait Walpole quelques mois auparavant (1).

L'arrivée des dépêches de Berlin mit fin à l'incertitude d'Algarotti relativement à son séjour en Italie. En voyant ses espoirs définitivement anéantis, il éprouva le besoin de confier l'histoire de ses désillusions à une oreille qui ne lui était jamais fermée. « Je ne veux point quitter l'Italie sans vous voir, écrit-il à son frère, après avoir reçu ses lettres de rappel. J'espère que vous voudrez bien partir après avoir reçu cette lettre » (2).

Ainsi appelé, Bonomo n'hésita pas à quitter Venise immédiatement ; il était à Turin comme notre diplomate prenait congé du roi de Sardaigne et recevait de ses mains un message pour le roi de Prusse (3). Tandis que Francesco préparait son départ, il put discuter avec lui très à l'aise au sujet de sa fortune et causer librement des choses qui, selon son cadet, étaient « mieux dites qu'écrites » (4). Tous deux con-

(1) Horace Walpole. Lettre à H. S. Conway. Florence, 25 sept. 1740. « Did Itell you Lady Mary Wortley is here ?.... Her dress, her avarice, and her impudence must amaze anyone that never heard her name. She wears a foul mob, that does not cover her greasy black locks that hang loose never combed nor curled ; an old mazarine blue wrapper that gapes open and discovers a canvass petticoat. Her face swelled violently on one side... is partly covered with a plaister and partly with white paint which for cheapness she has bought so coarse that you would not use it to wash a chimney. »

(2) Lettre à Bonomo, 8 avril 1741. Ms. Trévise.

(3) A. S. I. t. XVIII, p. 252.

(4) Lettre à Bonomo, 4 mars 1741. Ms. Trévise.

vinrent que le jeune diplomate ne s'était pas acquitté de sa première mission avec beaucoup de gloire ; toutefois ils conclurent que la faute en était imputable à l'entreprise même et non pas au négociateur, que rien n'avait favorisé.

On lui avait confié des fonctions diplomatiques sans lui permettre de bénéficier en public de l'honneur de sa position, on lui avait assigné un but difficile à atteindre sans lui accorder les moyens d'exécution nécessaires ; il s'était endetté à Turin, tant étaient maigres ses subsides et il avait dû payer chèrement son titre de comte. En somme, Francesco ne se montrait pas satisfait de la façon dont son ami le roi de Prusse venait de le traiter.

Son frère n'avait pas manqué de lui renouveler des encouragements. Sans doute lui avait-il répété que les princes répandent toujours des faveurs, mais qu'il faut savoir les attendre ; et, sans doute aussi, lui avait-il montré que Frédéric commençait de jouer un rôle important en Europe et que la gloire du maître finirait par rejaillir sur le nom du serviteur. D'ailleurs, malgré son début malheureux dans la diplomatie, Francesco n'entendait pas encore renoncer à la vie publique. Son congé reçu, il flâna quelques semaines à Turin en jouissant de la société de son frère ; puis, au début de mai, il retraversa les Alpes et regagna la capitale prussienne par la route de Lyon et de Strasbourg.

Dans ses *Lettres*, Algarotti parle peu de sa mission diplomatique. Ce qu'il en dit de plus précis se trouve dans une épître à Francesco Zanotti, écrite pendant son séjour à Turin :

« En tout cas, j'éprouverai toujours du plaisir à avoir salué de nouveau l'Italie et admiré de près un prince qui en est la gloire. . . . Il me sera toujours agréable d'avoir rappelé à Turin le souvenir des Prussiens qui contribuèrent à sa délivrance et d'avoir servi d'intermédiaire à deux monarques, l'un du Septentrion, l'autre du Midi, tous deux trop grands pour rester éloignés l'un de l'autre » (1).

En rentrant à Berlin, Algarotti aperçut, près de Brandebourg, le camp de la réserve. « Je l'ai regardé, ce camp de paix, écrit-il aussitôt à son frère, comme un prélude de celui de Silésie que je verrai prochainement » (2). Pour rejoindre le roi, il attendait son appel ; et il n'eut pas à l'attendre longtemps. Frédéric avait déjà envoyé une lettre affectueuse à son diplomate manqué pendant que ce dernier effectuait son voyage de retour.

« Mon cher Algarotti, je vous attends avec beaucoup d'impatience, plus aise de vous posséder comme ami que de recevoir de vous des lettres en qualité de ministre. Vous pouvez venir en toute sûreté de Berlin à Breslau et, de là, vous ne viendrez au camp qu'à bonnes enseignes. . . . Je réponds corps pour corps de votre sûreté » (3).

Les affaires de Silésie n'étaient pas complètement arrangées à cette époque, quoique le pays fut occupé

(1) Lettre à F.-M. Zanotti, Turin, 16 février 1741. *Opere*, t. IX, p. 29.

(2) Lettre à Bonomo, Berlin, 13 juin 1741, Ms. Trévise.

(3) Lettre de Frédéric, Hermsdorf, 15 juin 1741. Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 28.

par les troupes du roi de Prusse ; aussi Algarotti, qui craignait peut-être le sort de Maupertuis (1), ne se hâta-t-il point d'obéir aux ordres royaux.

« Je ne suis pas en Silésie, écrit-il à la fin de juillet, car une légère fièvre me retient à Berlin. Cette maladie, qui, d'ailleurs, me laisse sortir, n'a d'autres conséquences pour moi que de m'empêcher de me rendre à l'armée » (2).

Il ne paraît pas avoir perdu son temps pendant les trois mois qu'il passa à Berlin pour se remettre des fatigues de sa mission. Il s'occupait toujours de son *Cesar* et dessinait parfois de petits paysages à l'antique qu'il faisait graver par un Flamand fixé depuis longtemps à Berlin. D'autre part, il se faisait peindre par Liotard. Et ce portrait, exécuté dans un style « entre Rembrandt et le Giorgione » (3), lui plaisait fort, puisqu'il le déclara « réussi, très beau et ressemblant » (4).

Il ne nous reste aucun fragment de la *Correspondance* qu'il échangea avec le roi à cette époque ; ce sont les lettres à son frère qui nous révèlent ses affaires personnelles.

« Attendons du bien de toute chose, mais avec cette trempe d'esprit qui sied à ceux qui se trouvent prêts à tout. » Ainsi s'exprime-t-il au début de juillet, et, deux jours plus tard, il redevient hésitant.

« Mon espoir se soutient par un très faible fil,

(1) Le savant français était tombé aux mains des Autrichiens.

(2) Lettre à Bonomo, Berlin, 28 juillet 1741, Ms. Trévise.

(3) Lettre à Bonomo, Berlin, 5 septembre 1741, Ms. Trévise.

(4) Lettre à Bonomo, Berlin, 29 août 1741, Ms. Trévise.

gémit-il. L'apparence de ce pays est horrible et sa solitude épouvantable. Que d'espoirs emporte le vent ! Ne m'écrivez rien ».

Il s'était trompé une fois de plus en espérant gagner quelque faveur par le peu d'empressement qu'il mettait à se rendre aux désirs de Frédéric. Celui-ci était bien trop occupé pour se soucier outre mesure des favoris boudeurs. Aussi Algarotti se décida-t-il à agir d'une manière plus décisive.

« Je pars demain pour la Silésie, en compagnie du baron de Brakel, l'envoyé de Russie, avec lequel je suis lié d'amitié, annonce-t-il le 17 septembre. Je crois que mon absence de Berlin ne sera pas longue, parce que le roi y reviendra une fois la campagne terminée » (1).

Bielfeld parle de leur arrivée à Breslau (2) et Jordan, de son côté, rapporte d'une lettre au roi, que « M. Algarotti est arrivé avec le ministre de Russie » (3).

Au 10 octobre, le Vénitien se trouve « depuis deux jours dans cette ville ambulante de 70.000 hommes » qu'est le camp de Friedland. Et ces hommes sont les « plus beaux de ceux qui portent le nom de soldats » (4). Aussi se croit-il dans la plus grande sécurité.

Il rapporte aussi que le roi le reçut avec beaucoup

(1) Lettre à Bonomo ; Berlin, 17 septembre 1741. Ms. Trévise.

(2) *Lettres Fam.*, Bielfeld, t. II, p. 12.

(3) Breslau, 24 septembre 1740 ; Jordan au Roi. *Œuvres de F.*, XVIII, p. 137.

(4) Lettre à Bonomo, Friedland, 10 septembre 1741. Ms. Trévise.

de bonté et qu'il aurait assisté à sa prochaine campagne s'il avait eu des chevaux de selle. « Mais, comme il serait ridicule de suivre l'armée en carrosse, je retournerai dans quelques jours à Breslau avec M. le baron de Brakel » (1).

Nous le retrouvons bientôt, en effet, dans cette ville, où l'on se préparait à la cérémonie de l'hommage, qu'on allait rendre au roi vainqueur.

C'est alors « une fourmilière de gentilshommes qui arrivent de la province pour se présenter devant leur nouveau souverain » (2).

C'est au milieu « des acclamations et des cris de tout un peuple enivré d'allégresse » qu'Algarotti écrit à son frère, avant de se masquer « pour aller au bal qui terminera cette journée solennelle » (3).

Quant à sa politique privée, il promettait de lui en envoyer, de Berlin, des nouvelles définitives. « Cet hiver décidera de tout. Je prépare mon âme à tout événement dans le cas où la comédie prendrait fin et où commencerait un opéra » (4).

Après l'hommage de Breslau, il rentra aussitôt à Berlin par la route de Dresde, en compagnie du marquis de Valory. A ce moment, les lettres à Venise abondent en allusions à la vie brillante de la capitale prussienne, « pleine de la majesté d'un roi victorieux » (5).

(1) Lettre à Bonomo, camp de Friedland, 10 septembre 1744, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo, Breslau, 1^{er} novembre 1741, Ms. Trévise.

(3) Lettre à Bonomo, Breslau, 7 novembre 1741, Ms. Trévise.

(4) Lettre à Bonomo, Breslau, 13 octobre 1741.

(5) Lettre à Bonomo, Breslau, 7 novembre 1741, Ms. Trévise.

On était en train de construire l'Opéra, dont le prince Henri avait posé la première pierre au mois de septembre ; mais le théâtre du palais était achevé et on allait y donner un spectacle tout à fait neuf dans le pays (1). En effet, Santarelli y chantait peu après et Algarotti notait que l'opéra avait été représenté « à la plus vive satisfaction du roi ». Quant à sa propre comédie, celle de sa vie, elle suivait toujours sa triste destinée.

« La comédie en est à son dernier acte et le moment approche où l'on baissera le rideau, confesse-t-il, vers la fin de novembre. Pourvu que l'on dise que la partie a été bien jouée et qu'elle se termine à temps, cela suffit » (2).

Les lettres du mois suivant, tout en répétant que « les honneurs sont grandioses », témoignent d'un vrai désenchantement chez leur auteur, qui, du reste, tient à ce que son frère n'entretienne pas de vaines espérances à son égard.

« La comédie doit s'achever bientôt, annonce-t-il, au début de décembre ; et ce sera beaucoup déjà si l'on parvient à retirer les dépenses que l'on a faites pour la représenter. Dès maintenant, c'est mon but ; mais je ne puis vous dire encore si l'on y parviendra. Du moins, tentera-t-on d'y arriver, afin de ne pas perdre totalement *oleum et operam* » (3).

Au surplus, il prie Bonomo d'agir au mieux pour empêcher tout bavardage à Venise.

(1) Lettre à Bonomo, Berlin, 28 novembre 1741, Ms. Trévise.

(2) *Id.*

(3) Berlin, 5 décembre 1741, Ms. Trévise.

« Si l'on demande de mes nouvelles, vous saurez comment vous y prendre. Le climat est dur ou que sais-je ? »

La lettre suivante apprend en peu de mots et sans ambage la ruine de tous les beaux projets d'Algarotti.

« Quant à l'opéra, je désespère complètement ; ne vous étonnez pas si, dans ma prochaine lettre, je vous annonce mon départ » (1).

Et, en effet, au début de la nouvelle année, l'infortuné Vénitien se trouvait déjà loin du théâtre de ses récentes défaites. Toutefois, ni ce dernier désapointement ni ce départ ne mirent un terme à ses relations avec le grand Frédéric.

(1) Lettre à Bonomo, Berlin, 16 décembre 1741. Ms. Trévise.

CHAPITRE VIII

Dresde et la mission artistique.

En 1742, alors qu'Algarotti s'éloignait de Berlin, Auguste-Frédéric, électeur de Saxe, régnait en Pologne et se ruinait en somptuosités, car il avait les mêmes goûts que son père Auguste II. Il confiait les soins du gouvernement à son ministre, le comte de Brühl, et s'occupait par dessus tout à chasser dans les forêts de son électorat. A sa capitale polonaise, il préférait de beaucoup Dresde et, comme il s'intéressait particulièrement aux plaisirs et aux arts, il y rendait la vie presque aussi délicieuse qu'elle l'était sous Auguste II.

Aussi Algarotti, qui était venu s'établir dans cette ville, s'empressa-t-il de l'appeler « le Paris de l'Allemagne » (1).

(1) Lettre à Bonomo, Dresde, 5 mars 1742, Ms. Trévise.

« Je passerai quelque temps encore dans cette ville agréable, écrit-il, une fois installé dans la capitale de la Saxe ; d'abord, parce que je ne m'y trouve pas loin du roi ; ensuite, parce que la compagnie y est meilleure que dans n'importe quelle autre cité de l'Allemagne, que la politesse y est extrême et que les dépenses n'y sont pas trop considérables » (1).

La cour d'Auguste-Frédéric l'avait charmé d'autant plus qu'il y fut honoré de l'amitié du prince royal, Frédéric Chrétien, alors âgé de 22 ans, « le prince le plus doux, le plus poli et le plus aimable qui existe » (2).

Il eut également les sympathies de quelques gentilshommes de la suite du prince et enfin il rencontra auprès d'eux plusieurs de ses compatriotes d'un commerce idéal, entre autres le comte Malaspina, ministre de la cour de Naples, et le père Guarini, dont Frédéric disait qu'il « ferait un homme exquis s'il n'était point ecclésiastique » (3).

Au milieu de la foule d'artistes, de courtisans, de beaux esprits qui se pressaient dans cette cour, Algarotti oublia un instant la crise politique qui secouait l'Europe.

« Ma vie ici est la plus douce que j'aie menée depuis quelque temps, déclare-t-il. En vérité, les moralistes ont raison qui disent que l'ambition est le martyr du cœur humain. *Mens sana in corpore sano*

(1) Lettre à Bonomo, Dresde, 12 février 1742, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo, Dresde, 5 mars 1742, Ms. Trévise.

(3) Lettre à Algarotti. *Œuvres*, t. XVIII, p. 30.

et vivre dans une acceptable médiocrité, en cela consiste le bonheur » (1).

Toutefois, il avait beau philosopher, ses ambitions étaient toujours vivaces. A peine arrivé à Dresde, il envoya une épître douce et flatteuse à Berlin (2), et Frédéric ne tarda point à y répondre en l'appelant « papillon inconstant et volage » et « cygne le plus versatile et le plus léger du monde » (3).

Flatté de ce que le roi se montrait touché de son départ, Algarotti s'empessa de lui adresser des protestations d'inaltérable fidélité. « Votre majesté sera toujours pour moi, affirme-t-il un peu pompeusement, ce que Lalage était pour Horace » (4). Mais Frédéric était décidément trop occupé en Silésie pour accorder une extrême attention à son favori de la veille.

« J'ai une grande envie de m'en aller à Paris, écrit Algarotti vers le milieu d'avril. Les guerres plus que jamais sont contraires à nos projets et vous savez que mon séjour ici, bien que me rapprochant du roi, ne me sera pas d'un grand profit. D'autre part, j'ai presque perdu tout espoir en l'efficacité des lettres flatteuses dont je connais la vraie valeur. . . . Néanmoins, attendons encore » (5).

Cette lettre avait été tracée à la veille d'un événement qui faillit rompre une fois pour toutes les rela-

(1) Lettre à Bonomo, Dresde, 9 mars 1742, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Frédéric, Dresde, 29 janvier 1742, Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 53.

(3) Lettre de Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 30, 31.

(4) Lettre à Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 33.

(5) Lettre à Bonomo, Dresde, 15 avril 1742, Ms. Trévise.

tions que le Vénitien entretenait avec le roi et qui contribua pour une large part à tenir, un moment, en échec son ambition. Voici ce dont il s'agit :

Le 18 avril 1742, Frédéric lui avait écrit, de Chrudim, en Bohême : « Vous pouvez me faire un grandissime plaisir si vous voulez vous charger d'une commission, la conduire avec beaucoup de secret et votre dextérité ordinaire, et bien choisir vos biais pour la faire réussir ; c'est de me faire avoir Pinti, dont la voix me charme. Cela sera difficile, mais c'est pour cette raison même que je vous prie de vous en charger puisque je ne connais que vous capable de vaincre de tels obstacles » (1).

Il est difficile d'admettre que le roi ait écrit en toute sincérité une telle demande sous une telle forme (2) ; il semble plutôt qu'il ait eu le dessein d'humilier son ambitieux favori en se moquant de lui. En tout cas, l'effet de cette missive fut si foudroyant qu'Algarotti hésita longtemps avant d'y répondre.

« Combien je voudrais être loin des cours et me trouver près de vous ! confie-t-il alors à son frère. Mon projet maintenant est d'aller dans quelque ville agréable de la Suisse, où l'on puisse vivre modestement et n'être pas porté à la dépense » (3).

Enfin il prit le parti de répondre à Frédéric qu'il refusait de s'occuper de Pinti. Assurément, il atta-

(1) Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 39.

(2) Ce n'était pourtant pas la première fois que le roi demandait un service semblable à Algarotti ; on le sait par une lettre du 12 septembre 1741, au comédien de la Noue (*British Museum*).

(3) Lettre à son frère, 30 avril 1742, Ms. Trévise.

chait trop peu d'importance à cette affaire pour risquer d'offenser Dresde en la tentant dans le secret ; mais, le vrai motif de sa détermination, c'était son ressentiment. Le procédé du roi l'avait blessé. Et son refus, quoiqu'exprimé en termes de la plus extrême courtoisie, ne manqua pas de déclencher la colère de Frédéric qui, de son camp de Chrudim, lui décocha un billet débordant de sarcasmes.

« La chronique scandaleuse, disait-il entre autres choses, publie que vous devenez résident du roi de Pologne à Venise. Je vous félicite de ce nouvel emploi ; c'est pour cette raison que vous n'avez pas osé parler à Pinti. Monsieur l'Italien polonais, vous allez donc professer la politique dans votre terre natale et faire, deux fois par mois, une utile gazette à votre roi du nord sur les évènements de l'orient. Je ne pense pas que l'on ose vous charger de quelque autre commission à Venise, sinon de complimenter l'Aurore, dont vous voyez pour ainsi dire la toilette, puisque vous êtes aux portes de l'orient. Jem'attends à vous voir bientôt briller dans les gazettes et je pense que votre nom fera oublier sous peu ceux des chevaliers Temple et des Ormea » (1).

Cette épître, inspirée par la colère, n'était en somme qu'une allusion à l'insuccès de Turin ; aussi déplut-elle à Algarotti qui répondit, en des pages pleines de dignité, que le bruit de son ambassade à Venise était une pure invention.

« Avant de faire mes adieux à l'Allemagne, con-

(1) Lettre de Frédéric, 10 mai 1742, *Œuvres*, t. XVIII, p. 43.

cluait-il, j'aurai l'honneur d'informer Votre Majesté de mon véritable itinéraire, afin qu'elle puisse rectifier, au cas où cela en vaudrait la peine, les articles de la chronique qui pourraient me concerner. L'étude et les muses vont m'occuper tout entier et je doute que Votre Majesté puisse voir mon nom ailleurs que dans quelque journal littéraire ou en bas de mes lettres » (1).

Quoique cette épître affecte l'indifférence, Algarotti ne cacha pas à son frère qu'il lui en avait coûté beaucoup d'agir ainsi.

« Je ne dirai pas qu'il faut moins espérer, mais plutôt qu'il faut désespérer entièrement. J'ai refusé un moyen que l'on me proposait pour faire, comme on dit, ma cour au roi, et ce refus est sans doute le dernier coup qui brise toutes mes espérances. Je ne me repens pas de l'avoir fait et je n'aurais raison d'être mécontent de moi-même que si je pouvais douter d'avoir bien ou mal fait » (2).

En matière de conclusion, il parle encore de son départ de Dresde, il le fixe à la semaine suivante (3). Cependant, la comédie, dont lui-même et le grand Frédéric jouaient les rôles principaux n'était pas encore achevée; Algarotti persistait à reculer de jour en jour son départ, tout en affirmant à son frère son intention de passer l'été et l'automne au lac de

(1) Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 44, 20 mai 1742.

(2) Lettre à Bonomo, 28 mai 1742.

(3) C'est alors (2 juin 1742) que Jordan écrit au roi : « Algarotti quitte Dresde et s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jettera dans l'Eglise ». Frédéric, *Œuvres*, t. XVII, p. 218.

Genève, où il achèverait son *César* et donnerait « un dernier coup de main » à plusieurs autres choses en train.

« Ma vie sera toute imprégnée de philosophie. Mes plaisirs principaux seront de finir plusieurs opuscles, lesquels, avec d'autres projets littéraires, pourront me tenir agréablement occupé pendant plusieurs années » (1).

Sa dernière lettre à Frédéric lui avait valu une réponse gracieuse du monarque, qui se disait très content de le savoir « dévoué aux lettres », car il avait toujours désiré le voir dans de tels sentiments. « Soyez sûr que vous avez choisi non seulement le bon parti, mais encore l'unique à prendre » (2)..... Et il terminait en disant que le plus court chemin de Dresde, en Italie, était de passer près du camp où il recevrait le meilleur accueil.

En dépit de ses multiples déceptions, Algarotti reprit confiance après avoir lu cette lettre.

« Si les invitations sont telles que je ne puisse éviter de revoir le *Castello di Alcina*, j'irai faire une dernière tentative ou, ce qui serait plus vraisemblable, donner le dernier adieu » (3).

Mais cette tentative ne devait pas s'accomplir ; et nous voyons, au dernier acte de « la comédie », Algarotti s'efforçant de rattraper l'argent « dépensé pour la représenter » à Berlin et en Silésie. Il en fit mention tout d'abord dans une lettre au roi, mais

(1) Lettre à Bonomo, 18 juin 1742, Ms. Trévise.

(2) Lettre de Frédéric, *Œuvres*, t. XVIII, p. 46.

(3) Lettre à Bonomo, 8 juillet 1742, Ms. Trévise.

celui-ci se moqua d'une telle demande. Après avoir insinué que la présence du Vénitien en Allemagne était due « aux influences attractives de Plutus », il lui parla en ces termes :

« Apparemment, vous avez oublié toutes les offres que je vous ai faites, à tant de reprises, de vous procurer un établissement solide dans lequel vous auriez tout lieu d'être content de ma générosité. Mais le mépris que vous faisiez d'une nation trop sotte pour avoir le bonheur de vous posséder, vous a fait constamment refuser tous les avantages que j'avais l'intention de vous consentir ; de sorte que c'est à votre propre refus que vous devez vous en prendre si votre intérêt n'a pas trouvé son compte à Berlin. Votre mérite est sûrement sans prix, mais c'est pour cette même raison que, tout roi que je suis, je me trouve dans l'impossibilité de le récompenser et réduit à la simple admiration » (1).

A cette manifestation du mécontentement royal, Algarotti répliqua en demandant simplement s'il méritait d'avoir dépensé 16 à 17.000 ducats pour avoir osé refuser 1200 écus par an et conservé sa liberté. A quoi le roi répondit immédiatement :

« Je vous demande, assurément pour la dernière fois de ma vie, si vous voulez vous engager chez moi et à quelle condition. Ne pensez point aux affaires et aux emplois qui ne vous conviennent pas, mais à une bonne pension et beaucoup de liberté » (2).

(1) Frédéric à Algarotti, Potsdam, 10 août 1742, *Œuvres*, t. XVIII, p. 48. ✓

(2) Lettre de Frédéric, 10 septembre 1742. Algarotti, *Opere*, t. XV, p. 103.

Une telle offre, cependant, ne satisfait nullement Algarotti, las de belles promesses et toujours hanté, d'ailleurs, par de hautes ambitions. Il remercia donc Frédéric en prétextant que sa présence en Italie était indispensable pour l'arrangement de ses affaires ; toutefois, il se garda bien de rompre.

« Je serais charmé, sire, disait-il à la fin de sa lettre, d'aller passer de temps en temps une année à Berlin ; ce serait pour moi une année de réjouissance ; je regarderai tout ce que Votre Majesté voudra bien m'accorder, cette année-là, pour mes frais de voyage et de séjour, comme une grâce d'autant plus grande, qu'elle en arrivera ainsi à me payer mon propre plaisir » (1).

Et cette lettre, réponse définitive à une question définitive, termina dès lors temporairement les relations entre le Vénitien et le grand Frédéric.

Algarotti n'était pas resté à Dresde dans l'unique but d'entretenir des relations avec Frédéric de Prusse ; il n'avait pas rejeté les faveurs d'un monarque sans escompter celles d'un autre.

« Je suis retenu ici, écrit-il au commencement de l'été, par l'examen de certains commentaires sur Horace laissés par Pallavicini, naguère poète de cette cour, et commis à mes soins » (2).

Mais ce travail qu'on lui avait confié à cause de son amitié pour le défunt poète ne l'occupa que pendant quelques mois ; et, aussitôt après l'avoir fini, il son-

(1) Lettre d'Algarotti, 17 septembre 1742, *Opere*, t. XV, p. 104.

(2) Lettre à Bonomo, 4 juin 1742, Ms. Trévise.

gea de nouveau à son retour en Italie. Cette fois, il le fixa à la fin de septembre et résolut de passer par Vienne ; car il était « très curieux de voir une reine qui renouvelle les qualités des temps anciens et dont le corps, beau comme celui de Cléopâtre, renferme l'âme de César » (1).

Mais il en fut empêché par un événement que rien ne faisait prévoir. Comme il allait s'engager sur la route du sud, il reçut un message du roi de Pologne qui le priait de venir passer quelques jours à sa maison de chasse de Hubertsbourg. Il va sans dire qu'il s'empressa d'accepter l'invitation, persuadé, par le ton du message, que sa présence était nécessaire là-bas. De fait, il ne se trompait pas. La reine désirait, en effet faire mettre en musique la *Dido* de Métastasio pour l'anniversaire du roi, et Hasse, le maître de la chapelle royale, qui avait entrepris ce travail, était d'avis que quelques changements s'imposaient à la fin. C'est ce qui avait motivé l'appel du Vénitien. Ses modifications (2) à l'œuvre de Métastasio ayant eu la chance de réunir toutes les approbations, il passa des heures délectables auprès du roi. Il lui fit sa cour avec son habileté ordinaire et participa à ses chasses avec le marquis de Chétardie. Enfin il songea aux profits qu'il pourrait retirer de sa nouvelle position.

« Il est bien naturel, écrit-il à son frère en lui apprenant sa présence à Hubertsbourg, que vous

(1) Lettre à Bonomo, 11 septembre 1742, Ms. Trévise.

(2) Voir la lettre d'Algarotti au poète, *Opere*. t. IX, p. 31, Dresde 16 septembre 1742.

échafaudiez quelque système à cause de cela ; quant à moi, je ne manquerai pas d'agir de façon que votre château ne s'élève pas en Espagne » (1).

Dans ses lettres postérieures, il continue de parler des « châteaux d'Ibérie » et, rentré à Dresde, il annonce derechef son départ toujours remis « à cause de ces édifices ibériens qui, ce me semble, veulent arriver à quelques résultats » (2).

Le roi de Pologne, pendant ce temps, lui témoignait toujours beaucoup de sympathie ; il lui demandait de voir les *Mémoires sur la vie et les œuvres de Pallavicini*, puis il lui faisait présent d'une tabatière d'or incrustée de diamants.

Ce fut seulement vers la fin de janvier 1743 qu'Algarotti put faire part à son frère de la réussite de ses projets et lui annoncer qu'il était chargé par le roi de rechercher en Italie des œuvres d'art pour le Musée de Dresde. Auguste-Frédéric avait eu l'idée de recourir ainsi aux talents de l'habile Vénitien, en lisant un mémoire que celui-ci avait consacré au musée pendant son séjour à Hubertsbourg (3).

Algarotti montrait, dans ce travail, comment il était possible d'enrichir le nouveau musée ; il glissait sur les collections de sculpture, de médailles, d'estampes, etc., et insistait sur la collection de peinture. Cette dernière serait aisément améliorée par l'acqui-

(1) Lettre à Bonomo, Hubertsbourg, 22 octobre 1742, Ms. Trévisé.

(2) Lettre à Bonomo, Hubertsbourg, 12 novembre 1742, Ms. Trévisé.

(3) *Progetto per ridurre a compimento il R. Museo di Dresda*. Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 325.

sition de tableaux de peintres illustres non représentés au musée ou de tableaux très connus et en quelque sorte consacrés, soit par la critique, soit par la gravure, et par la formation d'une galerie de tableaux modernes choisis avec le plus grand soin et en nombre suffisant pour qu'il n'y ait plus disproportion entre les maîtres disparus et les artistes vivants. Pour composer dignement cette galerie de modernes, Algarotti conseillait très ingénieusement de commander aux meilleurs peintres contemporains des « sujets » en rapport avec leur génie propre. Et il indiquait quelques exemples.

« A Pittoni, qui est unique dans l'arrangement des pontifes et qui aime à introduire de l'architecture dans ses compositions, il faudrait donner comme sujet : le rapace Crassus entrant dans le sanctuaire du temple à Jérusalem et les prêtres essayant de l'arrêter. A Piazzetta, grand dessinateur et bon coloriste, mais sans élégance dans ses formes et physionomies, on donnerait : César condamnant les corsaires de Cilicie qui l'avaient pris et retenu prisonnier quelque temps ». Et il signalait d'autres peintres contemporains, Tiepoletto, Balestra, Van Loo, Ercole Lelli, Mancini, Francischiello, Solimene, Zuccarelli, Pannini, imaginant pour chacun d'eux quelque motif de tableau qui leur permettrait de développer toute leur habileté.

Très frappé par la nouveauté de l'idée, le roi fut vite convaincu que son musée avait précisément besoin de ce qu'indiquait le « Progetto » du Vénitien.

« Sa majesté a tracé de sa propre main une liste

des peintres dont il désire posséder des tableaux, écrit Algarotti en janvier 1743, et, en outre, elle m'a chargé de réaliser un autre projet qui mettra à l'œuvre les peintres modernes. Ses ordres m'obligeront à faire un tour en Italie, à mon retour, après que je me serai occupé, à Venise, d'une seconde édition des œuvres de Pallavicini. J'attends de jour en jour les résolutions qui me permettront d'entreprendre un si beau projet et me fourniront l'occasion de m'appliquer plus que jamais aux beaux-arts que j'ai toujours aimés passionnément » (1).

Quelques jours après, il s'expliquait d'une façon plus précise :

« Le roi m'a fait dire que, pour les frais de ce premier voyage, il m'accorde la somme de mille ducats d'or. Je ne peux vous exprimer combien je suis content de pouvoir être ainsi utile à un prince qui honore le trône et d'avoir affaire à un ministre qui, entr'autres qualités, possède une extrême politesse et une très grande affabilité » (2).

De plus, Algarotti pria son frère de chercher des occasions à Venise et de lui acheter des Titien, des Tintoretto, des Véronèse, dont les noms figuraient sur la liste des œuvres que désirait le roi. Bonomo, selon son habitude, déféra aussitôt aux désirs de son cadet et, bien avant que celui-ci parût en Italie, il lui annonça l'acquisition d'un *Enlèvement d'Europe*, de Paul Véronèse. Sa lettre rejoignit Francesco à

(1) Lettre à Bonomo, 28 janvier 1743, Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo, 8 février 1743, Ms. Trévise.

Vienne, qu'il visitait en compagnie « de l'abbé Metastasio et de signor Bertoli, deux hommes qui font honneur à l'Italie » (1). Le mandataire du roi se remit immédiatement en route, mais son retour à Venise fut retardé par une longue quarantaine au lazaret de Vérone, puis par une maladie qui le laissa faible et souffrant pendant plusieurs mois encore.

Une fois dans sa ville natale, il s'occupa, malgré le mauvais état de sa santé, de découvrir des toiles de maîtres ; comme il le dit dans la suite au roi de Pologne, il ne lui suffisait pas d'obtenir quelque original de peintre illustre, il désirait encore se procurer la meilleure œuvre de chaque célébrité. Il rechercha donc de préférence les tableaux qui dataient de l'époque la plus brillante de leur auteur ou en manifestaient pleinement le génie. Enfin, il résolut de n'en prendre qu'en excellent état de conservation.

Il demeura à Venise pendant l'été et les premiers jours de l'automne, préparant l'édition de Pallavicini et recueillant des peintures. Il eut bientôt une quantité respectable de toiles, nous en avons la preuve par les dépenses qu'il fit alors et qui figurent sur son livre de comptes (2). Il acquit des tableaux de Borgognone, de Schiavone, de Salviati, de Ricci, de Rosalba et de Carlo Maratti ; mais les vrais bijoux de cet écrin, ce furent les *Trois Grâces*, de Palma

(1) Lettre à Bonomo, 23 mars 1743, Ms. Trévise.

(2) Voir aussi sa lettre à Giovanni Mariette Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 15.

Vecchio, et la prétendue *Famille de sir Thomas Moore*, par Holbein.

Cette dernière œuvre était la préférée d'Algarotti.

« Rien n'y manque, affirmait-il, de ce qui constitue la perfection dans la peinture. » Tant qu'elle resta chez lui, il y eut « une procession continuelle de dilettantes et de professeurs qui venaient la voir et l'admirer. Si elle a fait l'admiration de la Hollande, elle a également émerveillé Venise » (1).

En novembre 1743, Algarotti alla, pendant une dizaine de jours, poursuivre ses recherches plus loin; mais, à cause du mauvais état de sa santé, il ne parcourut que Vicence, Bassano, Mantoue et Vérone, où, d'ailleurs, il ne paraît pas avoir trouvé un seul ouvrage digne d'attention. Après quoi, il revint se confiner dans sa ville natale. Il y commanda six tableaux à des Vénitiens renommés : Francesco Zuccarelli en eut deux pour sa part ; Giovanni-Battista Piazzetta, Jacopo Arrigoni, Giov.-Batt. Pittoni et Giov.-Batt. Tiepolo en exécutèrent chacun un. Tous ces tableaux étaient tous du même format, sauf ceux de Zuccarelli, plus petits que les autres ; tous présentaient des paysages avec des personnages dans la manière de Poussin. Nous savons, par la « note des dépenses », que chaque peintre reçut le même prix : 130 sequins ou 2.680 livres de Venise. Quant aux sujets, ils étaient inspirés de l'antiquité classique et de la mythologie.

(1) *Relazione storica dei quadri acquistati dal conte Algarotti per sa maestà il Rè di Pollonia, Ellettor di Sassenia*, Ms. Trévise.

Au surplus, il acheta à Tiepolo un grand tableau représentant Marc-Antoine et Cléopâtre. Et cette œuvre, disait-il, « pouvait donner une idée de l'école vénitienne, dans le genre grandiose qui embrasse, comme l'épopée dans la poésie, toutes les différentes parties de l'art » (1).

En février 1744, l'impression des œuvres de Pallavicini (2) était achevée et rien ne retenait plus Algarotti à Venise ; aussi, au début de mars, reprit-il la route de Dresde. Il passa par Augsbourg et Nuremberg, et arriva en Saxe aux premiers jours d'avril.

Il s'empessa de présenter au roi un compte-rendu de sa mission avec une étude détaillée sur les diverses œuvres acquises en Italie, et les tableaux réunis par ses soins furent installés dans le nouveau musée. Auguste III se montra très satisfait, on n'en saurait douter ; il fit rembourser peu après à son émissaire les dépenses de celui-ci et il lui conféra le titre de conseiller intime de guerre. « Titre, explique Francesco à son frère, qui donne un rang à la cour entre celui des colonels et des généraux ; et c'est une preuve authentique de la reconnaissance de Sa Majesté pour le peu que j'ai pu faire dans son service » (3).

Il est très probable, en effet, que cette distinction n'impliquait aucune responsabilité ; car, à l'époque

(1) Relaz. stor. Ms. Trévise.

(2) Cette édition coûta au roi de Pologne, 5555 : 16 livres.

(3) Lettre à Bonomo, 25 mai 1747, Ms. Trévise. Voir aussi à cet égard l'épître de Voltaire à Algarotti. *Œuvres*, t. X, p. 336.

où la situation politique de la Saxe devenait critique, alors que les armées prussiennes en marche sur Prague traversaient ce pays, le nouveau conseiller de guerre retournait dans sa patrie chargé par le roi d'une seconde mission artistique.

On sait que pendant la période qui s'étend de 1736 à 1746, Algarotti mena une vie inquiète et agitée ; mêlé aux cours les plus brillantes de l'Europe, il s'appliqua surtout à satisfaire son ambition politique, aussi produisit-il peu d'œuvres littéraires.

De loin en loin, en de rares loisirs, toujours brefs, à Londres, à Berlin, à Dresde, il s'était amusé à faire des épîtres en vers et n'avait travaillé que très irrégulièrement à deux ouvrages sérieux, la *Vita de Giulio Cesare* et *I Viaggi di Russia* ; mais il n'acheva ni l'un ni l'autre. Cependant, en 1745-1746, il publia quelques opuscules, fruit de son séjour dans sa ville natale. Ce fut d'abord une série de lettres sur la traduction en vers blancs de l'*Enéide* par Annibal Caro ; et ce travail, publié à Venise, sous le titre arcadien de *Lettere di Polianzo ad Ermogene* (1), avait été écrit, selon l'auteur, pour « prouver combien parfois la traduction de Caro est éloignée et différente de l'original » (2).

En vue d'arriver à ce but, Algarotti compare la traduction en vers blancs avec l'original et il cite des passages où Caro pêche, soit « grammaticalement », soit « poétiquement » (3) contre le poète latin. En

(1) Giuseppe Santarelli. Cf. Algarotti, *Opere*, t. IX, p. 93.

(2) *Opere*, t. VII, p. 260.

(3) Algarotti, *Opere*, t. VII, p. 261.

outre, il compare avec d'autres traductions de Virgile, italiennes et étrangères (1), le travail de Caro ; et, à la fin, il résume les critiques auxquelles il a donné lieu.

Cet essai, dont le style rappelle ses opuscules antérieurs, dénote beaucoup de soin et d'érudition ; on peut le considérer comme un des plus notables en cette matière. L'auteur s'y montre très prompt à attaquer une réputation littéraire établie depuis des siècles, et il se répand en sarcasmes contre le goût de ses contemporains qui, en critiquant toute nouveauté, même bonne, incitent à n'admirer que les choses anciennes, même médiocres. Telles sont les deux principales caractéristiques de cet ouvrage ; et cela nous aide à comprendre comment, dix ans plus tard, l'abbé Bettinelli, en les interprétant un peu librement, a pu faire une confusion entre notre auteur et ceux qui allaient jusqu'à mépriser les grands maîtres en se moquant de leurs imitateurs serviles.

La critique de Caro fut bientôt suivie d'un autre opuscule, un *Saggio sopra la durata dei regni de're di Roma*. Algarotti l'avait composé, dans sa 17^{me} année, alors qu'il étudiait la chronologie sous la direction de Manfredi, pour soutenir l'opinion de Newton quant à la durée des règnes des sept rois de la ville éternelle. Il lui avait valu les hommages de ses professeurs de Bologne ; néanmoins il ne l'avait pas publié, parce que, pendant son premier séjour en Angleterre, M. de Conduit, beau-fils de Newton, lui

(1) Il traite surtout celle de Dryden.

avait montré un texte anglais qui traitait de la même matière. Ceci l'avait déterminé à garder son manuscrit, explique-t-il dans la préface de cet essai; car il entendait ne pas « multiplier les écrits sur un point déjà discuté par d'autres, quoique d'une manière différente » (1).

Toutefois, en 1745, il se décida à publier son opuscule, surtout pour accéder aux désirs d'Eustachio Zanotti.

« Vous l'avez écrit dans votre jeunesse, lui écrivit Voltaire à ce sujet ; mais vous étiez déjà très prématuré par le génie et par la doctrine » (2).

L'œuvre la plus caractéristique de cette période diffère infiniment des deux opuscules précités. C'est le *Congresso di Citera*, ouvrage de 70 pages environ dans l'édition de 1796. Algarotti l'acheva également en Italie, tandis qu'il y attendait d'être définitivement fixé sur son sort en Saxe. Le *Congresso*, comme le *Newtonianismo*, porte l'empreinte d'une influence française du temps qui le vit naître. En effet, par la

(1) Cf. Louis de Beaufort. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, Utrecht, 1738. Le chapitre V de la seconde partie (p. 219) traite de la généalogie embrouillée des Tarquins, et de la difficulté à établir leurs âges respectifs ; difficulté dont Algarotti se rendit compte, et qu'il résout en corrigeant la chronologie d'après les principes de Newton. On ne peut guère croire qu'Algarotti ait tiré parti du livre de Beaufort pour la matière de son essai. Il dit lui-même qu'il l'avait écrit en 1729, neuf ans avant la publication de l'ouvrage français — et qu'il n'y avait rien ajouté en 1745 quant aux faits en eux-mêmes. De plus, Beaufort se consacre en général à l'étude des faits douteux de l'histoire romaine — il néglige la chronologie.

(2) Voltaire, *Œuvres*, t. XXXVI, p. 471.

nature de sa matière et la façon dont elle est développée, il apparaît comme un très proche parent, sinon comme un descendant direct, du *Temple de Gnide* de Montesquieu.

Entre les scénarios de ces deux petits romans, il y a peu de différence. Où l'écrivain français traite de la ville de Gnide et des mystères du culte de Vénus, le Vénitien parle de l'île de Cythère et du culte enseigné au temple de l'Amour. Tous deux placent la demeure de la divinité parmi des bois sacrés et des jardins factices pleins de bosquets romanesques et de sentiers ombreux, au milieu d'un riant décor de printemps, tout parsemé de fleurs et animé du murmure des ruisseaux et du chant des oiseaux.

Montesquieu y réunit, pour le prix de beauté, de belles dames de toutes les nations du monde antique ; Algarotti en choisit trois, de trois nations d'Europe, pour comparer et discuter les habitudes passionnelles de leurs pays respectifs.

A Gnide, tout se passe à l'époque primitive, l'auteur feignant de traduire un vieux manuscrit grec ; à Cythère, l'action se déroule en plein XVIII^e siècle ; Milady Gravely, Madame Jasy et Madonna Béatrice y incarnent des types de femmes contemporaines de l'auteur. Celui-ci se moque de ce qu'il considère comme les défauts essentiels, typiques, des trois nations incorporées dans ses trois héroïnes comme dans le farce de St-Evremond (1). Le flegme britannique

(1) *Sir Politick Would-be*. — St-Evremond, *Œuvres mêlées*. Cette petite comédie, dont les personnages, appartenant à quatre pays d'Europe, mettent en ridicule les goûts et les mœurs respec-

le pédantisme italien, la légèreté et l'égoïsme français ; et, sur ce dernier point, il est particulièrement sévère.

Le développement des deux thèmes offre maintes analogies, quoique le *Congresso* soit satirique dans les endroits où le *Temple* est pastoral. Chez l'un et l'autre auteurs, on remarque une volupté à peine dissimulée, des traits licencieux et quelquefois obscènes qui ne sont voilés qu'à demi, un style melliflu et recherché comme s'ils avaient vraiment voulu écrire, selon le mot d'Algarotti, « une œuvre amoureuse avec une plume arrachée aux ailes de l'Amour » (1).

Le *Congresso*, comme d'ailleurs le *Temple de Gnide*, obtint, paraît-il, les suffrages des dames et de certaines têtes très frisées et poudrées du beau monde. De multiples éditions et traductions témoignent de son succès. Par contre, il ne fut pas goûté du tout par les esprits sérieux. Diderot, qui en avait lu une traduction, déclarait ce travail mauvais, « parce qu'il ne faisait ni sentir ni penser » (2).

Les critiques postérieurs au XVIII^e siècle tendent à croire que le *Congresso* révèle les mœurs de l'auteur lui-même et ils les trouvent peu dignes d'éloges.

« Il décrit l'esprit intime d'Algarotti, affirme un critique italien, et en dévoile les tendances. » Et ce bel esprit, ajoute-t-il, « était un homme aussi con-

tifs de ces pays, aurait pu suggérer à Algarotti l'idée de ses trois héroïnes ; car il connaissait bien les œuvres de St-Evremond.

(1) Algarotti, *Opere*, t. X, p. 104.

(2) Diderot, *Œuvres*, t. VI, p. 321.

sommé dans les théories que dans les pratiques de ces arts » (1).

Cependant, si l'on considère le goût de l'époque où fut élaboré cet opusculé et la mentalité du milieu que fréquentait alors Algarotti, on ne doit pas interpréter le *Congresso* avec tant de sévérité. Certes, il y a lieu de s'étonner qu'un grave personnage, président de Parlement et père de famille, s'arrête avec complaisance à Gnide et à Cythère ; mais qu'un jeune courtisan très épris de littérature en fasse autant, n'est-ce pas naturel et surtout n'est-ce pas autrement acceptable ?

« Que ne coûte pas une œuvre entièrement produite par l'imagination ? » déclare Algarotti plusieurs années après, tandis qu'il revisait son *Congresso*. « C'est une bien autre affaire que d'avoir à en conduire une dont les principes féconds et certains de la science préparent la voie et dont des choses arrivées fournissent la matière ! » (2)

Au surplus, ce qui montre bien que ce n'était pas là, tant s'en faut, une note particulièrement chère à notre polygraphe, c'est qu'il abandonna très tôt ce genre. Ses œuvres ne renferment qu'un ouvrage semblable au *Congresso*, c'est celui qui en est la suite : le *Guidizio d'Amore*.

(1) Le poète anglais, Thomas Gray, le lit pourtant avec plaisir. « I saw and read the beguinnig of this year the *Congresso di Citera* and was excessively pleased in spite of prejudice for I am naturally no friend to allegory nor poetical prose ». Lettre à W. T. How. Novembre 1763 (British Museum).

(2) Algarotti, *Opere*, t. X, p. 101.

CHAPITRE IX

A « Sans-Souci ».

En 1744-1745, Algarotti fit un séjour de dix-huit mois environ en Italie ; il solda les dernières sommes qui restaient dues aux peintres, il prit les dispositions nécessaires pour le transport de leurs tableaux à Dresde et, d'autre part, il s'occupa de travaux littéraires pour son plaisir particulier. Il quitta Venise au commencement de 1746 et, dès le mois d'avril suivant, il présentait au comte de Brühl son mémoire final (1).

Bien que ses deux missions eussent satisfait le roi, il s'aperçut bientôt après son retour à Dresde

(1) Le 18 avril 1746. D'après la *Note des dépenses*, nous savons ce qu'Algarotti avait dépensé pour le roi de Pologne dans ses deux voyages en Italie. Le total se montait à 112425 : 12 livres, ou, si l'on compte 5 livres de Venise par florin, à 22485 : 0, 24 florins.

qu'il ne devait pas en espérer une troisième à ce moment-là. Car la capitale de la Saxe se ressentait encore des effets de la seconde guerre de Silésie.

Les finances de l'Etat souffraient de l'indemnité demandée par Frédéric, et Auguste lui-même, oubliant pour un temps sa dilection pour les belles œuvres et les plaisirs cynégétiques, s'occupait exclusivement avec le comte de Brühl de comploter contre le roi de Prusse. Ce dernier, que la paix de Dresde autorisait à garder ses conquêtes en Silésie, s'était retiré à Potsdam ; et, fatigué par ses récentes campagnes, il s'intéressait de nouveau aux lettres et aux arts (1). Comme naguère, il se plaisait à s'entourer de gens de talent venus de tous les pays d'Europe. Aussi, dès son retour dans la triste capitale saxonne, Algarotti songea-t-il à renouer ses relations avec le grand Frédéric, quoiqu'il n'en eût guère retiré jusqu'alors que des déceptions. Et, comme il se rendait très bien compte qu'une intervention en sa faveur pouvait seule assurer le succès de ses démarches auprès du roi, il la demanda à Maupertuis, le président de la nouvelle Académie. Car ils étaient restés en fort bons termes depuis qu'ils s'étaient liés à Paris.

Tout en lui demandant par lettres des nouvelles de la Cour, il le pria de venir le voir à Dresde. Maupertuis s'en montra ravi et lui conseilla vivement de revenir à Berlin.

(1) « Je m'amuse avec l'étude, la musique, l'architecture, le jardinage et toutes sortes d'occupations agréables ». Lettre de Frédéric à sa sœur. Potsdam, 1^{er} novembre 1746.

« Je puis vous assurer, concluait-il, qu'il ne tient qu'à vous de faire revivre et de mettre en action tous les sentiments de Sa Majesté à votre égard. Jamais homme n'a été fait pour le roi comme vous et jamais homme n'a eu à en attendre de si grandes choses » (1).

Ainsi encouragé, Algarotti n'hésita plus à faire le premier pas, en vue de se réconcilier avec le roi de Prusse. Il lui dédia des vers et les envoya à Maupertuis en le priant de les remettre à qui de droit sous prétexte que, désirant les publier, il tenait à avoir l'assentiment royal. Mais il fallait, bien entendu, que le roi ne se méprit point sur les véritables intentions de son ancien favori, et c'est pourquoi Maupertuis lui adressa les lignes suivantes :

« Je crois que la demande d'Algarotti n'est qu'un prétexte pour avoir l'honneur de vous écrire une lettre et le plaisir de vous demander une grâce. Ces artifices de l'amour-propre ne doivent pas surprendre Votre Majesté » (2).

De telles avances n'étaient pas pour déplaire à Frédéric, qui répondit à Maupertuis :

« Je me repose entièrement sur vous quant à la négociation avec Algarotti. Il faut l'avoir, mais il n'est pas de ces hommes qu'il faut avoir à tout prix » (3).

Toutefois, les négociations n'aboutirent pas immé-

(1) Lettre de Maupertuis à Algarotti. Potsdam, 12 mai 1746. Algarotti, *Opere*, t. XVI, p. 211.

(2) Lettre de Maupertuis à Frédéric, 19 mai, 1746, *Opere*, t. XVI, p. 301.

(3) Lettre de Frédéric à Maupertuis, Pyrmont, 24 mai 1746. Citée par La Beaumelle dans sa *Vie de Maupertuis*, p. 303.

diatement, car le Vénitien s'obstinait dans son refus de venir à Berlin et Maupertuis ne pouvait se rendre à Dresde. A la fin, on décida de se rencontrer à mi-chemin des deux villes.

« Je souhaite que votre voyage en Saxe ne soit pas infructueux, écrit alors le roi de Prusse au Président de son Académie, et que vous reveniez comme Jason, en rapportant la toison d'or. L'expression est bien magnifique pour désigner Algarotti » (1).

Mais un tel voyage, si tant est qu'il ait jamais été accompli, ne donna pas tout de suite des résultats ; et, Maupertuis ayant été soudain appelé à Paris par la mort de son père, les démarches languirent pendant plus d'un semestre. Ce fut seulement en février 1747 que tout fut terminé ; et le roi put alors écrire à sa sœur, la margrave de Bayreuth :

« J'ai ici Algarotti qui fixe enfin son sort et s'engage à mon service. L'acquisition est bonne et me procure toutes sortes d'agrémens pour mon particulier » (2).

Les leçons du passé commençaient-elles à porter leurs fruits ? Toujours est-il que le Vénitien, qui avait osé refuser 1200 écus deux ans auparavant, ne dédaigna pas d'en accepter 3000 (3) en 1747, ce que recevait Maupertuis à cette époque.

Installé de nouveau à la Cour de Frédéric, il fut

(1) Lettre de Frédéric à Maupertuis, Postdam, 4 juin 1746, La Beaumelle, p. 306.

(2) Lettre de Frédéric à Wilhelmine, Potsdam, 24 février 1747.

(3) Cf. Lettre à Marco Foscarini, Potsdam, 6 mai 1747. *Opere*, t. IX, p. 418.

comblé d'honneurs et de faveurs. En avril, deux mois environ après son arrivée, il reçut des mains du monarque la clef d'or de Chambellan et la croix de diamants de l'ordre du mérite (1); en mai, l'Académie l'admit comme membre honoraire.

Au début du même mois, Frédéric inaugurait la résidence qu'il venait de faire construire sur les collines de Potsdam et qui, sous le nom de « Sans Souci », allait devenir son séjour favori. Là, le héros des deux guerres de Silésie s'entoura d'une société d'élite et passa des spectacles à l'étude, avec l'ardent désir de faire renaître les anciens jours de Rheinsberg. Il lui arriva de passer des journées entières avec Algarotti, qui, bientôt, parut n'avoir aucun rival dans l'affection de son maître; car Maupertuis passait une grande partie de son temps à Berlin, très absorbé par son Académie, sa jolie femme et ses petits animaux.

(1) Elles furent accompagnées par les vers suivants du roi :

« Vous que les grâces et les Ris,
Formèrent pour flatter et pour plaire,
Pour instruire par vos écrits
Et *non pour conseiller la guerre*,
Recevez ces titres nouveaux
Cet emploi et ce caractère
Plus digne de l'auteur du Congrès de Cythère.
Ces titres dans les cœurs excitent des rivaux,
Agitent les ressorts des complots et des brigues,
Et deviennent, par des intrigues,
La décoration des sots.
Dans les lieux simples que j'habite
On les sait refuser aux enfants des héros
Ils ne s'accordent qu'au mérite. »

Œuvres, Frédéric le Grand, édit., Berlin, 1846.

Bref, les relations entre le roi et son chambellan étaient des plus sereines, des plus cordiales, quand tout à coup une belle les troubla. Voici comment. Il y avait, à Berlin, une danseuse italienne, la Barbarina, qui jouissait des hautes faveurs du roi depuis que celui-ci l'avait fait enlever dans son pays (1) ; le bruit courut même plus tard qu'il n'aima jamais d'autre femme après son avènement. Dans son hôtel, elle donnait fréquemment de petits soupers, auxquels assistaient Frédéric et ses intimes ; Algarotti y parut donc maintes fois. Or, on crut s'apercevoir, un jour, que la danseuse regardait son compatriote avec beaucoup plus de complaisance que le grand Frédéric. Ce dernier, on le devine, pardonna difficilement un tel succès à son favori.

On manque de détails circonstanciés sur cette affaire et l'on ne sait quels rapports eurent au juste Algarotti et la Barbarina ; ce qui est certain, c'est que le royal jaloux s'appliqua à les rompre et que le Vénitien en fut excessivement blessé. On peut le déduire d'une lettre adressée par le roi à Maupertuis, en mars 1748.

« Il vient d'arriver une chose fort singulière, je ne sais quelle mouche a piqué Algarotti ou quelle boutade l'a pris : il m'a demandé, il y a trois jours, assez brusquement son congé ! Je ne m'attendais à rien moins qu'à cela ; j'ai voulu savoir de quoi il s'agissait et je n'ai pu entrevoir dans toutes ses raisons que

(1) Sur cette affaire, Cf. Röseler, « *Die Barbarina* », et Blaze de Bury, « *Le Chevalier de Chasot*. »

des prétextes tirés par les cheveux et des excuses aussi frivoles que ridicules pour cacher le fond de son inconstance.....

« Vous comprenez que je n'avais en vue, en l'engageant, que de me procurer la compagnie d'un homme d'esprit ; or, au lieu de remplir sa fonction, il a fait un esclandre terrible avec la Barbarina. Toute flétrissante que soit cette action, j'ai bien voulu l'oublier encore ; mais, quant à la façon cavalière dont il me demande son congé, elle met le comble à la mesure et je lui fais signifier qu'il peut quitter mon service quand il voudra, en me remettant toutefois, avant de partir, la clef de chambellan et la croix du mérite qui est prostituée à son col. Vous aurez la bonté de vous charger de cette commission ; c'est sur votre recommandation que je l'ai pris, c'est donc à vous de lui signifier ma volonté depuis qu'il s'est rendu, par tant d'ingratitude indigne de ma protection » (1).

Maupertuis se hâta d'accomplir la volonté du roi ; mais la clef et la croix ne furent jamais rendues, Algarotti jugeant que le meilleur parti à prendre était de s'appliquer à apaiser la colère de son maître. Et il fit si bien qu'il réussit à obtenir l'autorisation de s'absenter pendant quelques mois pour se rendre dans son pays.

« Il lui a fallu six mois pour faire les obsèques de

(1) Lettre de Frédéric à Maupertuis, Potsdam, 24 mars 1748. *Briefwechsel*, p. 227.

son amour pour la Barbarina » (1), écrira dans la suite Frédéric à Maupertuis.

En Italie, Algarotti passa presque tout son temps à Bologne, en compagnie de ses anciens amis de l'Université ; et Frédéric s'en plaignit. Car, selon lui, son ex-favori, qui s'était rendu là-bas sous prétexte de travailler, aurait pu étudier tout aussi bien à Berlin (2). Quand celui-ci reparut à la cour de Prusse, au commencement de 1749, il n'était plus question de sa querelle avec le roi. A l'opéra, la Barbarina avait été remplacée par une autre Italienne, une M^{me} Denis, dont les beaux yeux et l'esprit enjoué enflammèrent, s'il faut en croire Frédéric, l'étonnant Vénitien. Cependant, il n'avait pas complètement oublié la ballerine dont la vive sympathie avait failli lui devenir funeste ; et l'on peut voir comme un dernier écho de son chagrin dans certaine lettre où il annonce au roi la mort de Madame du Châtelet et l'affliction qu'en ressent Voltaire.

« Je le plains réellement d'avoir perdu ce que peut-être il ne retrouvera jamais. La perte d'une femme qu'on a aimée et avec laquelle on a passé sa vie est irréparable pour ceux qui ne commandent pas des armées et ne gouvernent pas des états » (3).

A cette époque Berlin, avait un éclat rappelant celui de la capitale Française, néanmoins Algarotti

(1) Lettre de Frédéric à Maupertuis, Potsdam, 15 novembre 1748. La Beaumelle, « *Vie de Maupertuis* », p. 410.

(2) Lettre de Frédéric à sa sœur, Berlin, 19 janvier 1749.

(3) Lettre d'Algarotti à Frédéric, Berlin, 17 septembre 1749. *Opere*, t. XV, p. 430.

n'y goûta pas de joies pendant les trois années qui suivirent et qui devaient être les dernières de son séjour en Allemagne. Malade de corps autant que d'esprit — il souffrait depuis longtemps de l'estomac et des entrailles — le pauvre bel esprit se cloitra pendant des mois entiers dans son appartement. Les lettres qu'il adresse alors à son frère et au roi, retenu à Potsdam par des affaires d'état, ne sont qu'une chronique de ce qu'il ressent et de ce qu'il tente pour remédier à ses maux. En voici un exemple :

« Je trouve que ce qui me fait le plus de bien, c'est une diète assez sévère ; un peu de chocolat le matin, un déjeuner léger et, le soir, rien autre chose qu'un peu de soupe » (1).

Quant à ses occupations journalières, voici comment il les avait arrangées.

« Je fais alternativement, dit-il, des exercices de corps et d'esprit, et je vais surtout du manège à l'étude.....

« Le matin, de 10 heures à midi, et le soir, depuis 9 heures jusqu'à minuit, je travaille à des lettres (2) qui roulent sur quelques matières philosophiques, sur la poésie ou sur la peinture et les beaux-arts ; j'en ai bien une vingtaine toutes prêtes. Ce sont des lettres à la postérité autant que des lettres à des amis, et, si jamais elles sont remises à leur adresse, ce me fera le plus sensible plaisir » (3).

(1) Lettre d'Algarotti à son frère, Potsdam, 1^{er} novembre 1749, Ms. Trévise.

(2) Cf. Lettre à Santarelli, Dresde, 12 janvier 1749, *Opere*, t. IX, p. 98.

(3) Berlin, 2 mai 1750, *Opere*, t. XV, p. 147.

Mais, en juillet 1750, quand Voltaire arriva à la cour de Prusse, il crut devoir abandonner sa solitude et reparaitre à Potsdam. Les mois suivants, on s'amusa beaucoup à Sans-Souci. L'automne s'écoula en fêtes splendides données en l'honneur d'étrangers distingués qui visitaient la cour. On multiplia pour eux les opéras, les bals, les spectacles de tout genre ; et, à Berlin, un carroussel eut lieu sur la grande place.

Le roi soupait, presque chaque soir, en compagnie de ses intimes, parmi lesquels figuraient toujours Maupertuis, La Mettrie, d'Argens, Voltaire et Algarotti.

« Que dirais-je des soupers du roi ? écrit le Vénitien. Ils me font souvenir souvent de ce souper offert par Cicéron à Jules César, où il y eut d'assez agréables discussions et beaucoup d'amis du beau parler. (1) Parmi les privilégiés auxquels il est donné de s'asseoir à cette table, on voit celui qui orne et embellit cette terre qu'il a mesurée, celui qui a une façon si particulière d'exprimer en vibrant ses ingénieuses pensées et un entendement si fin des choses scientifiques. Il s'y trouve aussi maintenant ce rare esprit M. de Voltaire, sans lequel, on peut le dire, un souper est un anneau sans gemme. C'est une chose de le lire, c'est une chose de l'entendre. Les pensées jaillissent de ses lèvres vives et piquantes,

(1) Le texte porte, écrit en grec, le mot φιλολογα, par lequel les Hellènes désignaient les amis des discours, de la littérature, les érudits et les savants.

comme les étincelles et les flots de lumière de corps électrisés (1).

Cette vie brillante de Sans-Souci ne dura pas longtemps. Frédéric, qui n'avait pas trop de tout l'Europe pour s'y chercher des amis, n'avait pas eu la main heureuse, il faut l'avouer, en choisissant les beaux esprits dont il fit ses premiers intimes. Il avait eu toutes les peines du monde pour les amener près de lui et, après les avoir réunis, il ne put les maintenir longtemps en une parfaite harmonie. A partir de 1751, les intrigues et les dissensions mirent aux prises ses philosophes.

On n'ignore pas la fameuse querelle de Maupertuis et de Voltaire ; elle eut pour cause principale la jalousie qui existait entre écrivains et savants et que le roi lui-même s'amusait quelquefois à attiser. Dès lors, plus de paix à Potsdam. L'atmosphère des soupers amicaux se chargea d'électricité et les convives commencèrent de se regarder de travers. Algarotti, qui ne demandait qu'à travailler tranquillement parmi ses livres, sentit qu'il devenait très difficile de rester neutre et il fut tenté de fuir l'orage. Il ne tarda guère à exposer au roi son désir de « respirer l'air natal et de manger des fruits cuits au soleil » (2). Mais ce dernier refusa de le satisfaire en lui faisant entendre que sa présence était nécessaire à la cour pour les noces du prince.

(1) Lettre d'Algarotti à l'abbé Flamino Searrelli, *Opere*, t. IX, p. 187.

(2) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Potsdam, 17 janvier 1751, Ms. Trévise.

« On parle maintenant d'un opéra quelconque qu'il faudrait adapter à ce théâtre, annonce Francesco à son frère. Il ne me reste que le déplaisir de voir encore remis à quelques mois un moment qui me paraîtra venir toujours trop tard » (1).

A cette époque, la dispute des deux illustres Français rendait insupportable tout séjour à Potsdam. Le roi soutint ouvertement le président de son Académie et se divertit beaucoup en cachette de la méchanceté du *Docteur Akakia*. La publication de ce livre fit éclater l'orage. Maupertuis, plus malade que jamais, se renferma à Berlin ; Voltaire prétexta une maladie pour se retirer et évita ainsi la colère de Frédéric ; quant à Algarotti, il redemanda la faveur de se rendre en Italie et, cette fois, il l'obtint.

« Hier, j'ai appris que le comte Algarottis'en allait en Italie, écrivait Ernst von Lehndorff au début de 1753. C'est un bel esprit qui a fait fortune à notre cour. On aime bien l'entendre parler et on craint de le voir. C'est le sort de tous ceux qui aiment faire de l'esprit » (2).

Quand l'ambitieux Vénitien quitta la Cour de Frédéric, en 1753, il ne se doutait point assurément que c'était sans retour. Son congé lui permettait de rester en Italie jusqu'à l'automne et il espérait en profiter pour passer quelque temps à Rome et peut-être même à Naples. Un retour offensif de sa ma-

(1) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Berlin, 22 septembre 1752, Ms. Treviso.

(2) *Tagebuch des Grafen*, E. von Lehndorff, p. 37.

ladie l'empêcha de réaliser ses projets et le cloua dans Venise bien au-delà des limites de son congé. Puis, lorsqu'en mai 1754, il se crut assez rétabli pour regagner Berlin, son mal le terrassa encore.

« Cette nouvelle insulte que j'en ai reçue, jointe à une maigreur qui pourrait bien être un commencement de phtisie, dit-il à ce moment à un ami, m'a fait abandonner mon projet de voyage » (1). Puis, bientôt convaincu de la gravité de son état, il écrit au roi de Prusse pour lui demander un congé permanent.

L'heure était venue où l'aimable aventurier devait mettre un terme à sa vie nomade et vivre loin de l'éclat des Cours. Il se retira à Mirabello, délicieuse villa à dix milles de Padoue, où il comptait recouvrer sa santé en usant de bouillies d'avoine et de bouillons de vipère.

La réponse du roi ne se fit pas attendre ; Algarotti reçut son congé, mais peu gracieusement, car Frédéric ne croyait qu'à moitié à la maladie de son fantasma chambellan.

« Algarotti a pris la clef des champs, déclare-t-il à Darget ; il s'établit à Venise où il épouse une personne qui, dit-on, lui apporte du bien. Voilà un grand dérangement dans notre société ; vous autres, vous me faites faire maison neuve malgré moi » (2).

On peut admettre assurément que Frédéric eut,

(1) Lettre d'Algarotti à l'abbé Scarselli, 12 mai 1754. *Opere*, t. XIII, p. 235.

(2) Lettre de Frédéric à Darget. 29 juillet 1754, *Œuvres*, t. XX, p. 49.

en ceci, beaucoup de torts, puisque c'est l'avis de celui qui fut la plus éclatante lumière du cénacle de Sans-Souci. « Nous fûmes quatre, rapporte Voltaire, qui nous échappâmes en peu de temps : Chazot, Darget, Algarotti et moi » (1). Nous gardons cependant quelque sympathie pour le roi, car il fut réellement navré de perdre les beaux esprits qu'il préférait.

« Notre société s'en est allée au diable, écrit-il tristement, en 1754 ; le fou est en Suisse, l'Italien a fait un trou à la lune » (2).

Et nous le plaignons d'autant plus que, coupable ou non, il a souffert d'une tempête dans sa vie privée au moment même où un terrible orage mettait sa patrie, son royaume en danger.

(1) Voltaire, *Œuvres*, t. 1, p. 38.

(2) Lettre de Frédéric à Darget, Potsdam, 25 février 1754, *Œuvres*, t. XX, p. 43.

CHAPITRE X

La Guerre de Sept Ans.

Voici donc Algarotti réinstallé une fois pour toutes en Italie ; il ne connaîtra plus la splendeur des Cours septentrionales ; il ne fera plus briller son esprit dans la société des grands ; la période magnifique de sa vie est terminée. Désormais, il s'occupera uniquement de ce qui charmait sa jeunesse et il s'entourera de ses aimables camarades d'Université ; il entre dans la période la plus fructueuse de sa vie au point de vue littéraire et elle a certes son intérêt biographique.

Dans ses relations avec le grand Frédéric, il faut avouer qu'Algarotti avait apporté très peu de sincérité et de véritable affection. On chercherait en vain un mot de gratitude, de reconnaissance, dans les lettres intimes qu'il adressa à son frère entre 1740 et 1753. Quand il y parle du roi, c'est en termes qui

dévoilent une ambition insatiable, toujours au-dessus des bienfaits et des faveurs, et avec une amertume entretenue par mille déceptions et défaites. Il eut souvent à souffrir, il est vrai, des caprices de son maître ; mais il s'en faut qu'il ait été sans reproches. Ne nous étonnons donc pas de ce que Frédéric soit devenu acerbe après avoir découvert que celui qu'il croyait un ami désintéressé n'était en somme qu'un ambitieux et un intrigant.

Au début de leurs relations, l'habile Vénitien ne considérait Frédéric que comme un moyen utile à la réalisation de ses espoirs personnels ; ses propres paroles nous autorisent à le croire. Même après qu'il a renoncé à toute ambition politique, pendant son dernier séjour à Berlin, on ne voit pas que ses sentiments à l'égard du roi deviennent plus affectueux ; et nous savons, au contraire, qu'il le quitta sans beaucoup de regrets. Mais, à peine installé en Italie, il change d'attitude ; il témoigne de la sympathie à Frédéric et son admiration pour lui semble parfois s'allier à une affection véritable ; aussi pouvons-nous dire qu'Algarotti racheta à Bologne les torts qu'il avait eus envers son maître à Berlin.

A la fin d'août 1756, le roi de Prusse envahissait la Saxe et, quelques jours plus tard, il en occupait la capitale. Quand les Autrichiens, accourus au secours des Saxons, eurent été défaits et que la Saxe eut été prise par Frédéric, — ce qui tourna contre lui trois puissances, — les Italiens, bien qu'indirectement touchés par cette guerre, prirent parti peu à peu pour l'un ou l'autre des principaux belligérants. Frédéric

étant roi d'une nation protestante et ayant contre lui les plus fortes puissances catholiques, sa cause rencontra peu de champions en Italie, parmi les fidèles de l'Eglise et parmi ceux qui gardaient un dévouement traditionnel au Saint-Empire romain. Quelques esprits chevaleresques prirent parti pour l'Autriche à cause du sexe de son chef ; et cela ne saurait surprendre, puisque Marie-Thérèse eut aussi des admirateurs, on l'a prouvé, parmi les partisans du roi de Prusse. Algarotti lui-même prodigua ses louanges à l'aimable souveraine ; il la compara à Elisabeth d'Angleterre et, avec son emphase habituelle, il la proclama « femme royalement distinguée entre toutes les autres tant par son esprit que par sa personne » (1).

Frédéric eut cependant pour lui quelques Italiens. Les gens de lettres saluaient en ce protecteur des beaux esprits un collègue autant qu'un Mécène ; et ceux en qui persistaient quelque peu l'esprit belliqueux des ancêtres s'enthousiasmaient aux prouesses de ce roi d'un petit pays que les défaites semblaient fortifier et qui savait remporter des victoires par de nouvelles tactiques.

A Rome, naturellement, la cause de l'Autriche triomphait. « Les principaux Romains, rapporte Schellendorff, lors du séjour qu'il fit dans la Ville éternelle, en avril 1757, ajoutent encore, à cause des circonstances présentes, à leur impolitesse connue envers les étrangers ; de sorte que ma qualité de

(1) Algarotti, *Opere*, t. V, p. 356.

sujet prussien m'a fait regarder à peu près comme un pestiféré » (1).

A la cour de Naples, on se montrait plus ou moins indifférent ; le même voyageur raconte y avoir reçu « un accueil fort gracieux des deux Majestés » (2).

A Florence, comme dans les contrées septentrionales de l'Italie, on ne tarda pas à s'intéresser beaucoup aux événements. Philip Stosch se plaint de la présence « d'une foule de personnes officieuses » qui ne manquent pas de le régaler de tous les bruits mis en circulation au sujet des désastres du roi de Prusse (3).

A Venise, les discussions, les controverses entre les deux factions devinrent violentes ; et, à Bologne, où les partisans de l'Autriche étaient nombreux, le sentiment populaire se manifesta par des chansons et des sonnets contre Frédéric-le-Grand.

Là, en 1757, alors qu'il était « entouré des ennemis les plus jurés en vers et en prose qu'ait la Prusse (4), l'ancien chambellan de Frédéric, au lieu de garder une neutralité qui convenait si bien à sa nature pacifique, osa prendre sa plume pour défendre son maître. Et certes on doit reconnaître qu'il n'y a ni faiblesse ni hésitation dans son discours, ou plutôt dans son essai « *Sopra il principio della*

(1) Lettre de Schellendorff à Algarotti ; Naples, 26 avril 1759. Ms. Turin. B. R.

(2) Lettre de Schellendorff à Algarotti ; Naples, 26 avril 1759. Turin, B. R.

(3) Lettre de P. Stosch à Algarotti ; Florence, 22 juillet 1758. Ms. Turin, B. R.

(4) Algarotti, *Opere*, t. V, p. 355.

guerra fatta al re di Prussia dall'Austria, dalla Francia, dalla Russia. »

Aux troupes nombreuses de la ligue, si difficiles à faire manœuvrer, il compare celles de la Prusse, modèles d'organisation et de discipline, commandées par un génie militaire qui en était vraiment l'âme et qui, déjà, dans sa jeunesse, « lorsqu'on le croyait tout entier à l'étude des Muses, pensait profondément aux affaires de l'Etat et de la guerre » (1).

Il n'entendait pas diminuer la valeur des forces opposées au roi de Prusse ; mais, comme il connaissait bien le caractère de celui-ci et l'étendue de ses préparatifs militaires, il se disait convaincu de la supériorité d'un tel prince sur les puissances alliées. Et sa conviction était si forte qu'il s'évertua à créer par sa plume un mouvement de sympathie, autour de lui, à l'égard de son héros. Il s'efforça d'amener ses compatriotes à en admirer la vaillance, la manière de lever le bouclier contre les forces combinées de l'Europe. Les premiers succès du roi accrurent son enthousiasme ; et, quand la guerre commença d'absorber l'attention de l'Europe, il résolut de s'en faire l'historien.

Dès lors, de tout côté il prit des informations. Le conseiller résident de Frédéric à Venise, M. de Cataneo, lui procura les rapports des courriers de Vienne et de Berlin, des plans de champs de bataille, des pamphlets de toute espèce et de toute

(1) Algarotti, *Opere*, t. V, p. 366.

origine contenant des récits de combats et de sièges, des nouvelles venues des différentes Cours ou publiées par les Gazettes d'Utrecht, de Berlin et de Cologne. En outre, Algarotti eut recours à ceux de ses amis qui résidaient dans les différentes capitales et à ceux qui se trouvaient parmi les combattants, afin d'être bien renseigné sur les moindres rumeurs et les divers détails relatifs à la guerre.

Ainsi, au fur et à mesure que se déroulaient les opérations, il accumulait des documents puisés aux meilleures sources et d'une grande variété ; et, quand il en eut réuni un nombre respectable, il étudia, scruta avec un soin extrême les différentes pièces de ce trésor d'historien. A Venise, son frère lui apporta un précieux concours dans ce nouveau travail ; leurs lettres, pendant les premières campagnes de la fameuse guerre, ne traitent guère que de la marche des armées et des bruits provoqués par les prouesses de Frédéric. C'est dans ces lettres, plus qu'ailleurs, qu'éclate l'enthousiasme d'Algarotti.

« Mon Dieu, que cet homme est grandissime et l'emporte sur tous les autres ! s'écrie-t-il peu après la bataille de Prague. Je me réjouis de ce que nous allons voir, en ce siècle, des choses dignes des Romains et bien propres à stupéfier ceux qui ne connaissent point la valeur de ce grand homme, qui élèvera l'histoire de nos jours à la dignité de l'ancienne » (1).

(1) Lettre à Bonomo, Bologne, 10 mai 1757. Ms. Turin, Bib. Royale.

Les hostilités, selon lui, touchaient alors à leur fin.

« Le roi fait la guerre courte et forte, et je ne doute point qu'il n'obtienne par ce moyen, au terme de la campagne, une paix plus glorieuse » (1).

Les événements ne lui donnèrent pas raison, loin de là ; mais la victoire de Rosbach survenant après les tristes revers de 1757, il exulta de nouveau et recommença ses louanges. Avec son lyrisme intarissable, il salua Frédéric comme « le premier des héros militaires modernes » ; un héros « tel qu'on chercherait en vain à travers les siècles les plus lumineux de l'antiquité pour en trouver un pareil » (2).

Il continua de marquer très vivement son mépris pour la France et pour son armée, qui perdait fort, d'après ses dires, à être comparée à celle de la Prusse, au triple point de vue de la discipline, de la sobriété et de l'endurance.

« Les Commissaires de l'armée, déclare-t-il dans ses notes, vivaient comme des ducs dans les villes pendant que les soldats manquaient de pain au camp...

« On plaçait les sentinelles avec une certaine négligence, d'où maintes surprises et de soudains désastres...

« Pendant les marches, les soldats quittaient les

(1) Lettre à Bonomo, Bologne, 24 mai 1757, Ms. Turin, B. R.

(2) Lettre à Bonomo, Bologne, 12 décembre 1757. Ms. Turin, B. R.

rangs pour marauder et partout ils laissent un triste souvenir de leur passage » (1).

Il signale également des exemples d'incapacité et d'incurie des généraux français, et il raille le système diplomatique de la Cour de Versailles.

« La France aura de grands désavantages dans les négociations avec le Cabinet de Berlin, parce qu'on ne peut y gagner ni un ministre ni une femme, comme dans les autres Cours, et qu'il faut aller directement au roi » (2).

Somme toute, Algarotti voit dans l'alliance de la France avec l'Autriche un grand manque d'esprit de suite et de jugement de la part de la première, qui, « après avoir prodigué tant d'argent et de sang, pendant près de deux siècles, pour abattre la Maison d'Autriche, se ruine maintenant pour la relever contre le meilleur allié de la France » (3).

Ses éloges vont toujours aux Anglais, il exalte leurs conquêtes et les salue du nom de « Romains parmi les nations ». Son admiration pour leur premier ministre s'accroît à mesure que s'avance la guerre. Il n'a jamais assez de termes laudatifs pour cet « homme sobre, avare du temps, ferme dans ses desseins, courageux dans l'action, vigoureux dans ses discours, uniquement préoccupé de la gloire de la nation, gloire qu'il garde comme la sienne » ; pour ce politique « arrivé par les voies de l'honneur à ce

(1) Brouillon, Ms. Turin, Bibliothèque Royale.

(2) Brouillon, daté 1758. Ms. Turin, B. R.

(3) Brouillon, 1758. Ms. Turin, B. R.

point culminant où l'on n'arrive d'ordinaire que par de basses pratiques et des artifices de courtisan » (1).

Ce modèle des ministres, ce Démosthène du Parlement, cet Epaminondas, ce Thémistocle des Conseils de guerre lui semblait de tout point digne de soutenir la comparaison avec son superbe Frédéric.

« Vraiment, le roi et Pitt étaient faits l'un pour l'autre ; il suffirait de leur union pour résister au choc d'une si puissante ligue » (2).

De sa retraite, à Bologne, Algarotti voyait s'écouler les années et la guerre continuait toujours dans le nord. Chaque campagne, pensait-il, devait être la dernière et, plus que jamais, il aspirait à la paix, afin de commencer la rédaction définitive de son histoire.

Déjà, en 1758, il avait reproché à la reine de Hongrie de s'être opposée à un armistice « avec une fermeté d'âme que l'on regarda comme du courage, mais qui en réalité n'était que de l'obstination » (3).

Il continuait de recueillir des matériaux pour son grand ouvrage, et il prenait toujours ses notes avec une telle ardeur, une si belle conviction, que les désastreuses campagnes de 1759 ne l'entraînèrent pas à la désespérance.

« Je ne sais quelle est la plus glorieuse des campagnes de 1759 : la très heureuse des Anglais ou la bien malheureuse du roi ? » (4).

(1) Algarotti, *Opere*, p. 381, t. V.

(2) Lettre à Bonomo, Bologne, 28 octobre 1761. Ms. Turin, B. R.

(3) Brouillon, 1758. Ms. Turin. B. R.

(4) Brouillon, 1759. Ms. Turin, B. R.

Et, s'il doute du triomphe final de celui-ci, on ne s'en aperçoit vraiment pas en lisant son *Discorso sopra il fatto d'armi di Maxen*.

Pendant toute cette période de luttes, il ne cessa de correspondre avec le roi de Prusse et avec quelques-uns de ses plus renommés généraux. Il envoya de temps en temps de menus cadeaux à Frédéric, une douzaine de « boutargues », des livres, de la musique ; et il se chargea parfois de petites commissions (1) pour son ancien maître, en Italie. Il lui manifesta souvent l'intérêt qu'il prenait à ses campagnes ; bref, il fit preuve d'un loyalisme et d'une émotion enthousiaste bien propres à surprendre le roi, voire même à le toucher. Aussi répondit-il toujours aux épîtres de son ancien chambellan, soit personnellement, soit par la main de son secrétaire ; et, plus d'une fois, il lui envoya le plan ou le récit d'une bataille ou quelque détail précieux pour son histoire.

Cependant, cette œuvre conçue et élaborée avec tant de sollicitude ne fut jamais menée à bonne fin. La longue durée de cette guerre « cruelle et bien obstinée » (2), fatigua peu à peu Algarotti, puis l'énerva réellement (3). Son travail prit soudain à ses yeux des

(1) En 1755, il fut chargé de trouver du marbre jaune antique pour le roi, et, en 1759, de lui procurer certaines actrices italiennes pour le théâtre royal de Berlin. Cf. les *Lettres* de Fredersdorf du 13 décembre 1755 et du 3 décembre 1759. Ms. Trévise.

(2) Lettre à Bonomo, Bologne, 26 janvier 1760. Ms. Trévise.

(3) Un brouillon de la Bibliothèque royale de Turin, daté de 1760, porte sous la rubrique « *motto per la storia* », le vers suivant d'Euripide :

Φεύγειν μὲν οὖν χρὴ πολέμον, ὅστις ἐν φρονεῖ

Troades, 400.

proportions si monumentales, si redoutables, qu'il se découragea ; et le mauvais état de sa santé acheva de le détourner de ses projets d'historien (1). Déjà, pendant les dernières campagnes, la guerre avait cessé d'être son objectif principal. Dans ses lettres d'alors, il ne lui consacre que peu de lignes ; il parle surtout des incidents de sa vie, de ses affaires personnelles, de ses écrits.

En 1759, il avait publié une première édition de *Lettere*, où se trouvent les pages *sopra la scienza militare del segretario fiorentino*, fruit des études auxquelles il s'était livré à Potsdam et à Berlin pour justifier son titre de conseiller intime de guerre.

« Vous quittez les flèches de l'amour pour donner carrière aux réflexions que le livre de Machiavel vous procure l'occasion de faire, lui écrivit le prince Henri de Prusse, auquel était dédiée la seconde édition des *Lettere*. Vous embellissez le sujet que vous traitez par tout ce que l'érudition a de plus sublime sur cette matière ; la tactique militaire n'offre rien d'agréable en elle-même. . . . Si vous joigniez la pratique à la théorie que vous avez acquise, vous trouveriez peut-être que les systèmes les mieux combinés sont susceptibles de bien des corrections quand l'expérience nous éclaire » (2).

En 1762, Algarotti se décida à réunir les parties achevées de son histoire et à les publier, avec d'autres

(1) « Ci resta ora solamente da vedere la passata guerra scritta da chi la guerreggio ». Lettre à Bonomo, 4 mars 1763. Ms. Trévise.

(2) Lettre du prince Henri, 22 août 1762. Ms. Turin, B. R.

discorsi militari, dans la seconde édition des *Lettere*. De ces vingt *discorsi*, six traitent des incidents de la guerre qui venait de finir, et ce sont, croyons-nous, les plus intéressants. Il y a peu de rapport entre eux, ce ne sont que des fragments d'un plus vaste travail ; aussi ne permettent-ils guère de juger leur auteur comme historien. Toutefois, si on les considère dans leur ensemble, et si l'on fouille le monceau de notes et de documents conservés à la Bibliothèque royale de Turin, on doit reconnaître qu'Algarotti a été clairvoyant et même pénétrant en tout ce qui concerne le caractère du grand Frédéric, et qu'il s'est montré impartial et judicieux dans ses considérations sur la guerre de Sept ans. Il est donc permis de regretter qu'un tel travail n'ait pas été achevé, car certainement il eut jeté une lumière très utile sur l'histoire de cette époque.

CHAPITRE XI

Les Versi sciolti.

Pendant son long séjour à l'étranger, bien que ses occupations aient été plutôt celles d'un courtisan que d'un littérateur, Algarotti était revenu de temps en temps à la poésie qu'il avait cultivée dans sa jeunesse avec une si belle ardeur. Mais il délaissa tout à fait ces sonnets et ces chansons qui le charmaient tant lorsqu'il était à l'Université. Déjà, en 1734, avant de quitter définitivement le cénacle de Bologne, il s'était livré à quelques tentatives de *sciolti* (vers non rimés) et s'était attiré ainsi les remontrances de Francesco Zanotti (1).

« Je sais par expérience, lui avait dit ce dernier, comment, à force de lire et de composer des poésies

(1) *Lettre à Algarotti*. Algarotti, *Opere*, t. XII, p. 133.

non rimées, on rend les liaisons de la rime ennuyeuses et difficiles. » Mais cela n'avait point détourné le jeune poète de son jeu littéraire et il s'éprit si bien du *sciolto* qu'il n'employa plus désormais, on a tout lieu de le croire, d'autre mode de versifier.

Il nous explique sa préférence dans son essai *sopra la Rima* qui parut en 1752, dédié à Lord Hyde. La rime, soutient-il, est l'une de ces choses barbares qui surgirent, après la chute de l'empire romain, à cette époque de décadence où la langue latine fut « abâtardie par les Goths ». Quant à sa nature, elle ne diffère pas beaucoup, lui semble-t-il, de « barbarismes », tels que l'acrostiche et autres « *studiati giocolini* », dont la beauté dépend entièrement des difficultés qu'il faut vaincre pour les composer. Aussi la rime lui apparaît-elle comme « la chaîne la plus lourde dont on puisse lier le poète » (1).

Elle entrave la libre expression de son esprit, elle l'oblige à dire « non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut » (2). En outre, il se trouve contraint d'ajouter bien souvent des phrases vagues, ridicules, superflues, uniquement pour satisfaire à ce « despote de la poésie ». Et si, d'aventure, cette nécessité de chercher des mots lui permet de tomber sur quelque rare et agréable association de termes ou d'idées, — ce qui n'arrive que rarement, — « de

(1) Algarotti ; *Opere*, t. IV, p. 86 et 87.

(2) Algarotti ; *Opere*, t. IV, p. 87.

combien de désordres n'est-elle pas coupable ? » (1). Donc, selon sa prosodie, la rime n'est permise et louable que dans le sonnet, la chanson et des formes analogues ; en général, dans « des compositions faites de petits vers » (2), qui, sans cela, tomberaient dans la monotonie. Mais elle n'est pas du tout nécessaire dans les longs poèmes aux vers de onze ou douze syllabes, et elle devient presque une « puérilité » dans les pièces du genre héroïque à cause de leur caractère grave.

Très grande est la variété qui provient de l'hendécasyllabe, parce que la césure tombe parfois dans un endroit et parfois dans un autre ; et son extension lui permet de recevoir maints vocables d'une mesure et d'une sonorité diverses, dont les multiples combinaisons jointes aux différentes césures du vers répondent pour ainsi dire à toutes les combinaisons du dactyle et du spondée dans l'hexamètre (3). Bref, la langue italienne, riche, sonore et flexible par nature, peut en général, pensait Algarotti, se passer de la rime qui gêne le poète et n'ajoute rien à la beauté de sa poésie.

Ceci dit, on comprend pourquoi ses derniers vers ont été des *sciolti*. Il nous en reste le souvenir dans

(1) Algarotti ; *Opere*, t. IV, p. 95.

(2) Algarotti ; *Opere*, t. IV, p. 106.

(3) Algarotti ; *Opere*, t. IV, p. 112. Beneducci trouve une similitude entre cette opinion d'Algarotti et celle de Carducci sur le même sujet. Il fut tellement enthousiasmé par l'essai *sopra la rima* qu'il l'a comparé à la critique de la rime de Domenico Gnoli, au détriment de ce dernier. Voir Beneducci, *Scampoliteritici, l'Algarotti critico*.

les vingt *Epistole in versi* publiées dans le tome I^{er} de l'édition de 1794. Ces épîtres, rédigées et ciselées avec tant de soin par leur auteur, qui se flattait d'y apercevoir quelque chose de son Horace adoré (1), nous paraissent bien fades aujourd'hui, malgré tout ce qu'a tenté un critique moderne pour en augmenter la valeur (2).

Plusieurs critiques contemporains d'Algarotti les regardèrent d'un œil favorable et les jugèrent élégantes à cause de leur forme assez nouvelle. Et l'un d'eux, l'auteur des *Lettere Virgiliane*, dans son admiration excessive pour la poésie du Vénitien, lança celui-ci au milieu d'un des plus importants tourbillons littéraires de l'époque. La chose vaut d'être contée.

Nature sensible et susceptible à l'excès, Algarotti souffrait réellement des critiques portées sur ses ouvrages ; toute sa vie, il évita de son mieux les polémiques et les querelles littéraires. S'il séjourna si longtemps dans les pays étrangers, c'est beaucoup, on peut le croire, parce que ses compatriotes l'avaient blessé au vif en malmenant son *Neutonianismo*. Giovio, qui l'a bien connu pendant ses dernières années, nous le dépeint comme aspirant seulement à une réputation tranquille.

« Passionné de louanges, dit-il, il craignait énormément les critiques ; aussi, au moyen de cadeaux et de mortadelle de Bologne, étouffa-t-il l'implacable

(1) Algarotti, *Opere*, t. XVII, p. 17.

(2) Cirillo Berardi, dans son livre *Dell' opera poetica di Francesco Algarotti*, Bozzoli, 1903.

examen dans la gorge même des journalistes sévères et jaloux » (1).

Lors de son retour définitif en Italie, le bel esprit comptait depuis longtemps parmi ses meilleures relations le P. Saverio Bettinelli, « le jésuite le plus aimable du monde » (2) et des plus aptes à rendre « les jansénistes eux-mêmes amis de sa Compagnie » (3). Or, en 1753, Bettinelli, à ce moment préfet de l'Académie de Parme, eut l'idée de réunir dans un recueil des vers blancs d'Algarotti, de Frugoni et de lui-même.

« Ne pourriez-vous m'en confier six, huit ou quatre, demandait-il alors au Vénitien, afin que l'on puisse voir ce qu'en pense le public ? J'ai cette idée fixe dans mon esprit que, pour le bien de tous ceux de nos jeunes gens qui se soucient de la belle poésie, on pourrait imprimer conjointement un essai de *sciolti*, parce que, selon moi, ce sont des vers excellents et bien propres à l'éducation poétique. Frugoni, Algarotti et, derrière eux, Bettinelli, formeraient ce petit livre. Si vous y consentez, il paraîtra cette année, bien imprimé et sans vous causer aucun tracas » (4).

(1) Giovanni-Battista Giovio, *Elogio del conte Algarotti*, t. V des *Elogi Italiani*, in-8°, Venise. Cf. aussi *Lettere Inglesi* de Bettinelli, *Opera*, t. XII.

(2) Lettre d'Algarotti à Bonomo ; Berlin, 21 mars 1750. Ms. Trévise.

(3) Lettre d'Algarotti à Bonomo ; Berlin, 22 janvier 1750. Ms. Trévise.

(4) Lettre de Bettinelli à Algarotti ; Fontevivo, 15 octobre 1753, Algarotti, *Opere*, t. XIV, p. 91.

Algarotti refusa cette proposition d'une manière plus ou moins voilée (1) et non sans se moquer de l'enthousiaste jésuite, de sorte que l'affaire languit. Puis, en 1755, Bettinelli lui redemanda l'autorisation d'imprimer quelques-unes de ses épîtres en vers blancs. « Sans un ordre positif du contraire, concluait-il, *J'irai mon chemin*. L'impression se prépare et bientôt la presse va travailler » (2). L'ordre positif ne se fit pas attendre. Algarotti était en train de faire imprimer les mêmes épîtres dans une édition de ses œuvres à Venise et, partant, il ne pouvait accepter qu'elles parussent en même temps dans un autre recueil (3). Mais Bettinelli ne paraît pas avoir pris ce refus au sérieux, et il continua de préparer, chez Andrea Cornaro, son édition.

Sur ces entrefaites, Algarotti, ayant été prévenu par l'abbé Bressani que son épître *Sopra il Commercio* devait être publiée, s'empressa de charger Bonomo d'en arrêter l'impression. En effet, cette poésie avait paru à Dresde quand Alessandro Zeno fut nommé procureur et ce dernier avait manifesté le désir qu'elle ne fut pas livrée au public vénitien.

« Je ne l'ai pas fait rééditer avec mes œuvres, nous apprend Algarotti, car je ne l'ai pas reprise

(1) Algarotti, *Opere*, t. XIV, p. 96. Venise, 29 janvier 1754.

(2) Lettre de Bettinelli, Parme, 14 janvier 1755. Ms. Trévise.

(3) Nous n'avons pas la lettre dans laquelle Algarotti manifeste son refus, mais nous voyons très bien ce qu'elle contenait par la réponse de Bettinelli. « Dopo sua crudele in cui mi vieto di dare in luce i suoi sciolti, quantunque a dir vero per buona ragione, se devo godarli presto stampati in Venezia ». 15 février 1755. Ms. Trévise.

et achevée comme mes autres travaux. Je ne voudrais pas davantage, maintenant, qu'elle parût à Venise(1).

.
« Le père Bettinelli m'a demandé, il y a longtemps, de faire imprimer mes poésies avec les siennes et celles de Frugoni, je n'y ai point consenti. Il les imprime malgré mon refus, ce n'est pas très bien de sa part. Mais patience ! des choses indifférentes et publiées par moi-même, qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Il suffit qu'on ne réimprime pas l'Épître en question » (2).

Son frère lui donna bientôt l'assurance que la susdite épître ne figurerait pas dans le livre de Bettinelli et, dès lors, il ne s'occupait plus de cette édition. Mais lorsqu'en 1758 elle eût paru, son émotion fut intense. Car, sous le titre de *Versi sciolti de tre eccellenti moderni autori*, le bon jésuite ne présentait pas seulement des vers blancs d'Algarotti, de Frugoni et de lui-même, il donnait encore certaines *Lettere Virgiliane*, dans lesquelles il osait s'attaquer à Dante même ! Prévoyant les critiques sévères qu'allaient susciter de telles « lettres » dans le monde littéraire, Algarotti se hâta d'ajouter un avertissement au second volume de ses œuvres qui s'imprimait à Venise (3).

« J'ai dû le faire imprimer, explique-t-il, afin de

(1) Lettre à Bonomo Algarotti, Bologne, 26 novembre 1757. Ms. Turin. Bib. Royale.

(2) Lettre à Bonomo Algarotti, Bologne, 29 novembre 1757. Ms. Turin. Bib. Royale.

(3) Edition Pasquale, Venise, 1757.

n'être pas englobé par hasard dans la vulgaire compagnie de ceux qui n'admirent pas notre très grand poète Dante » (1).

Les *Sciolti*, lit-on dans cet avertissement, ont été édités contre la volonté d'Algarotti. Ce dernier n'a, du reste, aucune envie d'être associé à l'auteur des *Lettere Virgiliane* ; il désire, au contraire, compter parmi ceux qui estiment et admirent Dante et les écrivains du *cinquecento* ; il a souvent manifesté son admiration pour Dante et pour Pétrarque dans ses écrits (2). Et plusieurs citations en témoignent. Au surplus, non content de publier cet avertissement dans un de ses volumes, il le signala à ses amis (3) et l'envoya aux principaux journaux littéraires (4).

Les *Lettere Virgiliane* firent naturellement un grand bruit dans le monde des lettres ; critiques et journalistes, poètes et académiciens protestèrent avec énergie contre les attaques dont Dante était l'objet. Bettinelli avait pensé que le voisinage des vers contribuerait à faire accepter ses malencontreuses lettres ; il n'en fut rien. On les blâma et les poésies en souffrirent. Tout le parnasse italien railla les « *eccellenti autori* » que le jésuite avait voulu substituer comme modèles à Dante et aux écrivains du xvi^e siècle.

Comme Algarotti, mais moins ouvertement, Frugoni se plaignit de cette déplorable aventure.

(1) Lettre d'Algarotti à F. Scarselli ; Bologne, 11 avril 1758, Algarotti, *Opere*, t. XIII, p. 256.

(2) Cf. note 2, p. 191 ; Lettre d'Algarotti à Bonomo, 18 mars 1758.

(3) Cf. Lettre à, Bologne, 18 mars 1758. Ms. Florence. Bib. Nationale, cart. Gonnelli, 108.

(4) Cf. *Novelle litterarie*, Florence, 7 avril 1758, aussi 28 avril.

« J'aurais voulu, écrit-il à Nidalma, que mes poèmes ne fussent pas publiés par autrui et sans que j'en fusse avisé. Je n'aurais pas permis qu'on les livrât à la publicité comme des œuvres magistrales ou des modèles littéraires. Ces bienheureuses *lettres* qui figurent en tête du livre n'auraient point dû être imprimées ou auraient dû l'être à part » (1).

Et, à Algarotti, il envoyait les lignes suivantes :

« On parle beaucoup de lui (Bettinelli), mais pas très élogieusement, dans les plus doctes et sérieuses villes d'Italie, à cause de ce bienheureux volume où, après ces dix lettres hardies, nous sommes placés vous et moi. On veut qu'il en soit l'auteur ainsi que de toute cette édition qui met en train les langues et les plumes » (2).

Nous avons indiqué à quel moyen recourut Algarotti pour se tirer d'affaire. En plus de l'avertissement précité, il écrivit une lettre préliminaire pour protester encore contre les critiques injustes qui l'accablaient. Cette lettre précédait une épître à M^{me} du Boccage qu'il publia en 1759. Bettinelli, qui la vit à Venise, presque aussitôt, s'empressa d'écrire à notre bel esprit en vue de l'apaiser.

« Parce que je pense que vous avez déjà protesté plusieurs fois, disait-il, et que vous pouvez recommencer, je vous prie de me pardonner et d'en finir » (3).

(1) Lettre citée dans *Voltaire et l'Italie*, par E. Bouvy, p. 53.

(2) Algarotti, *Opere*, t. XIII, p. 86, Parme, 23 mai 1758.

(3) Lettre de Bettinelli à Algarotti, 15 septembre 1759. Alg. *Opere*, t. XIV, p. 186.

Et il lui communiqua une missive que Voltaire venait de lui adresser au sujet des *Lettere Virgiliane*. Le brillant écrivain y déplorait que l'Italie manquât de la liberté de penser, et il concluait en ces termes : « Algarotti a donc abandonné le triumvirat comme Lepidus ? Je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le Dante ; il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami » (1).

Algarotti ne manqua pas de donner connaissance à Frugoni de la lettre de Bettinelli, et Frugoni répondit.

« Que Bettinelli se fâche s'il le veut à cause de votre lettre préliminaire ; nous devrions plutôt nous fâcher vous et moi, de ce qu'il nous a imprimés à notre insu et placés à la suite de ces dix lettres qui ont indigné le public à juste titre » (2).

Dans l'intervalle, Algarotti avait envoyé à Bettinelli une lettre simple et digne. Il lui exprimait ses remerciements au sujet des motifs qui l'avaient poussé à imprimer ses vers et lui expliquait que les conséquences d'un tel honneur l'avaient obligé à placer un avertissement dans l'édition de Palese et en tête de l'épître à M^{me} du Boccage.

« En agissant ainsi, ajoutait-il, je n'ai eu d'autre but que de me mettre hors d'un différend auquel on me mêlait et dans lequel vraiment je n'entrais pour

(1) Algarotti, *Opere*, t. XIV, p. 190.

(2) Lettre de Frugoni à Algarotti ; Parme, 9 octobre 1759, t. XIII, p. 108. *Opere*.

rien. Cela fait, il ne me reste rien d'autre à faire. S'il vous semble que j'ai fait trop encore, considérez qu'il m'a été bien plus pénible de me voir en butte à la critique et à la fureur littéraire à cause des idées et des opinions d'autrui » (1).

Il semble bien que cette explication ait mis fin à l'amitié qui liait auparavant le jésuite et l'écrivain ; à notre connaissance, ils n'échangèrent plus une seule lettre. Mais, plusieurs années après la mort d'Algarotti, Bettinelli prit sa revanche. Dans les *Lettere Inglesi*, il a montré quelle part avait eue son ancien ami aux *Lettere virgiliane* et il a profité de l'occasion pour en tracer un portrait où abondent les traits observés sur le vif. Il le connaissait intimement, cela se devine ; mais il a abusé de détails présentés de manière à s'ajuster exactement selon ses désirs. Il représente Algarotti comme « grand voyageur, respecté, riche, favori de tous les peuples et des deux sexes » (2). Il le montre « tremblant et effrayé à l'aspect d'un péril aussi frivole qu'une critique pédantesque » (3), préférant à toute gloire de l'esprit une vie de paix et de tranquillité que, seuls, peuvent goûter ceux qui vivent loin des querelles littéraires. Il lui fait avouer qu'après s'être passionné pour l'étude, il en craignit les conséquences et qu'il limita ses œuvres variées aux sujets « indifférents et plutôt étrangers, et certainement éloignés des

(1) Lettre d'Algarotti à Bettinelli ; Pradalbino, 24 septembre 1759. *Opere*, t. XIV, p. 191.

(2) Bettinelli, *Opere*, XII, p. 219.

(3) Bettinelli, *Loc. cit.*, XII, p. 219.

discordes italiennes ou même en dehors de leur district » (1).

A propos des *Lettere virgiliane*, voici ce qu'il lui fait dire :

« J'ai mieux aimé paraître pusillanime que de risquer mon repos et je n'ai pas hésité à sacrifier un ami de fort ancienne date... » (2). Et il l'amène à conclure en somme, que « tous les Italiens ayant vraiment du goût ont, sur Dante et les écrivains du xvi^e siècle, la même opinion que le pseudo-Virgile (des *Lettere*) ; ils se le disent quelquefois entre eux l'un à l'autre, mais dans l'oreille, afin de ne pas être entendus » (3).

Il est à craindre que, dans les *Lettere Inglesi*, le bon jésuite n'ait cédé à son ressentiment.

Ce n'est pas faire acte de partialité à l'égard de l'aimable bel esprit que de le laver des accusations d'hypocrisie et de lâcheté portées contre lui par Bettinelli.

Dès ses premiers écrits, Algarotti avait manifesté son mépris pour le pédantisme et l'étroitesse d'esprit de quelques-uns de ses contemporains : adulateurs aveugles des grands écrivains toscans des xiv^e et xvi^e siècles, imitateurs serviles de Dante, de Pétrarque et de Boccace qui n'accordaient aucune valeur aux auteurs dont le vocabulaire ou le style ne rappelait pas l'un de ces maîtres (4). On trouve

(1) Bettinelli, *Loc. cit.*, XII, p. 223.

(2) Bettinelli, *Loc. cit.*, XII, p. 224.

(3) Bettinelli, *Loc. cit.*, XII, p. 227.

(4) Algarotti, *Opere*, t. VII, p. 336.

plusieurs expressions de son dédain dans ses essais, sa correspondance et dans l'*Epître à Metastasio* (1).

Nuovo non è, che la volgare schiera
Solo dagli anni la virtude estimi
E più la ruggin che il metallo aprezzi.

.....

O di servile et à povere menti !
Nulla dunque lasciar Petrarca e Dante
All' industria de' posteri e all' ingegno ?

Ses sarcasmes les plus mordants sont dirigés contre les pédants toscans, les lexicologues de la « Crusca » qui, non seulement voulaient maintenir leur langue entre les bornes prescrites par les auteurs anciens, mais encore n'entendaient tolérer aucune innovation adventice (2). Il se permettait souvent de se moquer des *rigorosi dettami* des académiciens qu'il regardait comme des ennemis jurés des maîtres de la littérature (3).

« Il est assez étrange, remarque-t-il à ce sujet, que les deux plus célèbres académies de la langue, la nôtre et celle de France, aient débuté en exerçant leur pouvoir contre les plus excellents poètes qui florissaient alors en Italie et en France » (4).

Il s'amusait à examiner les qualifications de leurs membres. Un sonnet, disait-il volontiers, est un pas-

(1) Algarotti, *Opere*, t. I, p. 15 et s.

(2) Algarotti, t. X, p. 215, 216 et p. 136.

(3) Algarotti, t. IV, p. 516.

(4) Algarotti, t. X, p. 211.

seport pour entrer dans une académie. Les « Cruscanti », à l'entendre, n'admettaient que certaines catégories de personnes : des ultramontains, malgré leur peu de volonté ; de jeunes nobles florentins et d'autres qui, bien qu'étrangers à la région, avaient « une dévotion particulière pour les choses toscanes. »

Par cela même qu'il ne partageait pas les opinions des bonnes gens de la « Crusca », il est évident qu'Algarotti était capable de scruter Dante et les *Cinquecentisti* et de les soumettre à une critique raisonnable. Les fautes des derniers, il les perçut clairement : trop de mots, trop de *concetti*. Deux seulement lui paraissaient être de vrais *capi-scuola* ; mais, des autres, on pouvait dire : « Quelle aridité de pensée dans de si grands fleuves de paroles » (1).

Quant à Dante, il le trouve très justement appelé père et roi de la langue, car n'ayant pas plus de prédilection pour une province que pour une autre, il en a uni les idiomes variés comme dans un seul corps et il a voulu rendre commune à toute l'Italie leurs richesses particulières. Grâce à l'incomparable poète, ainsi qu'à Pétrarque et à Boccace, la langue italienne est devenue grammaticale et immortelle (2).

Enfin, Dante lui apparaît comme le versificateur

(1) Algarotti, *Opere*, t. IX, p. 212.

(2) Algarotti, *Opere*, t. IV, p. 36-37. *Saggio sopra la lingua Francese*.

suprême. « On peut bien soutenir, écrivait-il en 1752, qu'il n'y a pas un type de vers dont on ne trouve l'archétype dans son poème sacré si soigneusement travaillé » (1). Toutefois, il ne lui semble pas que le poète, en dépit de son génie, doive être imité, à cause surtout de ses fréquentes libertés de formes et d'expressions. Il n'est pas « permis maintenant, affirme-t-il, de faire ce que l'on pourrait peut-être concéder au père, roi et créateur de notre langue » (2).

L'affaire des *Versi sciolti* eut un épilogue intéressant : la lettre d'Algarotti au marquis Manara, écrite le 6 octobre 1759 et relative à l'interprétation du célèbre couplet :

Tu se' solo colui, da cui io tolsi
Lo bello stile, che m' ha fatto onore.

Le délicat écrivain s'y « montre si judicieux, qu'il nous fait supposer qu'il a été le premier à interpréter ou à pouvoir interpréter ces vers ». Et Beneducci, après s'être exprimé de la sorte (3), nous signale au surplus que l'interprétation d'Algarotti est celle des plus modernes auteurs.

D'autre part, il n'a jamais affiché des opinions absolues ou paradoxales. Il n'a rien écrit qui permit de le rattacher à ceux de ses contemporains qui, dans l'espoir de servir les auteurs de leur entourage, décriaient toute œuvre classique et ne craignaient pas de soutenir « que Dante était un fou et son œuvre

(1) Algarotti, *Opere*, IV, p. 113. *Saggio sopra la rima*.

(2) Algarotti, *Opere* IV, p. 192. *Saggio sopra la rima*.

(3) *Scampoli critici, l'Algarotti critico*.

une monstruosité » (1). Enfin, on ne voit pas qu'il se soit jamais abusé sur sa propre poésie. Il a toujours regardé sa prose comme supérieure à ses vers, et il n'en faisait guère, au reste, que pour se délasser. En réalité, on ne doit classer Algarotti ni parmi les pédants qui adulaient les classiques, ni parmi les exaltés qui rêvaient de les rejeter ; il se tint à égale distance des deux extrêmes, dans ce milieu où la philosophie antique a placé la sagesse. On peut presque le considérer comme un précurseur de la critique moderne, puisqu'il a reconnu que Dante a autant de défauts que de sublimités, et qu'il s'est efforcé de l'étudier en tenant compte de ce que le maître devait à son siècle. Aussi ne voyons-nous aucune raison pour douter de la sincérité des protestations qu'il fit entendre lorsqu'on le rangea parmi les contempteurs de Dante. Et, parce que nous savons qu'il souffrait de la critique, il nous paraît très plausible de croire qu'il ait tenu à sortir au plus tôt d'un imbroglio dans lequel il se trouvait pris sans motif valable et contre sa volonté.

Avant de terminer l'histoire de cette querelle littéraire, si déplaisante pour le bel esprit, il nous faut rapporter un autre incident qui eut lieu peu après la publication des *Versi sciolti*. Il eut pour cause l'apparition du *Giudizio degli antichi Poeti* de Gasparo Gozzi, qui défendait Dante contre les atta-

(1) Lettre de Voltaire à Bettinelli, envoyée par ce dernier à Algarotti avec sa lettre du 15 septembre 1759, Algarotti, *Opere*, t. XIV, p. 189.

ques des *Lettere virgiliane* et dont quelques gravures ridiculisaient les trois « *eccellenti autori* ». Cet ouvrage parut presque en même temps que les *Versi sciolti* et il attira immédiatement l'attention d'Algarotti (1).

« Le signor Gozzi, correcteur de l'édition de mon livre, écrivit-il alors, se prépara à défendre Dante, attaqué dans les *Lettere* qui accompagnent ce recueil, dès qu'il sut qu'on pensait à le publier. Il ne m'en souffla mot, bien qu'il m'eût écrit à l'occasion des corrections de mon livre. L'abbé Bressani, la dernière fois qu'il vint à Venise, me donna connaissance du recueil et de la défense de Dante. Aussitôt que je fus averti de cette affaire, j'envoyai à Pasquali cet avertissement que vous aurez vu en tête de mes vers, et je demandai à Pasquali de prier Gozzi, en mon nom, de dire, en écrivant contre ce recueil, que je n'y étais pour rien et que je n'adoptais point les sentiments exprimés dans ces lettres contre Dante. Il me fit répondre qu'il n'avait aucune intention de parler, dans sa réplique, des vers du recueil, mais qu'il voulait seulement défendre Dante » (2).

Cependant, Gozzi, dans son ouvrage, n'eut pour Algarotti qu'une « louange ironique ». Mais ce qui courrouça bien autrement notre malheureux poète, ce fut la gravure où l'on voyait des chiens et des corbeaux qui fuyaient épouvantés, les uns aboyant, les

(1) Gozzi, paraît-il, avait vu les *Versi sciolti* en manuscrit, alors qu'il était chargé par Cornaro d'en reviser les épreuves.

(2) Lettre à Bonomo, Bologne, 18 mars 1758.

autres croassant, devant le jugement de l'auteur de la *Divine Comédie* (1).

Dans ces conditions, Algarotti avait cru devoir écrire à la procuratrice Zeno qui protégeait beaucoup Gozzi ; et cette lettre avait produit sur ce dernier un effet salulaire, car il se déclara prêt à donner toute satisfaction au plaignant.

« Je désire, disait encore Algarotti à Bonomo (2), que vous alliez chez Madame la procuratrice Zeno et lui disiez que vous êtes tellement écœuré par la conduite de Gozzi que vous n'acceptez aucune espèce de réparation. Que son langage soit vrai ou ironique, ça m'est égal. De même au sujet des gravures, puisqu'elles ne peuvent ni ne doivent me concerner en aucune manière. D'autant plus que je n'ai rien à faire, ni en œuvre ni en pensée, avec les détracteurs de Dante et avec l'auteur des *Lettere* qui a censuré ce grand poète. Je veux donc que M. Gozzi fasse une lettre, dans laquelle il dira qu'il lui faut défendre la cause qu'il a embrassée et qu'il y est de plus obligé après l'étude des œuvres d'un des trois auteurs dont il y a des vers dans le recueil. Celles-ci ayant été publiées de nouveau ces derniers jours, il a trouvé un avertissement, en tête des vers, qui parle de Dante et de Pétrarque avec le plus grand respect et apprend au public comment a été fait ce recueil des trois

(1) « Il paraît que je suis là dedans, murmura Algarotti, comme si j'avais voulu figurer, moi aussi, parmi les détracteurs de Dante ».

(2) Lettre d'Algarotti ; Bologne, 18 mars 1758. Ms. Trévise.

excellents auteurs sans qu'Algarotti le sut et même contre sa volonté.

« En outre, en lisant les susdites œuvres en vers et en prose, on trouve à chaque passage des preuves très claires(1) de ce que dit l'avertissement quant à l'estime de M. Algarotti pour le grand poète Dante ».

La lettre devait porter en sous-titre ces mots : *Aggiunta al Giudizio degli Antichi poeti*, et être imprimée dans le même format que l'ouvrage de Gozzi, de sorte que les libraires la puissent vendre comme si elle en était le supplément.

« Et s'il parle de dépenses, ajoutait Algarotti, dites aussi que vous êtes prêt à faire ce qu'il faut pour qu'on en tire autant d'exemplaires qu'en a son livre. Je désire, comme vous le voyez, de simples expositions de faits. Je ne veux de louanges que celles que je devrais recevoir de mes œuvres même ; sinon je ne les veux de nulle autre source » (2).

Enfin, en cas de nécessité, il autorisait son frère à

(1) Algarotti les signale très soigneusement dans la même lettre.

1. *Versi di Dante citati quà e là per entro alle sue opere* ; Come de Greci si citavano i versi di Omero.

Edition Pasquali, Venise, 1758, *Opere*, t. I, p. 61, 121, 137, 142, 163, t. II, p. 112.

Del Petrarca ancora sono citati nelle medesime opere moltissimi versi quà e là.

2. *Maniere o frase di Dante incastrate nelle medesime opere*. *Opere*, t. II, p. 90, 100, 370.

3. *Versi inserti nelle epistole..... Anche del Pétrarca...* *Opere*, t. II, p. 434, 440, 451, 456.

4. *Alcuni luoghi tra gli altri nei quali si esalta sommamente Dante*. *Opere*, t. II, p. 9, 167, 179, 144.

(2) Lettre citée ; Bologne, 18 mars 1758. Ms. Trévise.

recourir au procureur Foscarini, dont dépendait Gozzi ; il devait prêter la main d'autant plus volontiers à cette affaire que le Vénitien lui avait adressé une de ses épîtres et qu'il l'appréciait fort. Mais cet expédient ne fut pas nécessaire ; Gozzi n'opposa aucune résistance à la volonté d'Algarotti et bientôt parut l'écrit demandé. Il portait le titre de *Prefazione* et promettait une nouvelle édition du *Giudizio* sans les gravures offensantes. De plus, il décernait des louanges à chacun des trois excellents auteurs. Ainsi se termina l'incident et Algarotti en fut très probablement satisfait, car il n'y fit plus allusion dans ses lettres à son frère. Toutefois on n'oublia pas l'affaire aussi facilement qu'il se plaisait à le supposer ; les écrits de Baretti et de Bettinelli l'exhumèrent et la réputation du bel esprit en a souffert plus d'une fois sans doute à cause de l'association de son nom avec les censeurs de Dante.

CHAPITRE XII

Dernières années.

Algarotti passa en Italie les dernières années de sa vie ; mais, à cause de son esprit inquiet et mobile, il ne resta longtemps nulle part. Après avoir séjourné un peu plus de douze mois dans les environs de Padoue, il ne voulut plus de sa « délicieuse villa » de Mirabello ; et, en 1756, il se rendit à Bologne.

« Je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'ai vu les amis et ai été vu par eux, apprend-il à son frère : de sorte que je passerai plus de temps ici que je n'avais pensé d'abord » (1).

Il retrouvait, en effet, dans cette ville, la plupart des universitaires de son ancien cénacle ; Manfredi

(1) Lettre d'Algarotti à Bonomo ; Bologne, 29 juin 1756. Ms. Trévise.

avait disparu, mais Fabri et les trois Zanotti étaient toujours là et, comme jadis, ils firent à leur camarade un chaleureux accueil. Les beaux esprits reprirent aussitôt leurs réunions littéraires. Ils n'avaient plus à leur disposition l'hospitalière villa de Russo, la marquise Ratta étant morte ; mais une autre marquise, la spirituelle Theresa Spada, devint leur « Muse » et les reçut dans sa villa Cavallina. Dès lors, Algarotti crut avoir trouvé dans Bologne sa demeure d'élection, bien qu'il s'en éloignât assez souvent pour faire des excursions en Toscane ou en Vénétie ; mais lorsque sa santé ruinée le contraignit à rechercher un climat sec et plus tempéré, il s'en alla à Pise.

En 1759, nouveau changement. Il se rendit à Parme, où il fut l'hôte du ministre du Tillot ; il y renoua des liens amicaux avec Frugoni et l'infante royale le combla de politesses. En 1761, il entreprit, dans le Nord de l'Italie, des voyages qui lui fournirent la matière de ses *Lettere sopra la pittura*. Il était accompagné par un peintre Bolognais, Mauro Tesi, son ami et son protégé, et il lui faisait « dessiner les choses les plus belles qu'il lui arrivait de rencontrer en chemin » (1). Il passa ainsi à Florence une partie

(1) Cette amitié est peut-être la plus caractéristique qu'ait eu Algarotti dans ses dernières années. Le peintre et sa famille occupaient une partie de sa maison à Bologne ; et la femme de Mauro Tesi trace un tableau des relations qui existaient entre son mari et son protecteur dans la lettre suivante, adressée à Bonomo.

« Bologna, 10 marzo 1740.

« Dopo averglo fatto lavorare in un quadro, delle settimane intiere, facendolo fare e disfare ; li venviva una altra idea in capo

du printemps de 1761 et se rendit, un peu plus tard, auprès de son frère, à Carpenedo. Pendant l'automne, il explora Urbin, Ancône et Lorette ; après quoi, de retour à son point de départ, il écrivit un récit de ce dernier voyage, à l'instar de celui qu'il avait consacré à son exploration du printemps, dans l'espoir que ses relations ne déplairaient « peut-être pas aux amis des beaux-arts » (1).

Pendant son séjour à Bologne, le bel esprit polygraphe s'était livré à des travaux de pur lettré et il avait beaucoup produit. Il consacra d'innombrables lettres, érudites ou scientifiques, à de multiples sujets, écrivit maints essais, — l'essai étant un genre littéraire très à la mode à cette époque ; — il composa des Epîtres en vers ; il publia, à Naples et à Livourne, de nouvelles éditions de quelques-uns de ses opuscules et de ses œuvres complètes.

Quoiqu'il souffrit de plus en plus de sa terrible maladie, ses relations avec l'étranger n'avaient jamais été plus étroites que dans la dernière période de sa vie. La demi solitude à laquelle il était condamné

e facevo cancellare tutto quel lavoro, senvza che il povero Maurino dicesse mai parola, e più volte che io ô mostrato dispiacere di questo, pensando che si dovessi inquietare, lui mi rispondeva che il Sr. C. Francesco sapevo quel che diceva ; et perchè Maurino non perdesse tempo nel scrivere di lettere, quando il S. Conte non era in Bologna, o che Mauro era in Firenze ed a Pistoia voleva che io fosse il segretario, col dire che non importava che io sapessi scrivere, che li bastavo solo intendere il sentimento delle lettere — et che io mi metessi in capo che non scrivere a un letteraio — el in questa maniera mi faceva coraggio ». Ms. Trévise.

(1) Lettre d'Algarotti à Bonomo ; Bologne, 6 octobre 1767. Ms. Trévise.

lui permettait si bien les nombreuses correspondances. En 1759, à Bologne il reçut M^{me} du Boccage (1) et la traita d'une façon si agréable que cette Française « ne trouva pas [de mots suffisants pour louer Venise et les Vénitiens » (2).

Grâce à ses lettres, Algarotti ne fut oublié ni à Potsdam, ni à Berlin, ni à « Délices » où résidait Voltaire. Et ce dernier, renseigné au surplus sur le cas du malade par l'ambassadeur Vénitien, l'invita à venir consulter le fameux docteur Tronchin (3). Mais c'est surtout en Angleterre qu'il avait des liens d'amitié ; et ceux-là lui étaient les plus chers, car ils lui rappelaient l'un des meilleurs moments de sa jeunesse et de très doux souvenirs. Son admiration pour les Britanniques avait, d'ailleurs, augmenté pendant la guerre de Sept Ans.

Plusieurs lettres de cette époque relatent ses rapports avec des Anglais fixés en Italie ou bien y voyageant, tels Horace Mann, alors résident anglais à Florence, George Spencer, quatrième duc de Malborough, qui visita Bologne en 1761, Edward Montaigu, fils de Lady Mary Wortley, et le jeune John Strange.

Pour faire recevoir ce dernier par l'Académie de Bologne, Algarotti usa de toute son influence ; il le recommanda ensuite à l'Académie de Berlin (4) et lui

(1) Cf. Lettres d'Algarotti à Bonomo, 10 mai, 7 et 11 juin 1759.

(2) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Bologne, 11 juin 1757. Ms. Trévise.

(3) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Bologne, 4 août 1763. Ms. Trévise.

(4) Cf. la correspondance entre Algarotti et John Strange en 1763, Ms. British Museum.

donna en outre une lettre d'introduction pour le « gentilhomme ordinaire du roi de Prusse à Ferney ».

A Pise, où il se trouvait pendant l'hiver de 1762-1763, Algarotti fit la connaissance de William Taylor How, « honorary fellow » du *Pembroke College* de Cambridge, venu dans la cité toscane, lui aussi, pour soigner sa santé. Entre les deux malades, une forte amitié s'établit. Le Vénitien qui venait de terminer son *Essai sur l'Opéra* désirait le dédier à Pitt, cet « homme grand en toutes choses » (1), qu'il comparait volontiers à Newton (2), dont il avait suivi la carrière avec tant d'admiration. How se chargea aussitôt de l'affaire en recourant à l'intermédiaire de son ami Thomas Hollis, à Londres (3).

L'homme d'état britannique ne se trouvait pas si haut placé qu'il ne put accepter l'hommage d'Algarotti.

« Quant au grand honneur qu'on lui destine à Pise, confie-t-il à Thomas Hollis, M. Pitt rougit tandis qu'il lit et tandis qu'il répond ; et comme il n'est qu'un exemplaire de la race humaine, il accepte avec orgueil ce qu'il sait trop bien n'avoir pas le moindre droit de recevoir. Il n'avait jamais pensé que son nom dut passer à la postérité avant que le comte Algarotti, en le joignant au sien, l'empêchât de mourir

(1) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Bologne, 14 juin 1763. Ms. Trévise.

(2) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Pise, 25 décembre 1763. Ms. Trévise.

(3) C'est à Hollis qu'Algarotti dédia plus tard son *Essai sur l'Académie de France à Rome*.

jusqu'à ce que la littérature n'existât plus et lui donna ainsi l'immortalité » (1).

De plus, dans une lettre de remerciement, Pitt traite Algarotti de « fils illustre de la moderne Italie, que la vieille Rome aurait regardé avec joie, que les Scipion auraient aimé, que la cour d'Auguste aurait admiré ; et qu'un monarque en qui s'unit Auguste et Jules César a distingué par son choix et honoré de ses « sourires favorables » (2).

Son affection pour William How ranima le goût d'Algarotti pour la littérature anglaise ; et, sur les conseils de son ami, il lut les poésies de Gray, de Mason et du Docteur Akenside. Les Odes du premier lui plurent infiniment ; aussi le salue-t-il comme un nouveau Pindare qui, « bien que né près du pôle, égale les plus chauds poètes épanouis près du soleil » (3).

La lettre où resplendit cette phrase ampoulée fut envoyée par How, qui en était le destinataire, à Gray lui-même ; et celui-ci ne se montra pas insensible à ce lyrique éloge.

« Je n'étais pas assez éloigné du soleil, répondit-il, pour ignorer le nom et la réputation du comte Algarotti. Je ne suis pas non plus assez avancé en âge et en philosophie pour ne pas sentir la chaleur de son approbation. Les odes en question, comme le

(1) Pitt, Lettre à Thomas Hollis, 27 décembre 1762. *Letters*, t. II, p. 201.

(2) Pitt, Lettre à Algarotti ; *Letters*, t. II, p. 215.

(3) Lettre d'Algarotti à W.-T. How ; *Opere*, t. X, p. 129.

prouve leur matière, ont été faites pour les seuls intelligents. Du petit nombre de ces derniers dans mon propre pays, M^r How peut témoigner ; et pourtant mon ambition était limitée à ce petit cercle. J'ai donc de bonnes raisons d'être fier de ce que ma voix a atteint les oreilles et l'entendement d'un étranger réputé comme un des meilleurs juges en Europe » (1).

William How procura encore une autre faveur à son cher Algarotti par l'intervention de Thomas Hollis. Il le fit recevoir, en 1763, dans la *Noble Society for the Promotion of Arts and Commerce* de Londres (2). La même année, il proposa à son ami de retourner en Angleterre et d'y publier une nouvelle édition de ses œuvres.

Cette édition, How avait d'abord pensé à s'en charger lui-même en Italie, mais il avait changé d'avis après avoir pris connaissance d'une lettre de Thomas Hollis.

« Le public, lui disait ce dernier, vous sera grandement obligé de la nouvelle et très belle édition d'un élégant et inestimable auteur comme le comte Algarotti. Mais pourquoi cette œuvre ne serait-elle

(1) Thomas Gray à Mr Brown, 17 février 1763. *How Correspondance*, British Museum.

(2) Cf. Lettre de T. Hollis à W.-T. How, 28 janvier 1763.

« The translation (*Saggio sopra la Pittura*) was read before the Society Wednesday the 15th, and universally applauded, and the thanks of the Society were unanimansly voted to count A. to be communicated to him with his election as a corresponding member by a letter of the secretary ».

Cf. aussi Lettre d'Algarotti à Mr Templeman ; Pise, 28 février 1763. *Opere*, t. X, p. 154.

pas accomplie ici, en Angleterre ? Le comte est un esprit cosmopolite, sans attaches particulières en aucun lieu, et il est hautement estimé, ce me semble, dans notre ingénieuse et féconde nation. En changeant de climat et de pays pour quelque temps, peut-être pourrait-il améliorer sa santé et passer ce laps de temps d'une nouvelle et sortable manière » (1).

Après en avoir référé à Gray (2), How exposa ce projet à Algarotti, que l'idée de revoir l'Angleterre mit aussitôt dans le ravissement ; toutefois il manifesta l'intention de retirer plus qu'un honneur d'une telle édition.

« Mon désir est assurément de revoir l'Angleterre, répondit-il à How. Je voudrais être assez heureux avant de mourir pour retourner dans cette île fortunée où l'homme jouit des privilèges de son état et où les grands hommes sont en nombre aussi considérable que les imbéciles chez nous.

« Jusqu'à présent, ou j'ai fait imprimer mes travaux à mes propres frais pour les donner à mes amis, ou je les ai cédés à des libraires. Je confesse pourtant que, si je pouvais trouver un moyen d'en retirer un bon profit en argent, je ne serais pas loin de l'appliquer. Deux moyens me paraissent praticables : l'un, c'est de faire imprimer mes travaux, au hasard, en Angleterre ; l'autre, c'est, tandis que j'eserais dans la place, de leur procurer une bonne souscription.

(1) Lettre de T. Hollis à W.-T. How, 13 septembre 1763.

(2) Le poète répondit qu'il ne voyait « aucune objection contre le dessein de publier en Grande Bretagne les œuvres d'Algarotti. » Lettre à W.-T. How, Ms. British Museum.

« Entre ces deux projets, il y a peut-être un système plus praticable. C'est que, l'édition présente une fois terminée, j'en fasse faire une autre in-4° à Livourne. Mais que deux ou trois personnes cherchent en Angleterre, et avec ardeur, des souscriptions pour une telle édition. Vous pourriez, par exemple, être une de ces personnes et prendre, dans les frais de l'édition, par conséquent ensuite dans les profits, telle partie qui vous conviendrait le plus » (1).

Nous ignorons quelle décision prit l'aimable William How au reçu de cette épître, mais nous savons que, quatre ans plus tard, il fut dissuadé, par Thomas Gray lui-même, de tenter l'aventure. En effet, il semblait alors au poète qu'une seule raison motivait une édition en Angleterre : les mille fautes d'impression de l'édition de Livourne.

« Mais, ajoutait-il, je doute que vous trouviez mieux ici, car nos presses perdent en exactitude à mesure qu'elles gagnent en beauté ; en outre, vous trouveriez les frais considérables et la vente d'une telle édition serait forcément modique, car, en réalité, il n'y a que très peu de personnes, en Angleterre, qui lisent l'italien couramment et avec plaisir. Je ne peux, en aucune façon, conseiller une traduction anglaise. La justesse de la pensée et du bon sens pourraient y rester, mais les grâces de la parole (qui constituent en grande partie le mérite d'Algarotti) seraient

(1) Lettre d'Algarotti à W.-T. How, 16 décembre 1763. *How Correspondance*, British Museum.

entièrement perdues, cela simplement à cause de la très grande différence entre les natures et les génies des deux langues » (1).

Dès lors, il ne pouvait plus être question pour Algarotti d'un voyage au-delà de la Manche. Ses deux dernières années ne furent qu'une longue lutte contre la toux et l'hémoptysie, signes avant-coureurs de sa fin. Il n'eut guère d'accalmie que pendant les six mois de son séjour à Pise, pendant l'hiver de 1762-1763.

« Oh Pise ! murmure-t-il tristement, un peu plus tard, Pise, où j'ai passé quelques mois en si bonne compagnie et avec tant de tranquillité, tu n'as été qu'un rêve ! » (2).

De Pise, en avril 1763, il se rendit à Florence, puis à Bologne ; mais, dans cette dernière ville, il arriva tout à fait déprimé par les fatigues du voyage et la chaleur excessive de l'été.

« J'ai le cœur triste et abattu, confesse-t-il peu après, et je ne sais quand je réussirai à me relever. D'autant plus que ma constitution physique n'y aide en rien. Il nous faut tous payer un fort tribut à la nature, parce qu'elle nous a fait naître » (3).

Vainement essaya-t-il de se distraire, ses tentatives n'aboutirent à rien.

« Je n'ai pas manqué de sortir, de faire des visites, de rester en compagnie ; mais tout cela ne me plait

(1) Lettre de T. Gray à W.-T. How, 12 janvier 1768. Ms. British Museum.

(2) Lettre d'Algarotti à W.-T. How, Bologne, 14 juin 1763. Ms. Trévise.

(3) Lettre d'Algarotti à son frère, Bologne, 28 juin 1763.

point. Un dégoût pour toute chose m'accompagne partout et ne me quitte jamais ».

Travailler lui devint même impossible.

« Moi qui étais toujours très occupé — et même trop — je ne suis plus en état de faire quoi que ce soit pendant toute la journée. La faiblesse du corps est grande, la chaleur m'est bien défavorable, l'inquiétude de l'esprit et l'humeur mélancolique qui m'opprime me font trouver partout les plus graves inconvénients » (1).

C'est dans ce lamentable état qu'il passa l'été de 1763 ; à l'approche de l'automne, cependant, sa santé sembla s'améliorer. Ses douleurs physiques se calmèrent, les tourments de son esprit s'apaisèrent et il prit le parti de retourner à Pise. Au commencement d'octobre, il était à Florence et son voyage l'avait si peu fatigué que les divers incidents de son séjour en ce lieu lui parurent agréables.

« Tant que la saison sera bonne, déclare-t-il à son frère, je jouirai de la belle Florence » (2).

Ce fut pendant ce séjour en Toscane qu'il reçut la visite de David Garrick, alors de passage là-bas. Ce « nouveau Roscius » (3) plut beaucoup à notre malade, qui lui offrit bientôt quelques-uns de ses ouvrages et lui remit des lettres pour ses amis de Venise et de Bologne.

(1) Lettre d'Algarotti à Bonomo ; Bologne, 12 juillet 1763. Ms. Trévise.

(2) Lettre d'Algarotti à Bonomo, Florence, 28 octobre 1763.

(3) Lettre d'Algarotti à W.-T. How, Pise, 16 décembre 1763.

« Outre sa culture, il est extraordinairement aimable » (1), écrivit Algarotti à William How.

De son côté, l'acteur anglais fut très flatté de la réception cordiale du bel esprit ; il lui recommanda de ménager sa santé, lui conseilla de se confier aux soins de son ami le docteur Turton et d'employer le remède à la mode *Tar-Water*.

« Je me flatte de l'espoir de me régaler encore de votre compagnie, lui manda-t-il de Naples, et d'avoir, un jour, en France, en Italie ou en Angleterre, un festin de cette *reason* (comme dit notre Pope) à laquelle je n'ai fait que goûter, à Florence. J'ai eu longtemps l'ambition d'avoir l'honneur de m'entretenir avec le comte Algarotti, et le fait d'avoir réalisé cette ambition, joint à l'honneur de son amitié, m'a amplement dédommagé de n'avoir pas goûté en Italie autant de plaisir que je me le promettais, mon imagination m'ayant représenté ce pays sous de trop vives couleurs » (2).

Quand, à la fin de novembre, le froid se fit sentir, Algarotti retourna sous un ciel plus clément.

« Dieu merci, je me porte assez bien, annonce-t-il à son frère, et mon voyage à Pise aura surtout pour but de rayer la saison hiémale de l'almanach » (3).

L'hiver était doux, il le supporta sans trop souffrir ; il sortit, chaque jour, emmitoufflé dans sa fourrure

(1) Lettre d'Algarotti à W.-T. How, Pise, 14 décembre 1763.

(2) Garrick à Algarotti ; *Correspondance W.-T. How*. Ms. (copie), British Museum.

(3) Algarotti à son frère, Florence, 3 novembre 1763, Ms. Trévise.

de renard, et il revisa ses œuvres en vue de leur impression à Livourne. Il avait autour de lui beaucoup de dévouements, une lettre à Bonomo nous l'apprend.

« Ne doute pas que je ne sois soigné ici le mieux du monde, mon valet Michel et un domestique toscan que j'ai pris l'année dernière remplissent leur service mieux que je ne saurais dire. Dans la ville, il y a quatre ou cinq personnes de la plus haute noblesse qui voudraient pouvoir faire n'importe quoi pour moi » (1).

Aussi restait-il plein d'espoir sur son sort.

« Tous les jours, je reprends quelques forces et j'espère me rétablir plus encore avec l'aide du beau temps » (2).

Et il combinait des projets pour l'été avec Mauro Tesi : excursions à Lucques, à Pistoie et séjour à Florence. A cette époque, il ne paraissait pas se douter de la gravité de son état. Le climat de Pise lui convenant plus que jamais, il résolut de s'y établir définitivement et donna des ordres pour meubler sa maison ; même, à un certain moment, il envisagea la possibilité de prendre femme !

C'est alors qu'il faillit devenir la proie de gens cupides et sans scrupules, qui, profitant de son ignorance des affaires et de son épuisement physique, essayèrent de lui enlever toutes ses valeurs sous prétexte de lui assurer une rente fixe pour le reste de ses jours. Deux fois, Bonomo dut lui venir en aide

(1) Lettre d'Algarotti à son frère, Pise, 24 février 1764.

(2) Lettre à son frère, 30 mars 1764.

pour rompre des contrats désavantageux qu'on lui avait fait signer.

Au début d'avril 1764, il souffrit d'une recrudescence de son mal ; néanmoins, il ne comprit pas du tout que le dénouement approchait ; encore plein d'illusions, il attribua le déclin de ses forces aux narcotiques que lui administrait son médecin et il le renvoya.

« Si j'avais suivi les prescriptions de ce noble médecin, écrit-il à son frère, je serais maintenant au Campo santo » (1).

Il en était cependant plus près qu'il ne pensait et bientôt il en eut conscience. Alors il se résigna et manda Mauro Tesi, qui se trouvait à Pistoie, pour le voir une dernière fois et chercher avec lui des desins pour son propre tombeau. D'après la marquise de Spada — et Mauro Tesi en a confirmé le récit — Algarotti passa ses dernières heures en philosophe et en chrétien.

« Sans aucun trouble d'esprit, dit la marquise, et sans ombre d'abattement, il prolongea son existence pendant à peu près quinze jours, c'est-à-dire jusqu'à son dernier soupir qui fut, comme le médecin l'avait pronostiqué, calme et tranquille. J'ai fait maintes demandes et cependant je n'ai pu apprendre que quelqu'un ait jamais vu une larme, entendu une plainte, une parole qui montrât en lui le désir de vivre.

La chose la plus importante qu'il ait dite deux ou trois fois, alors qu'augmentaient ses souffrances,

(1) Lettre d'Algarotti, 5 avril 1764. Ms. Trévise.

c'est celle-ci : Mourir, c'est bien, mais souffrir tant !.... » (1).

Jusqu'à la fin, son esprit travailla. Les dernières lignes tracées par sa main affaiblie donnaient des ordres relatifs à l'édition de ses œuvres, — son legs à la postérité, — que l'on imprimait à Livourne.

C'est le 12 mai 1764 qu'il s'éteignit.

Le testament d'Algarotti comprenait certains legs qu'il n'est pas sans intérêt de signaler. Frédéric le Grand reçut un tableau d'Antoine Pesne, une *Jeune paysanne à sa fenêtre*, qui se trouve aujourd'hui dans l'un des cabinets de Sans-Souci (2) ; William How eut une tabatière d'or ornée de l'effigie du prince Henri de Prusse (3), Pitt un recueil de vingt dessins (4) et deux tableaux de Mauro Tesi (5).

« Ce que je trouve de plus beau et de plus glorieux, — déclare Diderot à ce sujet, — c'est qu'il a pu laisser par son testament une marque de souvenir au roi de Prusse et une autre à M. Guillaume Pitt.

(1) Lettre de la marquise Spada à Paolo Trisi, Algarotti, *Opere*, t. I, p. CXXXII.

(2) Dans la suite, ce tableau, d'après le testament de Frédéric (Berlin, 8 janvier 1762), aurait dû revenir à la reine de Suède, sœur du monarque prussien ; mais cette dernière mourut avant lui. Cf. *Œuvres de Frédéric*, t. VI, p. 217.

(3) Lettre de Bonomo à W. How ; Venise, 13 septembre 1764. Ms. How Corres. British Museum.

(4) Cf. citation d'une lettre de Mauro Tesi à W. Pitt, dans la lettre de celui-ci à W.-T. How de Hayes, 2 octobre 1764. Ms. *How Corres.*, British Museum.

(5) Pitt reçut ce legs par les soins de Francesco Zuccarelli, peintre paysagiste, qui, devant rentrer en Angleterre au commencement de 1765, avait été chargé par Bonomo d'emporter ces différentes œuvres.

C'est annoncer au public qu'il a été honoré de l'amitié de deux grands hommes, et je trouve plus de vanité à cela qu'à son épitaphe, quoi qu'en disent les pédants » (1).

« *Hic jacet Algarottus, sed non omnis* », telle était cette épitaphe et sans doute avait-elle été inspirée par celle d'Horace.

D'après les termes du testament d'Algarotti, l'érection de son tombeau était confiée à Mauro Tesi, qui reçut, à cet effet, 2000 écus romains. Ce mausolée devait être construit, au Campo Santo de Pise, sur les plans de Maurino, qui lui avait assigné, comme dimensions, cinq pieds de largeur et dix-neuf de hauteur. Mais les travaux ne commencèrent que plusieurs mois après la mort d'Algarotti, parce que certaines complications dans ses affaires avaient retardé l'exécution du testament (2).

Dans l'intervalle, Frédéric résolut d'élever, à la mémoire de son ancien chambellan, une pierre avec une inscription de son cru : « *Algarotto Ovidii Æmulo Newtoni Discipulo* » (3); et il écrivit à ce sujet à Lorenzo Guazezi, littérateur toscan qui habitait à Pise. Mais celui-ci souffrait alors de la maladie qui devait le conduire au tombeau (4).

(1) Diderot, *Œuvres*, t. VI, p. 35.

(2) Des banquiers avec lesquels Algarotti s'était lié par un contrat au sujet d'une rente viagère, tentèrent de saisir ses effets. Cf. Correspondance entre les deux frères; Venise, 1764.

(3) « Le roi de Prusse, écrit Voltaire, passe donc pour avoir fait une épitaphe latine à ce pauvre Algarotti. Ce monarque est bien digne d'avoir le don des langues, il n'a jamais appris un mot de latin ». *Œuvres*, XLIII, p. 297.

(4) Il mourut, en effet, en septembre 1764.

« Ce n'a été qu'après la mort de M. Guazezi de Pise, écrivit Bonomo à Henri de Catt, que j'ai appris l'ordre que S. M. lui avait donné de faire élever sur le tombeau de mon frère une plaque de marbre avec une inscription que le roi avait daigné lui remettre lui-même. Guazezi n'a rien fait. Pourriez-vous, Monsieur, obtenir de S. M. la permission de faire graver son inscription royale qui, seule, peut immortaliser le nom de mon frère sur le mausolée que, d'après son testament, je dois faire ériger à Pise. Pour que vous puissiez examiner les moyens de placer l'inscription, je vous envoie le dessin complet du mausolée » (1).

En réponse à cette lettre, le roi de Prusse fit savoir à Bonomo qu'il approuvait le dessin de Maurino et permettait d'y graver son inscription. Cependant, la construction du tombeau n'avancait guère.

« Le peintre Maurino qui, seul, doit en avoir soin, selon les dispositions testamentaires, écrit Bonomo en 1766, après en avoir fourni le dessin, est tombé très dangereusement malade à Bologne. J'ai essayé de me dégager vis à vis de lui afin de lui substituer quelqu'un pour élever le mausolée, mais il n'a jamais voulu se vendre (2).

Pauvre Maurino ! C'était le seul témoignage d'affection et de reconnaissance qu'il put donner à la mémoire de son bienfaiteur et ami ; encore fut-il peu

(1) Brouillon d'une lettre de Bonomo à Henri de Catt, sans date. Ms. Trévise.

(2) Bonomo à Henri de Catt, brouillon de lettre ; Venise, 21 février 1766. Ms. Trévise.

apprécié de la famille Algarotti. Le bruit avait couru qu'il avait communiqué à Algarotti la maladie dont mourut ce dernier ; et peut-être est-ce à cause de cela que son infortune ne toucha point Bonomo, pourtant généreux d'ordinaire. Après la mort de son protecteur, la situation de Maurino devint très difficile ; et ce fut en vain que la marquise de Spada intervint en sa faveur auprès de Bonomo. Celui-ci se borna à acheter au pauvre peintre quelques dessins qui étaient en partie l'œuvre de feu son frère Francesco.

Après que Maurino eut rendu le dernier soupir, le 28 juillet 1766, le sculpteur Carlo Bianconi écrivit à Bonomo pour lui demander de contribuer aux frais des funérailles, et il termina ainsi sa lettre : « Il est vraiment honteux qu'un homme de tant de valeur ait passé ses jours, depuis un an et demi, à faire de grandes machines pour les funérailles et que nous ayons ainsi été privés de tant de belles choses qu'il aurait pu faire » (1). A cela, Bonomo répondit par l'envoi de 16 zecchins.

Maurino disparu, les travaux de la sépulture avancèrent rapidement sous la direction de Bianconi, auquel le défunt avait légué sa mission amicale. Pendant ce temps, Bonomo continua de correspondre avec le roi de Prusse par l'intermédiaire d'Henri de Catt. Depuis la mort de Francesco, il s'était efforcé de remplir les devoirs de son frère envers le grand Frédéric ; il lui avait souvent envoyé des boutarges

(1) Lettre de Carlo Bianconi à Bonomo ; Bologne, 29 juillet 1766.

et s'était chargé maintes fois de ses commissions en Italie (1). Le roi se montra reconnaissant ; il lui demanda les comptes des dépenses nécessitées par la construction du tombeau et les prit à sa charge (2). Nous le savons par une lettre de Bonomo, qui, le 13 novembre 1767, prie Henri de Catt de présenter au roi, à ce sujet, ses « très respectueux remerciements » (3).

(1) Cf. à ce sujet, les brouillons des lettres de Bonomo et des lettres de Henri de Catt ; Ms. Trévise.

(2) Bonomo à Henri de Catt, brouillon de lettres ; octobre 1766.

(3) Bonomo à Henri de Catt, brouillon de lettre ; 13 novembre 1767.

CHAPITRE XIII

Les Saggi.

Sa réputation littéraire, Algarotti la doit surtout aux ouvrages qu'il écrivit pendant son second séjour à la cour de Berlin et pendant les dix dernières années de sa vie. Plus que ses autres travaux, ils attestent son érudition ; et ils s'imposent à l'attention, tant par leur étendue que par la variété de leurs sujets. En outre, ils offrent les meilleurs exemples de son style, de ses qualités littéraires, car ils ont été composés pendant la période de son plus haut développement intellectuel, puis corrigés, perfectionnés avec sa sollicitude et sa précision habituelles.

Dans ses *Essais* et dans ses *Lettres scientifiques et érudités*, qui forment un recueil, il n'entre point dans des expositions détaillées, minutieuses, des sujets. « Peut-être, dit un critique moderne, a-t-il dispersé sa doctrine en de petits écrits, affaibli son intellect et

consumé son activité en de trop diverses recherches ; mais où il a posé son pied, il a toujours laissé une trace ; il a défini une question, noté une défectuosité avec une rare pénétration, découvert la cause d'un effet avec une subtilité singulière » (1).

Entre tous ses écrits, il en est deux qui comptent particulièrement : ce sont les *Essais sur les beaux-arts*.

L'esthétique qui triomphait autour de lui ne pouvait que lui déplaire ; c'était, en somme, un précurseur de ce retour à l'antique qui allait caractériser le classicisme mourant de la fin du xviii^e siècle. On s'en rend compte surtout en examinant ses travaux sur l'architecture et sur la peinture, ainsi que ses lettres relatives à ces deux arts. Le culte du maniérisme comptait alors d'innombrables fidèles : les architectes sacrifiaient au style dit improprement jésuite et en aggravaient les fioritures ; les peintres, en grande majorité, se bornaient à copier les fades douceurs d'un Dolci, d'un Marratta ou d'un Sassoferatto. D'un côté, on se souciait beaucoup plus des fantaisies ornementales que des problèmes de construction ; de l'autre, on oubliait l'importance du dessin et de l'anatomie, on méprisait la correction des marbres antiques. Selon le mot d'un auteur moderne, la plupart des artistes « avaient du brio et s'en contentaient » (2).

(1) Francesco Beneducci, *Scampoli Critici*, p. 91.

(2) Louis Hauteccœur, *Rome et la Renaissance de l'antiquité au XVIII^e siècle* ; Paris, 1912.

Comme maints Italiens des provinces du nord, Algarotti condamnait vivement cette dégénérescence du goût ; il déplorait « la pauvreté du siècle en matière de peinture (1) et la barbarie de ses contemporains qui défiguraient, par des *gentilezze* inopportunes, les plus beaux monuments de l'antiquité » (2). Il aurait voulu que l'architecture laissât les recherches extravagantes pour retourner à son ancienne dignité et aux sûrs principes de l'antiquité. De bonne heure, il s'était passionné pour la Renaissance. A Vicence et à Bologne il avait appris à estimer Palladio. D'après lui, la première de ces deux cités pouvait même se vanter, entre toute les villes d'Italie, de son amour « pour les choses du bon temps » (3). Les Italiens qui donnaient « quelque preuve du goût de la Grèce ou du Latium », étaient vite comptés, à l'entendre ; il les disait rares comme « un sonnet de Pétrarque au milieu du seicento » (4). C'étaient surtout les étrangers qui appréciaient l'art véritable.

« Aujourd'hui, dit notre auteur dans une de ses lettres sur la peinture, on ne respecte les œuvres anciennes qu'en Angleterre et, depuis peu, en Allemagne. Le roi de Prusse et les Anglais, en lisant les bons auteurs, et en imitant les grands hommes de l'antiquité, s'inspirent du bon goût et se *raccommodent* l'esprit pour ainsi dire. En Angleterre et en

(1) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 333.

(2) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 293.

(3) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 10.

(4) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 225.

Brandebourg, on reconstruit les œuvres de Palladio, on redresse des édifices anciens ; et ce qu'on détruit en Italie, on le ressuscite au nord » (1).

En Angleterre, un Burlington publiait les *Fabbriche Antiche* et empruntait à Palladio les dessins des bâtiments qu'il faisait élever en Angleterre ; un Westmoreland s'inspirait à la même source ; un Northumberland ornait sa villa de salles à la grecque avec « la magnificence et le grand goût de l'antique » (2). Maints grands seigneurs du même pays construisaient des temples et des ruines dans leurs jardins. En Allemagne, Frédéric le Grand avait chargé Algarotti de lui procurer des vues des monuments les plus nobles de l'Italie (3).

Le long séjour d'Algarotti à l'étranger et son intimité avec tant d'hommes éminents qui ne dédaignaient pas « manier la règle et le compas » (4), le confirmèrent dans son amour pour l'antique. Sa vive admiration pour Palladio le conduisit naturellement vers les modèles dont s'inspirait ce maître, les monuments de Rome et l'architecture hellénique. « Quel est l'homme d'un jugement fin et d'un goût élégant, s'écrie-t-il dans une épître, qui ne serait pas ravi par les œuvres divines des Grecs » (5). Il se plaisait à crayonner des têtes à l'antique, des urnes fu-

(1) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 62.

(2) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 342.

(3) Cf. Lettre d'Algarotti citée dans le *Giornale ligustico di archeologia, storia e letteratura* ; Gênes, 1885, p. 296.

(4) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 347.

(5) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 346.

néraires, des paysages remplis de ruines et peuplés de personnages classiques. Il fit copier le Panthéon par Pannini, le Forum de Trajan et le Temple de la Fortune par Prospero Pesci ; Mauro Tesi reproduisit à son intention les restes des anciens édifices et ceux qui, « après la barbarie gothique », furent élevés « par le goût du bon siècle » (1). De plus, il commanda des paysages avec des ruines à l'antique à Tesi, à Pesci et à Canaletto ; et les tableaux des deux premiers furent animés de figures par Giambattista Tiepolo (2).

En ce qui concerne l'architecture de son temps, Algarotti pensait qu'on ne pouvait la rénover qu'en revenant aux principes classiques ; mais, tout en réclamant plus de logique et de science dans la construction, il n'approuvait pas les idées extrêmes de Francesco Mélizia qui, en jugeant les arts d'après certains principes philosophiques, en arrivait à décrier, dans l'architecture, tout ce qui n'avait pas d'utilité immédiate et à en renverser les règles fondamentales (3). « On demande trop en voulant que tout ce qui est représentation soit aussi vraiment en fonction, comme ils disent » (4), déclare le Vénitien en défendant l'ornementation dans l'archi-

(1) Algarotti, *Opere*, VIII, p. 196.

(2) C'était, disait Algarotti (VIII, p. 89), un nouveau genre de peinture qui consiste à représenter un site réel et à l'orner de beaux édifices pris par ci par là, ou complètement idéals. Il semble avoir oublié que ce genre existait au moins depuis Nicolas Poussin et Claude Gellée qui l'avaient illustré.

(3) Cf. Dédicace au *Saggio sopra l'architettura*, t. III, p. 5.

(4) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 261.

itecture. Il condamne seulement « les ornements qui montrent la chose tout autrement qu'il faudrait qu'elle soit d'après sa nature » (1).

Dans son *Saggio sopra l'architettura*, il examine les arguments des philosophes qui censurent cet art en vue d'offrir à ces esprits difficiles des solutions pour leurs problèmes et de leur démontrer que l'objet de leurs critiques est parfaitement « aidé et défendu par la raison ». Il s'y applique surtout à défendre les principes fondamentaux de la construction auxquels lesdits philosophes opposaient tant d'objections. Pour de tels critiques, l'art tout entier se trouvait renversé par cela même que les bâtiments de pierre ou de marbre simulaient l'apparence des constructions de bois. Algarotti s'élève contre le nouveau système de ces exagérateurs, il le montre « homogène quant à la matière, simple, sincère, fondé sur la vraie raison des choses », mais incapable de réaliser le vrai but de l'architecture et son idéal de « variété dans l'unité ». Il s'attache à démontrer que le bois « contient en soi tous les modes imaginables de l'architecture » (2), tandis que le marbre et la pierre n'en fournissent que quelques-uns. Aussi dans leurs recherches de l'unité et de la variété, les architectes seraient-ils contraints d'employer le bois bien souvent, s'ils n'étaient arrivés à établir des constructions en bois et marbre qui ressemblent à celles dont le bois est le seul élément. De la sorte, ils par-

(1) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 262.

(2) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 49.

viennent à « perpétuer par le moyen de matières plus durables, les modifications variées des moins durables » (1).

Il dédia son essai à Cesare Malvasia en sa qualité de protecteur des beaux-arts à Bologne. Il l'exhorta à construire son palais de manière à prouver que « l'*antico gusto* » n'était pas encore mort ; et il souhaita que ce monument produisit le même effet, en ce déclin de l'architecture italienne, que les poésies de Chiabrera au siècle précédent (2).

L'essai sur la peinture a un thème aussi nettement défini et un but plus pratique encore que l'essai sur l'architecture. Quoique son auteur se moquât en général des « leçons et compilations » à l'usage des architectes et des peintres, le *saggio sopra la pittura* est, somme toute, un manuel destiné à servir de guide aux artistes de son temps, qu'il tenait en mépris, sauf quelques-uns, et dont il disait qu'ils étaient « des *pennellisti* et non des peintres » (3).

Il voulait plus d'intelligence et de science dans la peinture ; aussi indiquait-il comment le jeune peintre doit agir, dès ses premiers efforts, pour développer pleinement ses dons. Il lui demande une connaissance approfondie des bases fondamentales de la peinture : anatomie, perspective, symétrie, couleur,

(1) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 50.

(2) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 8. Chiabrera, déclare Algarotti, n'avait pas craint de puiser et de boire aux sources les plus pures des Grecs, alors que la manière d'écrire était corrompue en Italie par les faux *concetti* et le faux esprit.

(3) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 64.

composition, etc. Il trouve même le moyen de donner une place à la chambre optique. Peu favorable, en général, à l'enseignement des Académies de peinture (1), il conseille une étude sérieuse des tableaux des maîtres de la Renaissance, à défaut de ceux des maîtres de l'antiquité. Il préconise les Flamands pour le dessin, les Vénitiens pour le coloris, Nicolas Poussin pour le paysage. L'imitation était permise et même louable, fût-elle du « genre » et non « de l'espèce ». Toutefois s'il reconnaît à l'artiste le droit d'emprunter quelque figure à un ancien ou à un moderne, il l'invite à n'en user qu'avec modération. Qu'il se borne, expose-t-il, à peindre par touches comme le Tintoretto et Rubens, ou bien à travailler avec le souci de la perfection comme Vinci ou Titien ; et qu'il ne s'éprenne pas trop de la manière d'un autre. D'ailleurs, il conclut que la nature doit être le modèle par excellence, car elle est « la source inépuisable de toute beauté » (2). Que l'artiste se tienne donc toujours prêt à observer ses phénomènes : « une construction singulière, un site, un effet de lumière, un vol de nuages ou de draperie, une attitude, une expression à effet, un mouvement ». En somme, dès ses débuts, le peintre doit vivre pour et non par son art. Qu'il sache travailler, déclare-t-il autre part ; qu'il recherche toutes les difficultés de l'art, qu'il endure la faim, le sommeil et la veille ; qu'il s'éloigne de ceux qui, sachant à peine dessiner veulent prendre

(1) Algarotti, *Opere*, t. VIII, p. 65-66.

(2) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 236-238.

la palette et de ceux qui, après avoir gâché une toile ou deux, aspirent aux récompenses et aux honneurs (1).

C'est ainsi qu'il entendait introduire plus d'intelligence et de science dans la peinture, et il espérait même la régénérer. Plus d'étoffes agitées sur des corps sans réalité, plus de teintes de faïence, plus de maniérisme : une connaissance plus complète des principes, une étude serrée des vrais maîtres, un nouvel amour pour la beauté, le sentiment de la dignité professionnelle, voilà ce qui ramènerait l'art à son ancien degré de perfection.

Baretti lui-même dut reconnaître que cet ouvrage ne manquait pas de mérite. « La matière, avoue-t-il, d'après ce que m'ont dit des peintres, est passablement bonne » (2).

« *L'Essai sur la peinture*, disait un Anglais, peu après sa publication, fera bonne figure partout ; mais ici surtout il guidera et formera dans une large mesure la majorité de nos artistes qui n'ont jamais voyagé et se trouvent aux prises avec des difficultés que l'on ne rencontre pas dans la plupart des pays civilisés ; de plus, nos hommes les plus cultivés ne l'examineront pas sans en retirer du profit et du plaisir » (3).

Dans l'essai sur l'Opéra, dédié à Pitt, Algarotti

(1) Algarotii, *Opere*, t. VIII, p. 164-165.

(2) Baretti, *Discours sur Shakespeare*, p. 140.

(3) Lettre de T. Hollià W.-T. How, 2 août 1763. Ms. British Museum.

manifeste encore sa passion pour l'antiquité et son hostilité contre le goût de son ambiance. Selon lui, la musique déchue de sa gloire et de sa dignité, était devenue efféminée et mignarde ; l'opéra, qui devait constituer la plus délectable des représentations scéniques, ne sortait plus guère de l'insipide et de l'ennuyeux. Et vraiment il serait difficile de le contredire sur ce point après avoir jeté un coup d'œil sur les opéras de son époque.

Jamais cependant la mélomanie n'avait été plus intense en Italie. Venise, Rome et Naples restaient les principaux centres du monde musical ; Bologne et Parme avaient leurs opéras, Milan et Turin de grands orchestres ; et, même dans les petites villes, on cultivait la musique avec ardeur. Aussi l'opéra italien, surtout l'opéra-bouffe, avait-il assez vite franchi les Alpes ; et l'on s'enthousiasmait, à l'étranger, pour les plus étincelantes de ses partitions. Mais cet opéra ne ressemblait guère à ce qu'avait rêvé Monteverde, et l'on peut soutenir qu'il était en décadence, malgré certaines œuvres remarquables comme celles de Cavalli et de Cesti dans le Nord et celles de Scarlatti dans le Sud de la péninsule.

Vers la fin du ^{xvii}^e siècle, il avait perdu de sa perfection tant au point de vue de la musique que de sa structure générale, de l'harmonie de son ensemble. Chacune de ses parties avait une existence indépendante, et le scénario était entrecoupé de ballets presque sans rapport avec l'action et trop souvent incongrus. Les compositeurs ne se souciaient guère des livrets, d'ordinaire frivoles et même obscènes ;

ils ne s'appliquaient nullement à créer une musique en rapport avec les sentiments à exprimer : les amants échangeaient leurs vœux dans un fortissimo, des héros allaient à la mort en chantant un allegro.

« Les tours de force vocaux, dit un auteur moderne, le règne de la virtuosité, les formules brillantes et creuses, le luxe extravagant de la mise en scène envahirent la musique ; le sérieux en disparut. Les rythmes s'appauvrirent, le récitatif se vide ; les grandes scènes dramatiques sont étouffées par l'aria napolitain ; l'orchestration se réduit à sa plus simple expression... La poésie semble être le langage de vieux nobles imbéciles. Elle mêle les façons pompeuses d'autrefois à un radotage d'idiots » (1).

Tels furent les défauts de l'opéra à la fin du xvii^e siècle, défauts bien apparents à quiconque lit la satire de Marcello, qui fut source principale sans doute du critique de M. Rolland. L'Apostolo Zeno et Metastasio tentèrent de reformer le livret de l'opéra pendant la première moitié du xviii^e siècle, mais les anciens caractères persistèrent toujours, de sorte que ce sont les fautes et les incongruités, notées déjà au siècle précédent, qui attirèrent en 1762 l'attention d'Algarotti. Dans son essai, il explique cette dégénérescence de l'opéra par deux causes ; tout d'abord, on a beaucoup trop recherché la nouveauté dans la musique. « Cette chanson, dit-il, qui provoqua tant d'admiration il y a quelques années, et causa tant

(1) Romain Rolland, *Histoire de l'Opéra en Europe*, p. 276.

de plaisir, nous ennuie à la mort aujourd'hui, non pas qu'elle soit moins bonne, mais parce qu'elle a vieilli, parce qu'elle est devenue hors d'usage » (1).

Le goût contemporain, en voulant toujours embellir l'opéra d'ornements inédits, « nouvelles arabesques musicales, nouveaux *arzigogoli* (caprices) » est allé bien plus loin qu'il ne fallait ; de sorte que cette recherche de la nouveauté, qui avait été favorable à l'art naissant et lui avait en quelque sorte donné la vie lui était devenue néfaste au moment de son âge mûr et menaçait de lui donner la mort (2).

La seconde cause de la décadence de l'opéra, la plus importante à ses yeux, c'est que le compositeur a usurpé pour ainsi dire le rôle du librettiste. Il a oublié qu'il devait obéir au poète et que « la musique produit plus d'effet dans la mesure où elle est ministre et aux ordres de la poésie » (3). Le livret lui paraît avoir une telle importance que, de sa qualité, affirme-t-il, dépend le succès de l'opéra. Que le poète choisisse donc bien son sujet, de préférence à une époque éloignée ou du moins dans un pays lointain, afin de pouvoir introduire plus aisément des chœurs et des ballets (4).

Toutes les parties de l'opéra doivent être subor-

(1) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 331.

(2) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 330 et s.

(3) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 332.

D'après Beneducci, cette conception de la fonction de la musique est identique à celle de Puccini, qui a étudié la manière d'illustrer et de combiner l'art dramatique avec les voix et les instruments. *Scampoli crittici*, p. 96.

(4) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 327.

données au livret, selon l'esprit du poète. Algarotti demande tout d'abord que la symphonie soit étroitement liée au drame, qu'elle serve à la fois à l'introduire et à suggérer l'action qui va se dérouler. Jusqu'alors la symphonie, composée toujours de deux *allegri* et d'un *grave*, suivait la même triste voie, soit qu'elle préparât à la mort de Didon, soit qu'elle précédât les noces de Démétrius ou de Cléonice. Il importait d'en finir avec ces errements. Notre réformateur montre ensuite l'importance des récitatifs à l'égard du développement de l'intrigue et il incite à les soigner autant que les airs quant à l'orchestration. Il veut, en somme, que la musique « s'incorpore avec la parole et lui devienne semblable » (1). Et, bien entendu, il entend que les ballets se conforment au genre de l'opéra ainsi que le costume et la mise en scène. Plusieurs des réformes qu'il proposait étaient, sans contredit, judicieuses ; aussi les a-t-on appliquées, au cours du xix^e siècle, dans la plupart des grandes capitales.

A la fin de son essai, Algarotti donne deux exemples de livret qu'il juge des plus propres à l'opéra, en ce sens que « l'argument ou le livret contient en soi-même chaque partie, chaque beauté de l'opéra, et que, de lui, dépend le succès » (2). Le premier, *Enea in Troja* n'est qu'à l'état de brouillon ; mais le second, *Ifigenia in Aulide*, est entièrement achevé, et, comme il dérive d'Euripide et de Racine, il con-

(1) Algarotti, *Opere*, t. III, p. 347.

(2) Algarotti, *Opere*, t. III, page 402.

vient de remarquer qu'il a été reconnu sujet parfait huit ans à peine avant la représentation de l'*Iphigénie* de Gluck. Il est intéressant de remarquer aussi que le sujet de l'*Enea in Troja* a été repris cent ans après par Berlioz dans son opéra *les Troyens*.

Thomas Gray exprima une opinion analogue.

« Je vois avec beaucoup de satisfaction, mandait-il au Vénitien, les efforts que vous faites pour relier les arts homogènes de la poésie, de la musique et de la danse, lesquels, avec l'appui de la peinture et de l'architecture réglées avec goût et soutenues par la magnificence, pourraient former la scène la plus noble et procurer les plus sublimes joies que puisse concevoir l'imagination. Mais je crains qu'une cause n'ait empêché déjà et ne doive empêcher encore l'heureuse union que vous proposez ; c'est que la poésie (qui, vous le reconnaissez, doit montrer la voie et diriger les arts inférieurs) suppose une éducation libérale... tandis que les autres arts (sauf quelques exceptions) sont aux mains des esclaves et de mercenaires intéressés, c'est-à-dire de gens sans éducation qui, bien que n'étant ni dépourvus d'esprit ni insensibles à la gloire, doivent pourtant faire du gain leur objet principal et se soumettre au goût régnant de ceux que leur fortune seule distingue de la foule » (1).

Les contemporains d'Algarotti ne contestaient pas les défauts de leur opéra, mais ils se rendirent

(1) Lettre de T. Gray à Algarotti, Cambridge, 9 septembre 1763.
Ms. *British Museum*.

compte qu'il serait difficile de réaliser les projets de notre réformateur.

« Il serait nécessaire, lui écrivit Malaspina, de former un auditoire de philosophes. Les théâtres sont des entreprises commerciales et leur public se compose en grande partie de sots ; aussi votre système ne peut-il réussir en pratique. Un grand prince maintenant à ses frais un théâtre le pourrait faire, mais cela n'est pas très facile » (1).

Ce même essai contient un passage sur les jardins anglais qui, lors de la première édition, donna lieu à un incident assez curieux. Nous n'avons pu consulter l'édition *princeps*, mais nous devinons très bien de quoi il s'agissait grâce à une lettre de Thomas Gray à William How (2).

« Il est très bon pour notre nation, dit Gray en parlant de l'essai d'Algarotti ; mais il y a un petit point sur lequel il ne nous rend pas justice. J'y suis le plus intéressé parce que cela se rapporte au seul goût que nous puissions appeler notre propre goût — seule preuve de notre talent original en matière de plaisir — je veux dire notre habileté dans l'architecture des jardins. Il semble très probable que les Chinois possédaient ce bel art à un haut degré de perfection ; mais il est bien certain que nous ne leur

(1) Lettre de Malaspina à Algarotti, Naples, 12 avril 1756, Ms. Trévise. Dans une lettre à Paolo Frisi, écrite à Bologne le 4^{er} mai 1759 (Ms. *British Museum*), Algarotti signale une tentative de ce genre entreprise par l'Infante de Parme ; elle paraît avoir eu peu de succès. Cf. Diderot, *Correspondance*, t. VI, p. 34.

(2) Lettre de Thomas Gray à W. T. How, Cambridge, 10 septembre 1768.

avons rien pris et que nous n'avons eu que la nature pour modèle. Il n'y a pas quarante ans que cet art naquit chez nous, mais il est sûr qu'il n'y avait rien de semblable en Europe et sûr aussi que nous n'avions aucune information de la Chine à ce sujet ».

William How communiqua aussitôt ces lignes à Algarotti, qui, très frappé par la critique d'un écrivain dont il appréciait fort le goût et le jugement, s'inquiéta immédiatement de changer le passage en question. Toutefois, il regretta que Gray ne se fût pas adressé directement à lui, car cela lui laissait supposer que le poète le croyait plus ami de sa propre opinion que de la vérité (1).

Dans le texte corrigé, les jardins anglais sont présentés comme n'ayant avec ceux de Chine que des analogies et comme n'étant inspirés que par la nature seule (2). « Les plus beaux sites paraissent naturels, le cultivé s'y mêle au négligé et le désordre qui y règne est l'effet de l'art le mieux ordonné ».

Parmi les autres *Saggi*, celui qui a trait à Horace est peut-être le plus intéressant, car il achève de nous éclairer sur la psychologie de son auteur. Cependant, s'il montre une très réelle connaissance des œuvres du poète, il n'apprend rien de nouveau sur sa vie ni sur son caractère, et, par certains côtés, il est plutôt ingénu. Mais on sent, dans ces pages, plus de sincérité et plus de sentiment, si l'on peut dire,

(1) Lettre d'Algarotti à W. T. How, Bologne, 10 octobre 1763.

(2) Algarotti, *Saggio sopra l'opera in musica*, p. 380-381, *Opere*, t. III.

que dans les autres ouvrages de l'habile Vénitien ; car il y manifeste une sympathie intense pour son maître préféré. Il le regarde comme un esprit affectueux et homogène, il croit reconnaître en lui plusieurs de ses goûts personnels et sa vie brillante et mouvementée lui rappelle la sienne en plus d'un point. Aussi avec quel beau zèle il le défend contre les accusations de courtoisane, avec quelle ardeur et quelle souplesse il le glorifie ! Assurément, l'idée de se comparer à son maître le hantait, et beaucoup, quand il écrivait ce *Saggio*.

La souplesse de son esprit, la diversité de ses goûts, le caractère de ses relations avec son Mécène, tout lui est motif à se mettre en parallèle avec le glorieux Latin. Tout, même l'opposition des bonnes gens de la « *Crusca* » ; car Horace eut, lui aussi, des censeurs parmi ceux qui s'attardaient aux auteurs primitifs. Et, quand à la fin de l'histoire de cette vie « moitié mondaine, moitié philosophique, et toute voluptueuse », il cite le *Non omnis moriar*, il met le comble à sa comparaison en nous obligeant à penser à sa propre épitaphe.

Nous avons déjà mentionné ses *Saggi militari* et ceux *sopra la Rima* et *de' regni de' Re' di Roma* ; il y en a d'autres encore, mais ils sont bien au dessous de ceux dont nous venons de parler. De ses nombreuses lettres, celles *Sopra la pittura* et *Sopra l'architettura* forment une suite à ses essais sur les mêmes matières. Elles ne sont pas à négliger, car elles indiquent où se trouvaient maintes œuvres d'art à l'époque de notre auteur, et elles décrivent des

monuments et des fresques qui depuis ont disparu.

Celles qui composent les deux volumes de lettres scientifiques et érudites, dans l'édition Palese, sont en somme des réductions de *Saggi* ; elles traitent de questions qui relèvent presque toutes de la littérature et des beaux-arts.

Ce qui caractérise tous ces écrits, c'est avant tout, nous l'avons dit, l'extrême variété de leurs thèmes ; s'ils ne révèlent pas une grande profondeur de pensée et de savoir, ils offrent parfois des idées que l'on aurait tort de négliger, des critiques ou des appréciations qui permettent de voir en Algarotti un esprit en avance sur son temps. Aux yeux d'un critique contemporain, Beneducci, il apparaît, dans plusieurs de ses *Saggi* et de ses *Lettere*, comme un précurseur des Italiens les plus modernes, et quelques-uns de ses traits annoncent le romantisme de Manzoni, la critique de Gaspari, de Carducci, de Gnoli, et les conceptions d'art de Puccini (1).

L'opinion de M. Beneducci peut sembler exagérée ; toutefois, quand nous passons en revue les œuvres d'Algarotti et surtout quand nous examinons ses contributions à l'histoire de l'art et de la littérature, il nous semble que ce Vénitien du XVIII^e siècle ne mérite ni tant de sarcasmes de la part de Baretti ou de Tommaseo, ni tant de censures de Foscolo et d'Ugoni.

(1) Cf. Nos de notes : 3, p. 177 et 3, p. 225.

CONCLUSION

Algarotti ayant passé loin de sa patrie une grande partie de son existence, c'est à l'étranger qu'il convient de chercher les premiers jugements portés sur son génie ainsi que sur son caractère.

Frédéric le Grand, qui le connut intimement, a exprimé son opinion sur lui au cours d'un entretien avec Henri de Catt.

« Algarotti a tout l'esprit possible, déclare-t-il à son secrétaire, il a su prendre à la philosophie, aux belles-lettres et aux beaux-arts tout ce qui s'y trouve de plus intéressant ; jamais homme, j'en excepte pourtant Voltaire, n'a payé mieux que lui en argent comptant dans les différentes matières. Homme de goût, esprit fin, délié, souple, mais très patelin et surtout très intéressé » (1).

(1) Henri de Catt « Unterhaltungen mit Friedrich dem Grossen », p. 20.

Voltaire ressentit vivement, du moins il le donne à entendre, la mort de son ancien ami.

« Je suis affligé de la perte d'Algarotti, mande-t-il à Formey, c'était le plus aimable *infarinato* d'Italie » (1).

De plus, il fit insérer dans la *Gazette littéraire*, un petit éloge du disparu.

« M. Algarotti, concluait-il, était un des plus grands connaisseurs de l'Europe en peinture, en sculpture, en architecture. Il a vu la mort avec courage dans le temps qu'il devait aimer le plus la vie et il s'est érigé un mausolée plutôt encore par goût pour les beaux-arts que par le désir d'illustrer sa mémoire » (2).

En Angleterre, William Pitt manifesta son regret de n'avoir connu Algarotti que par ses œuvres et d'être contraint de « renoncer pour toujours à l'agréable espoir qu'il avait caressé de faire sa connaissance personnelle et de se lier d'amitié avec une personne qui fait autant d'honneur aux lettres par l'élégance de sa composition qu'à la nature humaine par l'intégrité, la sincérité et la générosité de son caractère » (3).

A la vérité, on ne peut soutenir que le caractère de l'aimable Vénitien ait été très remarquable ou très noble. Quoique sa vie matérielle ait toujours dépendu

(1) Voltaire, *Œuvres*, vol. 61, p. 470.

(2) Lettre aux rédacteurs de la *Gazette littéraire*, 17 juin 1758, *Œuvres*, t. XLI. p. 486.

(3) Lettre à W. T. How, 4 juillet 1764, Pitt, *Correspondance*, t. II, p. 29.

de la bienveillance de son frère, il n'hésita jamais à lui imposer des charges nouvelles, soit en l'acablant de commissions pour lui-même ou pour ses amis, soit en recourant à son aide chaque fois qu'il se trouvait aux prises avec une difficulté.

L'attrait de sa personne et la grâce de ses manières charmaient, semble-t-il, tous ceux qui se rencontraient avec lui. — « Vous ne faites point mentir le beau sang vénitien » (1), lui aurait dit le cardinal Fleury au moment de sa présentation à la cour de Versailles.

« Dans le monde, nous apprend Giovio, en parlant de ses dernières années, il était sociable et très gai. Il avait l'habitude de ne jamais parler longtemps de suite, quoiqu'il connût beaucoup de choses ; il avait l'érudition d'un bibliothécaire avec la verve d'un bel esprit ; il avait la décence de l'honnête homme et ne sentait en rien le savant austère ou le bilieux systématique » (2).

Vif et impulsif, d'une sensibilité extrême, partant très impressionné par tout ce qui l'entourait, il devait être, en sa jeunesse, séduit par les plaisirs mondains et affolé par le désir d'acquérir de la gloire. Il aimait la vie intense, magnifique et variée des cours, où il savait néanmoins s'isoler des intrigues et des petites dissensions si fréquentes chez ses pareils.

« Le comte Algarotti, rapporte Formey, s'est tou-

(1) « Elogio del conte Algarotti », *Elogi Italiani*, t. V, p. 37.

(2) Giovio, *Elogi Italiani*, t. V, p. 39.

jours conduit à la Cour de Prusse avec cette politique sage qui fait la force de sa nation et qui était exempte en lui de toute fausseté. Sa personne était aimable et sa conversation spirituelle. Il m'a donné des marques d'estime et d'affection qui ne se sont jamais démenties, et il est le seul des savants-cour-tisans d'alors à qui je puisse rendre ce témoignage » (1).

Grâce à son tact et à sa « souplesse adroite » (2), selon le mot de Thibault, il compte maints amis et très peu d'ennemis. « Une justice que je me plais à lui rendre, ajoute le même auteur, c'est que je n'ai trouvé personne à Berlin qui eût quelques reproches à lui faire ou quelque mal à en dire » (3).

Il est vrai qu'il ne détestait rien tant au monde que les querelles et qu'il s'appliquait de son mieux à les éviter. Ses amis se plaignaient même souvent qu'il ne tentait jamais le moindre effort pour les secourir quand ils étaient dans l'embarras.

Formey rapporte à ce sujet une anecdote assez typique : elle a trait au fameux différend qui survint entre Voltaire et Maupertuis.

« Je lui disais, un jour (à ce dernier), qu'ayant tant d'amis, et des amis compétents, dans cette querelle, cela devait le tranquilliser.

« — Et quels sont ces amis ?

« Le premier nom qui me vint sur les lèvres fut celui du comte Algarotti.

(1) *Souvenirs d'un citoyen*, t. II, p. 215.

(2) *Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin*, t. I, p. 43.

(3) Thibault, *op. cit.*, t. I, p. 394.

« — Fort bien, répondit-il, mais prenez garde ; si votre habit s'attache à celui du comte Algarotti, il en coupera un morceau pour conserver le sien » (1).

Il avait une intelligence supérieure et des goûts très divers, et l'on ne peut lui contester un fonds solide d'érudition. Son amour de l'étude le poussa, au déclin de sa vie, à rechercher la solitude et, comme il avait toujours eu un penchant pour la mélancolie, il fut parfois hypocondriaque.

Il n'échappa pas, nous l'avons vu, à l'engouement pour les choses françaises qui caractérisait son époque. Déjà, dans sa jeunesse, son esprit ardent, épris de nouveauté et de variété, vibrait à tout ce qu'il y avait de beau, d'étincelant et d'ingénu dans la vie et la littérature de la grande nation voisine de la sienne. Son premier séjour à Paris eut sur lui un effet incroyable, que les années n'effacèrent point ; la merveilleuse capitale lui offrait le luxe et les plaisirs pour lesquels il avait tant de prédilection ; il y avait goûté avec la frénésie d'un étudiant échappé de sa province austère. Il avait adopté aussi, et forcément, le genre de ceux qu'il admirait et, sans doute à son insu, il l'avait exagéré.

Un de ses compatriotes le dépeint, à son retour à Venise, « si plein des manières affectées d'au-delà les monts, *che movea stomaco e noia*, que les comédiens de Saint-Luca avaient songé à le tourner en ridicule dans une comédie ; et s'il n'avait pas eu de

(1) Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, t. I, p. 185.

l'argent et de bons protecteurs, on l'aurait certainement fait » (1).

Nous avons vu également combien il avait été pénétré des idées qu'il avait adoptées à son premier contact avec le monde cosmopolite de Paris. C'est alors qu'il contracta cette ambition funeste qui devait le pousser à poursuivre, à travers les cours d'Europe, un bonheur bien imaginaire. Tout en perdant, avec ses espérances, sa santé et sa verve, il allait, dans ses relations avec les grands, descendre plus d'une fois, ce semble, au niveau de ces aventuriers italiens qui pullulaient alors.

Nous savons, d'autre part, quelle influence exercèrent sur lui Montesquieu et Fontenelle. Il regardait le dernier comme le type accompli du bel esprit français, « plein d'érudition choisie, éloigné de tout pédantisme, clair, élégant, souverain maître dans la science de la conversation... » (2) Il en acceptait même l'excès de recherche et de subtilité, aimables vices comme tous les vices des Français.

Toutefois ce premier enthousiasme pour la France, ses mœurs, ses manières, ses pensées, ne dura pas très longtemps ; ses illusions dissipées, il trouva beaucoup à critiquer dans les modèles qu'il venait d'exalter.

« M. Algarotti n'aimait pas les Français, déclare d'Argens, qui le croit sous le coup d'une rancune » ;

(1) *Memorie di Girolamo Zanetti*, Arch. Veneto, vol. XXIX, p. 1. Cité par Achille Neri, *Giornale storico della letteratura italiana*, 1886, t. VII.

(2) Algarotti, *Opere*, t. VII, *Pensieri*, p. 134.

(3) *Histoire de l'esprit humain*, t. XI, p. 334.

cette nation avait eu le malheur de lui déplaire parce que, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, dans le dessein d'être agrégé à l'Académie des sciences, il ne put exécuter son projet » (1).

En effet, les propos gallophobes qui se trouvent dans les derniers ouvrages de notre cosmopolite et dans ses lettres, sauf dans celles qui sont adressées à quelques Français, sont assez incisifs. Dans son essai « *sopra la quistione se le qualità varie de' popoli originate siano dallo influsso del clima, overamente dalla virtù della legislazione* », il montre le peuple français comme un exemple unique de l'indélébilité du caractère de race.

« Tel était ce peuple autrefois, tel il est aujourd'hui, ni plus ni moins, dit-il; plein de vigueur mais impatient de bouleversements et incapable de longues fatigues et de discipline, comme le décrit Jules César, très apte à imiter ce qu'il voit, ayant de lui-même la plus haute estime et se louant fortement de ses propres actions; tellement porté à plaisanter qu'il considère en toutes choses le côté amusant, comme nous le constatons chaque jour, car il trouve une compensation et une consolation suffisantes à ses désastres dans un bon mot ou une petite chanson contre un général ou un ministre » (2).

Des observations de ce genre déchainèrent contre lui la colère de Thibault.

« Malgré toute la finesse et l'apparente modéra-

(1) *Histoire de l'esprit humain*, t. XI, p. 335.

(2) Algarotti, *Opere*, t. IV, p. 268.

tion que la politique lui prescrivait, il n'a pu s'empêcher de calomnier la France, où il avait reçu une honorable hospitalité, et la langue française qu'il n'était pas digne de juger » (1).

En effet, sa critique de cette langue est extrêmement sévère. Dans son essai *Sopra la lingua francese*, il n'hésite pas à affirmer qu'elle le cède à l'Italien quant à l'abondance et à la flexibilité, à l'Espagnol quant à la majesté et à l'Anglais sous le rapport de l'énergie. Il la traite de terrain bien âpre pour la poésie et s'émerveille qu'une langue « si réglée, si renfermée, si timide, puisse être celle d'une nation si vive, si leste, si téméraire » (2).

Et, dans l'espoir de prouver qu'il ne parle pas ainsi d'après son seul jugement, il cite des critiques portées sur leur langue natale par l'abbé du Bos, Saint-Evremond, Fénelon et Voltaire. Selon lui, la plupart des défauts du Français résultent de la formation même de cette langue qui, contrairement à la sienne, a manqué de grands écrivains à son origine et s'est développée ainsi d'une manière artificielle. En outre, elle a souffert, continue-t-il, des italianismes des courtisans de Catherine de Médicis, des hellénismes de Ronsard, puis des règles arbitraires de l'Académie, établie « comme une citadelle sur le génie de la nation » et imposant aux auteurs l'idiome qu'elle vient de créer. Pour conclure, il répète le jugement de Fénelon (3), et, en cherchant un

(1) Thibault, *Souvenirs de vingt ans*, p. 399.

(2) Algarotti, *Opere*, t. IV, p. 66.

(3) Cf. *Lettre à l'Académie*, art. III.

remède aux défauts qu'il a signalés, il insinue que le Français devrait emprunter largement aux langues de l'antiquité et aux plus belles des temps modernes. Ainsi deviendrait-il « plus harmonieux, plus varié, capable de se modifier selon les exigences de l'esprit, musical et pittoresque, répondant mieux au génie national et résonnant plus agréablement aux oreilles étrangères » (1).

Algarotti avait une connaissance approfondie de la langue et de la littérature françaises (2) ; cela paraît de toute évidence lorsqu'on examine ses écrits, ses différents opuscules et sa correspondance, surtout la partie française de cette dernière. Il parla le Français, il l'écrivit. Il s'en appropriâ des mots, des phrases, des locutions, et les incorpora à son propre style ; ses ouvrages fourmillent de noms et de citations d'auteurs français.

Ce sont les écrivains de son temps, nous l'avons constaté, qui l'impressionnèrent le plus fortement. Il prodigua les panégyriques à Voltaire et l'exemple suivant en donne le ton : « Homme excellent en vers et en prose, dans le style plaisant autant que dans le style grave, qui entonne le chant épique, chausse le cothurne et le brodequin, donne des leçons de philosophie, enseigne en écrivant l'histoire, s'élève contre toute espèce d'envie et assaisonne d'esprit plus de vingt volumes » (3). Mais, en général, il a

(1) Algarotti, *Opere*, t. IV, p. 73.

(2) Cf. *Opere*, t. III, p. 403. Algarotti dit de la langue française : « Non vi è in Europa uomo gentile che non la possegga al pari della propria ».

(3) Algarotti, *Opere*, t. VII, p. 230.

critiqué les écrivains français aussi sévèrement que leur langue ; c'est toujours à leur désavantage qu'il en a comparé les œuvres avec celles des écrivains d'ailleurs.

« Les Anglais étaient le seul peuple que M. Algarotti estimât, rapporte d'Argens,..... « Nous condamnons seulement la partialité de M. Algarotti, qui ne loue les Anglais qu'aux dépens des autres nations, surtout de la française » (1).

Nous avons vu comment il comparait les deux peuples pendant la guerre de Sept-ans ; il ne se montra pas plus favorable à la littérature de la France qu'à ses armées . « Les Français, lit-on dans une de ses lettres de Bologne, dans leurs ouvrages *specchiatissimi* ne font guère autre chose que de refléter la lumière anglaise » (2).

On pourrait soutenir que, de toutes les passions de sa vie, celle qu'il ressentit pour l'Angleterre a été la plus profonde et la plus sincère. Attiré tout d'abord par la science de ce pays, il fut pris dans la suite, et non moins vivement, par sa littérature, puis par ses mœurs et ses institutions. Ses sentiments admiratifs se manifestèrent surtout dans la matière de ses ouvrages. Il avait adopté maintes pensées de poètes et de philosophes britanniques ; il a cité quantité de passages de leurs œuvres, il les a loués, eux et leur patrie, en vers comme en prose. Il a souvent usé de l'essai et de la lettre familière, deux formes populaires

(1) D'Argens, *Histoire de l'esprit humain*, p. 334-335.

(2) Lettre d'Algarotti à Signor N. W. ; Bologne, 18 mars 1761. *Opere*, t. X, p. 91.

de la littérature anglaise d'alors ; enfin il a joué de traits satiriques qui rappellent Swift et d'éblouissants *concetti* dans la manière de Pope.

« C'est ainsi, s'écrie-t-il dans une de ses épîtres, qu'on ne parle désormais que des choses anglaises. Chaque mer est pleine de la gloire de cette nation » (1).

Il se figurait rencontrer dans le peuple d'Albion des qualités dignes des Romains, car, nous confie-t-il ingénument, « les vrais sentiments romains doivent facilement se greffer dans les esprits anglais, peu ou nullement amollis par la galanterie, nourris de spectacles plutôt féroces et habitués à un gouvernement presque toujours heureux qui présente beaucoup d'analogies avec la république romaine » (2).

Nous n'ignorons pas son enthousiasme pour la science britannique. Ses premiers écrits révélaient une immense admiration pour Newton ; il ne s'en départit jamais, dans la suite, ses lettres et ses ouvrages l'attestent.

Dès sa jeunesse, il avait étudié la langue et la littérature anglaises, et il les connaissait bien réellement. Il a mentionné à peu près tous les auteurs connus autour de lui, anciens et modernes. Il paraît avoir parlé l'Anglais ; mais, de son habileté à l'écrire, il ne reste que le maigre témoignage de vocables et de phrases parsemés dans ses écrits. Quant à sa

(1) Lettre cit. t. X, p. 91. *Opere*.

(2) Lettre d'Algarotti au marquis Muzio Spada ; Padoue, 22 juin 1757. *Opere*, t. IX, p. 316. Cf. aussi la dédicace à Lord Hyde de l'essai sur la rime, t. IV, p. 77.

correspondance avec ses amis d'Outre-Manche, elle a été écrite, à notre connaissance, soit en français, soit en italien.

Il a loué la langue anglaise pour sa richesse autant que pour son énergie ; et il a dit qu'elle renferme, avec la langue grecque, « le plus grand capital de savoir humain » (1).

C'est l'Angleterre qui offrait, selon lui, les meilleurs systèmes de philosophie ; et il salue David Hume comme le « premier des historiens et des philosophes » de son siècle (2).

En classique convaincu, Algarotti voyait encore toute une série de parallèles entre les hommes illustres de la Grande Bretagne et ceux de l'antiquité. Newton est l'Archimède, Pitt le Démosthène, Swift le Lucien, Pope l'Horace, Gray le Pindare et Milton l'Homère des temps modernes.

Il avait pour Pope une dilection particulière, beaucoup parce qu'il le considérait comme un digne continuateur du poète latin. « Celui qui en a l'esprit plus qu'aucun autre, affirme-t-il, c'est Pope sans contredit ; de sorte que l'on peut dire que si Horace avait parlé anglais, il n'aurait pas parlé une autre langue que celle de Pope » (3). A l'entendre, les satires et les épîtres de celui-ci suffisaient pour classer

(1) Lettre d'Algarotti à Robert Ruthford, Pise, 19 mars 1762, *Opere*, t. X, p. 110.

(2) Lettre d'Algarotti à Robert Ruthford, Pise, 23 février 1763, *Opere*, t. X, p. 153.

(3) Lettre d'Algarotti à Signor N. N. Venise, 4 mai 1754 ; *Opere*, t. IX, p. 277.

leur auteur comme le plus grand ouvrier de vers, si non comme le plus grand poète de l'Angleterre. Le *Rape of the Lock* lui paraissait « le plus beau *poem-mento* qui ait jamais été écrit en aucune langue » (1), et le plus galant, à ce point que « même les Français n'ont aucune œuvre pour opposer à celle-ci » (2).

Il admirait Milton, mais non pas toujours. Du *Paradise Lost*, il n'a loué que le chant où se trouvent évoquées les amours d'Adam et d'Eve. Et il demande, à ce sujet, quelle églogue latine ou grecque on pourrait préférer à ce cantique (3). D'autre part, il déclarait que l'Homère anglais dormait parfois et était enclin à des rêves bizarres. Il jugeait puérile et même insensée par endroits sa poésie épique, et son Dieu ne lui rappelait ni le Jéovah de Moïse, ni le Zeus d'Homère, mais plutôt, selon le mot de Pope, un prédicateur et un prêtre d'esprit scolastique (4).

Enfin, seule l'Angleterre, à ses yeux, possédait la véritable éloquence (5) ; seule, elle faisait « parler les Romains sur la scène comme de vrais Romains », parce que, grâce à la forme de son gouvernement, on y voyait « encore, en corps vivants et non pas en airain ou en pierre, quelques restes des Fabius et des Curius » (6). Aussi glorifie-t-il le *César* de Sha-

(1) Lettre d'Algarotti à Robert Ruthford, *Opere*, t. X, p. 109.

(2) Lettre d'Algarotti à Agastino Paradisi, *Opere*, t. X, p. 11.

(3) Lettre d'Algarotti à A. Paradisi, *Opere*, t. X, p. 39.

(4) Lettre d'Algarotti à Giuseppe Santarelli, *Opere*, t. IX, p. 107.

(5) Lettre d'Algarotti à Giuseppe Santarelli, *Opere*, t. IX, p. 102.

(6) Algarotti, *Opere*, t. IX, p. 102.

kespeare et le *Cato* d'Addison qui « respire réellement de toute part l'austérité antique » (1), tandis qu'il blâme, au contraire, les Romains de Corneille, dont l'esprit reflète « quelque teinte de la galanterie et de l'héroïsme qui dominaient dans son siècle » (2).

Les institutions, les lois du peuple anglais l'attiraient fortement quand il comparait la situation politique et économique de la Grande Bretagne avec celle de son infortunée patrie.

O cara libertade, o degli dei
Dono migliore, onde più splende e ride
Di numidico sol nebbia britanna (3).

La liberté, il en constate les bons effets sur les habitants de l'île heureuse.

.... Qui già non vedi
Nel vulgo schiavitù, nei grandi orgoglio.
Qui delle leggi è il Re custode e servo,
Nato al bene comune (4).

Et il demande :

.... O ! danne, Apollo,
Con leggi inglesi attico cielo ; e faccia
La bella et à dell' oro a noi ritorno (5).

Il s'attristait quand il examinait le sort de sa patrie. « Que deviendrons-nous, nous autres Ita-

(1) Lettre d'Algarotti au Mugio Spade ; Padoue, 22 juin 1757.

(2) Algarotti, *Opere*, t. IX, p. 315.

(3) Algarotti, *Opere*, t. I, p. 53. Epître en vers à Thomas Villiers, Lord Hyde.

(4) *Opere*, t. I, p. 53. Epître cit.

(5) *Opere*, t. I, p. 53. Epître cit.

liens, divisés (1) et esclaves ? — dit-il, dans une de ses lettres de Berlin (2). — Les productions de l'esprit participent en très grande partie de la constitution politique qui règle un peuple. Et l'importance de celle-ci dépend de la perfection du gouvernement. »

Or, dans tous les milieux sociaux de son pays, il ne voyait que l'apathie et l'inertie.

Oimé! qual sei da quel di pria difforme
Italia mia! Che neghittosa, e quasi
Te non tocchi il tuo mal, nell' ozio dormi
Fra i secchi lauri tuoi serva e divisa;
Nè l'arti belle e gli onorati studj,
Onde Grecia emulasti, or più non sono
Tua nobil cura, e tuo più dolce impero (3).

Il ne restait guère à l'Italie que le souvenir de son passé, mais d'un passé plus brillant que celui d'aucun autre pays. Ce sont les Italiens qui, les premiers, ouvrirent les yeux et restaurèrent la civilisation après la nuit causée par l'invasion des Barbares. Ils enseignèrent alors les autres nations ; ils renouvelèrent, en Europe, le goût des sciences et des arts, ils y firent renaître l'élégance et le raffinement des mœurs. La France surtout, au dire d'Algarotti, avait beaucoup appris au contact de sa voisine : elle lui devait l'enrichissement de sa langue, de son art et

(1) « Tali sono gli effetti della picciolezza e divisione degli stati, ignoranza, presunzione, frivolezza », dit-il autre part. Algarotti, *Opere*, IX, p. 85.

(2) Lettre d'Algarotti au baron N. N. ; Berlin, 10 mars 1752. *Opere*, t. IX, p. 215.

(3) Algarotti, Epître en vers à Voltaire. *Opere*, t. I, p. 42.

de sa littérature, la vraie physique et les premières notions de médecine et de chirurgie. En somme, elle avait emprunté aux Italiens « non seulement l'opéra en musique, mais toute chose » (1).

« Les autres nations dominant maintenant, confessait-il, nous avons dégénéré ; dans les mathématiques et dans la philosophie, les Anglais ont progressé et achevé l'édifice, mais c'est nous qui l'avions commencé et en avons posé les pierres fondamentales. Il sera éternellement vrai que les Italiens, après avoir conquis le monde par la force des armes, l'ont illuminé par les arts et les sciences » (2).

Il n'avait plus qu'un espoir quant à l'avenir de son pays, c'était qu'il parviendrait, à la fin, à réunir encore les tronçons de son pauvre cœur brisé et que, revivifié, retrempé ainsi, il pourrait retrouver son ancienne splendeur.

Oh ! sieno ancora, Italia mia, le belle,
E disperse tue membra in uno accolte,
Nè l'itala virtù sia cosa antica.
Ma il quando, chi'l vedrà ? Forse il vedranno
Anche un giorno i nepoti (3).

.

Algarotti, comme on l'a vu au commencement de cette étude, appartenait à deux époques très différentes l'une de l'autre et également importantes au

(1) Lettre d'Algarotti à Frugoni ; Potsdam, 15 octobre 1752. t. IX, p. 231.

(2) Lettre d'Algarotti à Frugoni ; Potsdam, 15 octobre 1752, *Opere*, t. IX, p. 238.

(3) Algarotti, *Épître à Voltaire*, *Opere*, t. I, p. 43.

point de vue social comme au point de vue littéraire ; il en manifeste donc les caractéristiques.

Il avait ressenti, d'un côté, les influences classiques du siècle que l'on se plaisait à dénommer le second âge d'Auguste, et, de l'autre, celles de la période du nouvel esprit dont allait procéder la Révolution française.

Mais, au fond, c'était un classique. Dès sa première jeunesse, tout entier à l'étude des langues et des littératures de l'antiquité, il pensa que les Grecs et les Romains approchaient le plus de la perfection dans toutes les branches du savoir humain, sauf dans celles « qui exigent, la plupart, une très longue série d'observations ». Selon lui, la physique avait atteint son point culminant au ^{xvii}^e siècle et Newton avait le droit de figurer à côté des plus grands philosophes de l'antiquité ; mais, dans les autres domaines, art, littérature, métaphysique, les anciens continuaient de régner souverainement. Aussi ses sympathies allaient-elles largement aux « Arcadiens » d'Italie, dont il raillait parfois les poésies, mais qu'il estimait néanmoins en tant qu'admirateurs et imitateurs de l'antiquité (1).

Nous avons remarqué qu'il n'affectionnait guère les *Cinquecentisti* ni les adulateurs de Dante ; à son avis, ce qu'il y a de mieux chez les littérateurs du ^{xvi}^e siècle, c'est leur imitation de l'antiquité. Et c'est ce qui valut à leur siècle l'épithète de siècle d'or.

(1) Il fut, d'ailleurs, inscrit, lui aussi, parmi les « Arcadiens », quoiqu'il eut exprimé fréquemment son dédain pour les académies. Cf. *Orere*, t. XIII, p. 226-228.

« Tous les arts prirent à ce moment une nouvelle forme, dit-il, et ils s'embellirent derechef ; et cela grâce à l'observation et à l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité qui nous restaient.

« Presque tout fut imitation en ce siècle où les anciens avaient été pris pour guide en toutes choses » (1).

Il se plut à analyser les analogies qui existent entre « lo bello stile » de Dante et celui de Virgile (2) ; et il a loué le chantre de la « Divine Comédie » d'avoir su exprimer « avec son style vigoureux la manière virgilienne de versifier ; ce en quoi consiste précisément l'excellence de l'imitation, laquelle doit se rapporter au genre et jamais à la forme » (3).

Mais, toujours selon Algarotti, on ne doit imiter ni Dante (4), — quoique il soit appelé avec raison roi et père de la langue italienne, — ni les *Cinquecentisti*.

Grands pour leur époque, ils ont cependant des défauts d'écrivains primitifs et, puisqu'ils étaient si portés à s'inspirer des Anciens, pourquoi ne pas aller directement aux modèles originaux ?

Ainsi notre Vénitien vivait sans cesse par l'esprit

(1) Lettre d'Algarotti au baron N. N. ; Berlin, 10 mars 1752. *Opere*, t. IX, p. 211-213.

(2) Lettre d'Algarotti au marquis Manara ; Bologne, 6 octobre 1759. *Opere*, t. X, p. 15.

(3) Algarotti, *Opere*, t. X, p. 22.

(4) Il le regardait comme le premier des « triumvirs du beau parler », les deux autres étant Pétrarque et Boccace.

dans la docte compagnie de ses Grecs et de ses Romains ; et Horace restait son maître suprême.

« Il est mon poète, mon étude, ma joie » (1), déclarait-il. Il jugeait de la valeur d'une chose dans l'art, la science, la littérature, le caractère d'une nation, d'après le degré où cette chose se rapprochait de l'antiquité.

On aurait dit qu'il appartenait lui-même à l'époque d'Auguste. Mais, en dépit de son culte pour le classique, il se rattachait plus ou moins sciemment à l'ère nouvelle, ce qu'indique son goût pour la vie, les mœurs et les idées de l'étranger. De là deux sortes de caractère en lui. Si, d'une part, il se classe par son esthétique parmi des esprits tels que Chesterfield et Fontenelle ; de l'autre, il se relie aux novateurs de la fin du siècle par ses idées au sujet de la liberté de penser et d'agir.

Toutefois il est mort trop tôt pour recevoir l'influence directe de l'ère nouvelle. Il prit connaissance des écrits de J.-J. Rousseau mais ne les apprécia pas. Le « citoyen de Genève » le déconcerta quelque peu ; il le trouva plein d'esprit, mais « singulier » (2), et il adopta à son égard l'opinion de son amie, M^{me} du Boscage : « On ne peut avoir plus de talent que ce cynique et en faire un plus mauvais usage » (3).

C'est ce mélange de sentiments et de goûts qui donne à la vie et à l'esprit d'Algarotti un aspect si varié, si ondoyant, si piquant. Plusieurs critiques

(1) Algarotti, *Opere*, t. IX, p. 274.

(2) *Opere*, t. XVII, p. 67.

(3) *Opere*, t. XVII, p. 110 et p. 116.

l'ont comparé à Voltaire à cause de sa souplesse d'esprit. De Voltaire, il n'eut certes pas le génie ; mais on peut dire qu'il l'égala comme érudit et qu'il s'engagea dans un champ d'action presque aussi vaste que celui de son illustre ami. En Italie, il n'a qu'une réputation secondaire comme écrivain. Ce qu'il y a de plus frappant et de plus important en lui, c'est, encore une fois, ce cosmopolitisme dans lequel se résument si bien les aspirations italiennes du XVIII^e siècle naissant.

Vu et admis à soutenance, le 6 mai 1913.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
A. GROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

LE VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

Manuscripts et Documents.

Italie. — Trévisé.

- 1) Lettres de Francesco Algarotti à Bonomo Algarotti. — 1729-1764 ; 550 environ.
- 2) Lettres des correspondants d'Algarotti : Adimari (1758-1763) ; Bartoli (1743) ; Giov. Lud. Bianconi (1747-1761) ; Mme du Bocage (1749-1760) ; Mrs. Brown (1745) ; Archinto (1760-1763) ; Formey (1756-1762) ; Fredersdorf (1753-1759) ; George Jackson (1758-1760) ; Malaspina (1742-1763) ; Marioni (1743) ; Maupertuis (sans date pour la plupart) ; Wm Pitt (1763) ; du Tillot (1759-1762) , J. Tribble (1752-1760) ; Keyserlinck (1739-1741) ; Marie de Silvestre (1743-1754) ; F.-M. Zanotti (1733-1763).
- 3) Relazione storica dei Quadri acquistati dal conte F. Algarotti per S. M. il Re di Polonia.
- 4) Argomenti di Quadri per S. M. il Re di Polonia (brouillon).
- 5) Note des dépenses faites pour S. M. le roi de Pologne.
- 6) Indici alle opere dell' Algarotti compilati dell' Abate Fanzago. nell' an 1815. »
- 7) *Ms. de quelques ouvrages.*
« Dialoghi, Bologna 1762 »

- « Sinopsis di una introduzione alla nereidologia 1737. »
« Giudizio d'Amore sopra il congresso di Citera 1762. »
« Reflessioni sopra la utilità di alcune invenzioni moderne
nelle arte 1748 »
« L'excellence et la nécessité des pauvres écrivains 1736. »
« De colare immutabilitate »
« Primi abbozzi delle lettere militari 1759. »
« Saggio critico del Triumvirate di Crasso, Cesare, e Pompeo. »
« Deux mémoires sur les recherches de M. Dufay. »
- 8) *Documents variés.* — Brouillons, notes, factures, sonnets, citations, etc., etc.
- 9) *Correspondants de Bonomo Algarotti* : Lettres de Vincenzo Alberti (1770-1773) ; Carlo Bianconi (1764-1770) ; Ercole Bonajuti (1770-1776) ; Henri de Catt (1764-1776) ; Theresa Spada (1764) ; Elizabetta Tesi (1764-1770) ; Domenico Michelessi (1769-1772).

Bologne. — A. Bibliothèque communale.

- 1) Lettres d'Algarotti à Mauro et à Elizabetta Tesi (1760-1764)
vol. I., B. 207.
- 2) Lettres à Zampietro Zanotti (1744-1745).
- 3) Lettres à Henri de Catt (Brouillon).
- 4) Lettres à Giannandrea Lazzarini.
- B. Bibliothèque de l'Université.
- 1) Lettre d'Algarotti à Carlo Broschi dit Farinello, 1752.
- 2) Lettres à l'abbé Flaminio Scarselli (1745-1758).
- 3) Lettre à Tommaseo Tamanza (1760-copie).

Florence.

A. Bib. nationale.

- 1) Lettres d'Algarotti à.....1758.
- 2) Canzone. — « Non così tosto l'aureo
Titan de la cerulea.... »

Padoue. — Musée civique.

- 1) Lettre à Madame.....1758.

Rome.

A. Bib. du Vatican.

- 1) Lettres à G.-M. Mazzucchelli (1754),

- 2) « Memorie per servire alla vista dei litterati visenti in questo anno 1754. »
- 3) Lettres de Giov. Merati à Giuseppe Bartoli (1743-1744).

Turin. — Bib. Royale.

- 1) Correspondants d'Algarotti : Lettres de Frédéric-le-Grand (1756-1760) ; Prince Henri de Prusse (1759-1762) ; Prince Ferdinand de Brunswick (1759) ; Prince William (1756) ; Formey (1757-1760 ; Keith (1757) ; le Maréchal d'Ecosse (1758) ; W. Leining (1757-1758) ; l'abbé de Prades (1759) ; Philippe Stosch (1758-1759) ; Schellendorff (1758-1759) ; Maupertuis (sans date) ; Manfredi (1730).
- 2) Lettres à Bonomo Algarotti (1757, 1760, 1761).
- 3) Documents variés relatifs à la guerre de Sept ans. — Notes, citations, cartes géographiques, plans de batailles, gazettes, brochures, etc.

Venise. — Bib. Marciana.

- 1) Lettres d'A. à l'abbé Patriarchi (1763-1764).
- 2) Lettres de Maupertuis (sans date).

Londres. — A. British Museum.

- 1) « Journal af a voyage in a yacht from London ti St. Petersburg, 1739 ».
 - 2) Lettres d'Algarotti, à Thomas Birch (1756) ; Paolo Frisi (1750-1760) ; Andrew Mitchell (1758-1760) ; M. de la Noue (1741) ; Bonomo Algarotti (1733) ; J. Cramer (1741).
 - 3) Correspondance entre F. Algarotti et John Strange (1763) ;
 - 4) Correspondance avec W. T. How. (Lettres de Thomas Gray, David Garrick, Thomas Hollis, William Mason, et Wm. Pitt, (1763-1769).
 - 5) Vers de Frédéric-le-Grand à Algarotti.
 - 6) Documents variés ; rapportants à Hervey, Baltimore, Burlington, Royal Society, Society of antiquarians, etc.
- B) South Kensington Museum.
- 1) Lettre de Garrick à Algarotti, 1763.

* Dans la bibliothèque royale, à Berlin, existent encore des autographes d'Algarotti, quelques lettres à Formey (1760), mais je ne les ai pas consultés.

Les Editions des Œuvres d'Algarotti.

Œuvres diverses.

Opere Varie del signor conte Algarotti, ciambellano de S. M. il Ré di Prussia, e Cavaliere dell' Ordine del Merito; Venise, Pasquali, 1757, 2 tomes in-8.

Opere Varie del conte Algarotti, cavaliere dell' Ordine di Merito, e ciambellano..... Livourne Coltellini (1764-1765), 8 tomes in-8.

Œuvres du conte Algarotti, Berlin, Decker, 1772, 7 tomes in-18.

Opere Varie, Crémone, Manini (1778-1784), 10 tomes in-8°.

Opere Varie, Venise, Palese (1791-1794), 17 tomes in-8°.

Opere Scelti, Ellassici italiani, t. 319-321, Milan 1804, in-8°.

Editions du Neutronianismo.

Il Neutronianismo per le dame, overo Dialoghi sopra la luce ed i colori, Naples (Milan), 1737, in-4°.

Il Neutronianismo... Naples (Padoue), 1737, in-4°.

Novella edizione emendata, Naples (Milan), 1739, in-8°.

» » » Naples (Venise), 1739, in-8°.

Il Neutronianismo, edizione sesta, Naples (Hertz), 1746, in-8°.

Dialoghi sopra la luce, i colori, e l'attrazione, Naples, 1752, in-8°.

Dialoghi..... Naples, 1757, in-8°.

Le Neutronianismo.....Milan, Silvestri, 1836,
in-16°. (Bib. scelta di opere italiane, t. 259).

Traductions (1).

Le Newtonianisme, pour les dames, ou Entretiens sur la lumière.

Traduits par M. Duperron de Castera, Paris (Montalant), 1738,

2 tomes in-8°.

(1) Une traduction en allemand parut en 1745. Nous n'avons pas trouvé les dates des traductions portugaises et russes.

Le Newtonianisme. .. ou Entretiens sur la lumière, sur les couleurs
et sur l'attraction, traduits de l'italien de M. Algarotti par
M. du Perron de Castéra ; Amsterdam, 1741, 2 tomes in-12.

Sir Isaac Newton's Philosophy explained.

Translated from the italian of Signor Algarotti, by Elizabeth
Carter, Londres, 1739, 2 t. in-12.

Sir Isaac Newton's Theory of Light and Colours.

Translated by Elizabeth Carter, Londres, 1742, 2 vol. in-12.

Sir Isaac Newton's Philosophy... Glasgow, 1763, 2 vol. in-12.

Il Congresso di Citera.

Il Congresso di Citera, Naples, 1743, in-8°.

Il Congresso di Citera, Amsterdam, 1746, in-12.

Il Congresso di Citera, Potsdam, 1731, in-8°.

Il Congresso di Citera, Paris, Prault, 1736, in-12.

Il Congresso di Citera, accresciuto di alcune lettere e del giudizio
d'Amore, Paris, Prault, 1768, in-12.

Il Congresso.... Nuova edizione corretta e accresciuta e di oppor-
tune note illustrata, Paris, 1787, in-12.

Il Congresso.....etc..... Londres, 1774, in-12.

Il Congresso, Paris, Molini, 1787, in-12

Traductions (1).

Le Congrès de Cythère, traduit par Dupont du Tertre, Paris, 1749,
in-12.

L'Assemblée de Cythère, traduite par Mlle Menon, Paris, 1738,
in-12.

Les états généraux de Cythère, imitation très libre du comte Alga-
rotti, par M. de Cubières, Paris, 1789.

Le congrès de Cythère du comte Algarotti, traduit en français sur
la septième et dernière édition, Florence et Paris, Dorez,
1777, in-12.

Le Congrès de Cythère et lettre de Léonce à Erotique son fils, tra-
duits de l'italien du Comte Algarotti, à Cythère, et se trouve
à Paris, chez Morin, 1783, in-8°.

Le même, à Cythère, et se trouve à Paris, chez Mérimot le jeune,
in-8°.

Le Congrès de Cythère, poème érotique en cinq chants (par Fran-

(1) Une traduction en Allemand, Leipsig, 1747, in-12.

cesco Algarotti), traduction libre de l'italien par C. P...., Paris, J. G. Dentu, 1815, in-24.

Le Congrès de Cythère... accompagné de notes avec le texte en regard, par Mme d'Astanières de Boisserolle, Paris, Egron, 1815, in-24.

Une traduction en allemand, Leipsig, 1741, in-12.

Viaggi di Russia, Venise, Novelli, 1760, in-8°.

Viaggi.

Saggio di Lettere sopra la Russia

Edizione seconda rivista e accresciuta, Paris (Briasson), 1763, in-8°.

Traductions.

Letters from Count Algarotti to Lord Hervey and the Marquis Scipio Maffei concerning the Russian empire, Londres, 1769, 2 t. in-8°.

Letters to Lord Hervey concerning the Russian empire, Glasgow, 1770, 2 vol. in-12.

Lettres du comte Algarotti sur la Russie.... suivi d'un essai sur la durée des règnes des sept rois de Rome et d'un essai sur l'empire des Incas, du même auteur, Londres, Paris, Berlin, 1769, in-12.

Saggi.

Lettere de Poliziano ad Ermogene intorno alla traduzione dell' Eneide del Caro, Venise, Albrizzi, 1745, in-8°.

Lettere..... intorno alla traduzione dell' Eneide del Caro.... seconda edizione accresciuta ed illustrata, Venise, Albrizzi, 1745, in-8°.

Ragionamento sopra la durata dei regni de' Re di Roma, Venise, Occhi, 1746, in-12.

Ragionamento sopra la durata dei regni de' Re di Roma, Florence, Bonducci, 1746, in-12.

Saggio critico intorno alla facoltà della mente umana, Venise, Teverini, 1745, in-8°.

Lettere militari, Venise, Zatta, 1759, in-8°.

Lettera del signor conte Francesco Algarotti sopra la scienza militare di Virgile, Venise, 1761, in-12.

Lettere militari, seconda edizione, corretta e molto accresciuta dall' autore, Venise, Novelli, 1762, in-4°.

Trad :

- Letters. military and political from the italian of count Algarotti,
Londres, 1782, in-8°.
- Lettere del signor conte Francesco Algarotti al signor Giuseppe
Pecis. Nouvelle letterarie, Florence, 8 février 1760.
- Saggio sopra l'architettura, Venise, Graziosi, 1784, in-12.
- Saggio sopra la pittura, Livourne, 1763, in-8°.
- Saggio sopra l'accademia di Francia chi è in Roma, Livourne,
1763, in-8°.
- Essai sur la peinture et sur l'académie de France établie à Rome.
Traduit de l'italien par M. Pingeron, Paris, 1769, in-12.
- An essay on painting, Londres, 1764, in-8°.
- Saggio sopra l'opera in musica, Livourne, Coltellini, 1763, in-4°.
- Un essai sur l'opéra, traduit de l'italien de M. de Chastelleux,
Paris, Ruault, 1773, in-8°.
- An essay on the opera, Londres, 1767, in-12.
- » » , Glasgow, 1768, in-12.
- Versuche über die Architectur, Malerei, und musicalische Opera,
aus den Italianischen übersetzt von R. E. Raspe, Cassel,
1769, in-8°.
- Saggio sopra la vita d'Orazio, Venise, 1760, in-12.
- Les chefs-d'œuvre d'Horace, précédés de la vie d'Horace extraite
de l'italien d'Algarotti, Paris, 1787, in-8°.
- Essai sur la vie d'Horace..... Lyon, 1787, in-12.

Poésie.

- Rime, Bologna, 1733, in-8°.
- Versi sciolti (avec l'avertissement), Venise, 1758.
- Epistoli in versi, Venise, 1759, in-12 ; Venise, 1760, Novelli, in-8°;
Venise, 1766, in-4° ; Venise, 1770, in-12°.
- Poesie, Nizza, 1783, in-8°.
- Versi sciolti di tre eccellenti moderni autori, Venise, 1758.
- Les mêmes Milan, Marelli, 1758, in-12.
- » Bassano, 1780, in-12 .

Editions préparées par Algarotti.

- Poesie latini e volgari di Francesco Maria Zanotti..... Florence,
1733, in-8°.
- Poesie di F. M. Zanotti, secondo edizione, 1757, in-8°.
- Opere di Stefano Benedetto Pallavicini, Venise, Pasquali, 1744,
4 tomes in-8°.

Lettres.

Lettre à Bonomo, Vienne, 23 mars 1743, Trévisé, 1901.

Lettre à Carlo Broschi, Potsdam, 28 octobre 1752, Bologne, 1912.

Lettre au comte Giovanni Montenari, Vicence, 22 mars 1745 ;
Vicence 1882.

Lettre à Girolamo Curlo, Berlin, 20 novembre 1751.

Giornale ligustico di archeologia, storia, e letteratura, anno 1885,
p. 296.

Correspondance de Frédéric second, roi de Prusse, avec le comte
Algarotti, Berlin, Gropius, 1837, in-8°.

Etudes biographiques et critiques.

Recueils biographiques et littéraires.

ALBERTI, VINCENZO CAMILLO. — « Commentarius de F. Algarotti
vita et scriptis », t. 22 « Nuova Raccolta d'Opuscoli Scien-
tifici et Filologici », Venise, 1772.

D'ANCONA, ALESSANDRO E BACCI, ORAZIO. — « Manuale della letteratura
italiana, Florence, 1910, t. IV.

BENEDUCCI, FRANCESCO. — « Scompoli critici », seconde série,
Oneglia, 1900.

CORNIANI, GIAMBATTISTA. — « I secoli della letteratura italiana dopo
il suo risorgimento », Turin, 1885. (Colle aggiunte di Ca-
millo Ugoni e Stefano Ticozzi).

DENINA, ABBÉ CARLO. — « La prusse littéraire » Berlin, 1790.
« Vicende della letteratura italiana », Turin, 1793.

DIZIONARIO DEI DANTISTI E DANTOFILI, Florence, 1901, t. I.

BERARDI, CIRILLO. — « Dell' opera poetica di Francesco Algarotti,
Bozzolo, 1902.

FABRONIO ANGELO. — *Vitae italorum Doctrina excellentium* » Pise,
1779, t. V, (Etude sur A. par Natalie dalle Laste.

GAMBA B. — *Galleria dei letterati ed artisti delle provincie Veneziane
nel secolo, XVIII^e*, Venise 1824.

GIOVIO, GIOVANNI BATTISTA. — « Elogio del Conte Algarotti » dans
« *Elogi Italiani* », t. V, Venise, 1782.

LOMBARDI, A. — « *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*,
Modena, 1830.

- MICHELESSI, DOMENICO. — « Memorie intorno alla vita ed agli scritti di Francesco Algarotti », Venise, 1770 ; Crémone 1784 ; Venise, 1794 (1).
- NAPIONE, G. F. — « Ragionamento intorno al saggio del conte A. sopra la durata de' regni de' Re di Roma », Turin, 1773.
- DE TIPALDO, EMILIO. — « Biografia degli italiani illustri nelle scienze lettere ed arti, del secolo XVIII, Venise, 1838, t. VI.
- TIRABOSCHI, GIROLAMO. — « Storia della letteratura italiana », Milan, 1822, t. I.
- TOMMASEO, N. — « Storia civile nella letteratura », Turin, 1872.
- ANONYME. — « Graf. Francesco Algarotti », Chemnitz, 1797.

Documents Contemporains.

- D'ARGENS, le marquis. — « Histoire de l'esprit humain ou mémoires de la république des lettres », Berlin, 1767.
- DE BAREITH DE MARGRAVE. — « Mémoires », Leipsig, 1888.
- BARETTI GIUSEPPE. — « Discours sur Shakespeare et sur M. de Voltaire », Londres, 1777.
- « A dissertation upon the Italian poetry in which are interspersed some remarks on M. Voltaire », Londres, 1753.
- BASSI, LAURA. — « Lettere inediti alla celebre Laura Bassi scritte da illustri italiani e stranieri », édit. Cenerelli, Bologne, 1885.
- BETTINELLI SAVERIO. — « Lettere inglese », Venise, 1800.
- BISSET ANDREW. — « Mémoires and papers of Andrew Mitchell », Londres 1830.
- BURLINGTONIA. — « Historical notes about Burlington House, Piccadilly, and Neighborhood », London, 1878.
- DE BIELFELD, le baron. — « Lettres familières », La Haye, 1763.
- DU BOCAGE, Mme. — « Oeuvres », Lyons, 1770.
- CARTER, ELIZABETH. — « Memoirs », Londres, 1808.
- DE CATT, HENRI. — « Unterhaltungen mit Friedrich dem Grossen », édit., R. Koser, Leipsig, 1881.

(1) *Opere* d'Algarotti.

- DU CHATELET, la Marquise (Émilie du Breteuil). — « Lettres », Paris, 1878.
- CHESTERFIELD, Lord (Philip Stanhope). — « Letters », Londres 1892.
- DIDEROT. — « Œuvres », Paris, 1821.
- FORMEY, S. — « Souvenirs d'un citoyen », Paris, 1797.
- FRÉDÉRIC LE GRAND. — « Correspondance avec le comte Algarotti », Berlin, 1799 et 1834.
- « Correspondance avec le Marquis d'Argens », Paris, 1798.
- « Briefwechsel mit Grumkow und Maupertuis », Leipsig, 1898. édit. R. Koser (Publicationen aus den Königlichen Preussischen Staatsarchiven).
- « Briefwechsel mit Voltaire », Leipsig, 1908 et 1911. Edit. R., Koser (P. a. d. K. P. S.).
- « Briefe und Dichtungen in biographische geordneter Auswahl », édit. R. Schwalb, Essen, 1859.
- « Palitische Correspondeng », Berlin; 1879.
- « Œuvres » ; Berlin, 1846-1857.
- GRAY, THOMAS. — « The correspondance of Thomas Gray and William Mason ; with some letters to the Rev James Brown ». Londres, 1853.
- « The letters of Thomas Gray » ; Londres, 1900.
- GARRICK, DAVID. — « Private correspondance », Londres, 1832.
- « Unpublished correspondance », Londres, 1907.
- DE GRAFFIGNY, Madame. — « Vie privée de Voltaire et Mme de Châtelet », Paris, 1820.
- GOZZI, GASPARO. — « Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante », Venise, 1758.
- NICOLAI, F. — « Beschreibung der Königlichen Residenzstate Berlin and Potsdam, 1786, Berlin.
- VON LEHNDORFF, ERNST. — « Dreisig Jahre am Hofe Friedrichs des Grossen » Gotha, 1907.
- DE LIGNE, le Prince. — « Mémoire sur le roi de Prusse, Frédéric le Grand », Berlin, 1789.
- MAUPERTUIS. — « Maupertuis et ses correspondants », édit. M. l'abbé Le Sueur, Paris, 1897.
- PITT, WILLIAM. — Earl of Chatham, « Correspondance », Londres, 1838.
- SELVA, ANTONIO. — « Catalogo dei Quadri, disegni, e libri che trattano dell' arte del disegno della galleria del fu signor conte Algarotti », Veuise, 1776.

- TRAD. — Beschreibung der Graffliche Algarottischen Gemalde und Zeichnungs Gallerie in Venedig. Augsburg, 1780.
- THIEBAULT, DIEUDONNÉ. — « Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, Paris, an XII.
- DE VALORI, le Marquis. — « Mémoires des négociations du Marquis de Valori », édit. H. de Valori, Paris, 1820.
- WALPOLE, HORACE. — « Letters », édit. Toynbee, Londres, 1904.
- VOLTAIRE. — « Œuvres », édit. Beuchat, Paris, 1834.
- WHEATLEY, HENRY B. — « Round about Piccadilly and Pall Mall », London, 1870.
- « Publications of the Academy of St. Petersburg. Foreign Dispatches », 1863, t. 81, 86.
- ZANOTTI, FRANCESCO, MARIA. — « Lettere », Raccolta di Prose e Lettere, Milan, 1830.
- « Lettere », Lettere inedite d'illustri italiani, Milan, 1835.

**Etudes historiques et Littéraires
du XVIII^e et XIX^e siècles.**

- D'ANCONA, A. E BACCI, O. — « Prospetto storico della letteratura italiana », Florence 1912.
- BERTRAND, L. — « La fin du classicisme et le retour à l'antique », Paris, 1877.
- BERTANA, E. — « L'arcadia nella scienza, studj sulla letteratura italiana ». Parme 1890.
- BLAZE DE BURY, HENRI. — « Le Chevalier de Chasot », Paris, 1862.
- BOUVY, EUGÈNE. — « Voltaire et l'Italie ». Paris, 1898.
- « Voltaire et les polémiques italiennes sur Dante », Bordeaux, 1895.
- CARINI, I. — « L'Arcadia dal 1690 al 1900 », Rome, 1891.
- CIAN, V. — « Italia e Spagna nel secolo XVIII, Turin, 1896.
- BARTHOLOMESS CHRISTIAN. — « Histoire philosophique de l'Académie de Prusse », Paris, 1850.
- COLLISON-MORLEY, LACY. — « Giuseppe Baretti and his friends », Londres, 1909,
- CONCARI, TULLO. — « Il settecento », Milan, 1889.

- COOK, JOHN — « Voyages and travels through the Russian Empire »
Edinburgh, 1770.
- DENINA, CARLO. — « La Vie et le Règne de Frédéric II ».
- DESNOIRETERRES, GUSTAVE. — « Voltaire et la société française au
18^e siècle », Paris, 1912.
- ERRERA, E. — « Le Lettere Virgiliane », Milan, 1894.
- FITZGEROLD, PERCY. — « Life of David Garrick », Londres, 1899.
- GALITZIN, le Prince A. — « La Russie au 18^e siècle », 1863.
- GREENWOOD, ALICE DRAYTON. — « Lives of the Hanoverian Queens
of England », Londres.
- GRUNOW, FRANZ WILHELM. — « Friedrich der Grosse nach seinen
Schriften », Leipsig, 1886.
- GRAF, ARTURO. — « L'Anglomania e l'influsso inglese in Italia nel
secolo XVIII », Turin, 1911.
- HAUTECŒUR, LOUIS. — « Rome et la renaissance de l'antiquité au 18^e
siècle », Paris, 1912.
- HALL, CLAYTON. — « The Lords Baltimore », 1902, Baltimore.
- HAMILTON, A. — « Rheinsberg, Memorials of Frederick the Great
and Prince Henry, Londres, 1880.
- HERVEY, JOHN, LORD. — « Memoirs of the reign of George II, from
his accession to the death of Queen Caroline », Londres, 1884.
- HOCKENDORFF. — « Sans-Souci zur Zeit Friedrichs », Berlin, 1903.
- HORNACK, ADOLF. — « Geschichte der Königlich preussischen Akademie
der Wissenschaft zu Berlin », Berlin, 1900.
- KOSER, REINHOLD. — « Friedrich der Grosse als Kronprinz », Berlin,
1886.
- KUGLER, FRANZ. — « Histoire de Frédéric le Grand », Leipsig,
1842 (illustré par Adolf Menzel).
- LA BEAUMELLE. — « Vie de Maupertuis », Paris, 1856.
- LECKY, Wm, EDWARD HARTPOLE. — « A History of England in the
18th Century », London, 1892.
- MANNSTEIN, le général de. — « Mémoires historiques, politiques et
militaires sur la Russie », Lyon, 1772.
- DE MARCHI, EMILIO. — « Lettere e letterati italiani del secolo XVIII »,
Milan, 1882.
- MARLBOROUGH, la Duchesse de (Sarah Churchill). — « The opinions
of Sara, Dowager Duchess of Marlborough », Edinburgh, 1788.
- MAUGAIN, GABRIEL. — « Documenti Bibliografici e Critici per la storia
della fortuna del Fenelon in Italia », Paris, 1910.

- MAUGAIN, GABRIEL. — « Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ », Paris, 1909.
- MARCEL, PIERRE. — « La peinture au début du 18^e siècle, Paris.
- ROLLAND, ROMAIN. — « L'histoire de l'opéra en Europe », Paris
- ROSELER, WILHELM. — « Die Barbarina », Berlin, 1890.
- TIVARONI, CARLO. — « L'Italia primo della Rivoluzione Francese », Turin, 1888.
- THOMSON MRS KATHERINE. — « Memoirs of Viscountess Sundon », Londres, 1847.
- THRAIL, H. D. et J. S. MANN. — « Social England », London, 1904.
- SAYOUS, A. — « Le XVIII^e siècle à l'Etranger », Paris, 1861.
- SCHAFER, C. — « Die Honiglichen Theatre in Berlin », Berlin, 1886.
- SEGRÈ, CARLO. — « L'Italia el' Inghilterra », Florence, 1911.
- MONNIER, Philippe — « Venise au 18^e siècle », Paris, 1907.
- MC. CARTHY, JUSTIN M. P. — « A History of the Four Georges », Londres, 1884.
- OLIVIER, JEAN JACQUES. — « Les comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIII^e siècle ». Deuxième série, « La Cour Royale de Prusse », Paris, 1902.
- PREUSZ, J. D. C. — « Friedrich der Grosse », Berlin, 1833.
- RAMBAUD, ALFRED. — « Histoire de la Russie », Paris, 1900.
- RONDEAU, Mrs CLAUDIUS. — « Letters from a lady who resided some years in Russia to her friend in England », London, 1777.
- ROBERTSON, J. G. — « Milton's fame on the continent », British Academy, Londres, 1908.

Périodiques.

- Archivio Storico Italiano*, t. XVIII, 4^e série, Florence, 1886.
- Achille Néri, « Francesco Algarotti, Diplomatico » (cf. G. S. d. L. I. t. VIII, p. 455).
- t. XV, 3^e série « Relazione diplomatici tra la casa di Savoia e la Prussia ».
- L'Arte*, III.
- Luigi Ferrari, « Gli Acquisti dell' Algarotti pel R. Museo di Dresda ».
- Il Bibliofilo*, 1884-1887, t. V-VIII.
- Luigi Bailo, « I manoscritti di F. Algarotti e I prismi di Newton ».
- Fanfulla della Domenica*, t. XXXII, 1910.

- L. Piccioni, « Inghilterra e Italia nel secolo 18 ».
Deutsche Rundschau, Berlin, 1888.
- P. D. Fischer, « Friedrich der Grosse und die Italiener ».
Edinburg review, t. XXXVIII, 1848.
- « Review of Hervey's memoirs of the reign of George II ».
Gentlemen's magazine, t. IX, p. 322, mars, 1751.
Giornale Dantesco, Florence, anno IV.
- Rarré, « Le lettere virgiliane et la Difesa di Dante ».
London Magazine, juin 1768.
- « Memoirs of the Lords Baltimore ».
Mercure de France, Paris, 1769, p. 1316.
Novelle della repubblica letteraria, Venise, 1738, p. 115, 247;
1745, p. 273.
Novelle Letterarie, Florence, 1741, 1744, 1745, 1746, 1747,
1753, 1757, 1765, inc.
Nuova Antologia, 6 nov., 1^{er} déc., 16 déc., 1901. — Alessandra
d'Ancona, « Federico il grande e gli italiani ».
16 juillet 1910. — Carlo Segrè, « L'influsso inglese in Italia nel
secolo 18 ».
Rassegna Bibliografica della letteratura italiana, Pise, 1898, p.
300, p. 293.
- L. Ferrari, « Bettinelli e Voltaire ».
- M. Barbi, critique de Bauvy, « Voltaire et l'Italie », 1901, anno II.
- Achille Néré, « Algarotti e i versi sciolti di re eccellenti autori ».
Rivista d'Italia, 1905.
- O. F. Tencaioli, « La Marquise du Châtelet et le comte Algarotti ».
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION.....	15
CHAPITRE PREMIER. — Premières années.....	23
CHAPITRE II. — Premiers voyages. Florence et Rome.	34
CHAPITRE III. — De Paris au château de Cirey.....	45
CHAPITRE IV. — A Londres.....	63
CHAPITRE V. — En Russie.....	80
CHAPITRE VI. — En Prusse.....	97
CHAPITRE VII. — La mission à Turin.....	110
CHAPITRE VIII. — Dresde et la mission artistique...	127
CHAPITRE IX. — A Sans-Souci.....	149
CHAPITRE X. — La guerre de sept ans.....	163
CHAPITRE XI. — L'affaire des <i>Versi sciolti</i>	175
CHAPITRE XII. — Dernières années.....	195
CHAPITRE XIII. — Les <i>Saggi</i>	214
CONCLUSION.....	232
BIBLIOGRAPHIE.....	253

